3 1761 08160532 1

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/laconqutedelal01rous

2199 1

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1889.

DU MÊME AUTEUR :

La Conquête d'Alger. deuxième édition; un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr.

Les Commencements d'une conquête. L'Algérie de 1830 à 1840 ; deux volumes in-8°, avec atlas spécial. — Prix. 20 fr.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

1841-1857

PAR

CAMILLE ROUSSET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1889

Tous droits réservés

DT
294
R6
t.1
LIBRARY
MAY 15 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
94239

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

CHAPITRE PREMIER

GOUVERNEMENT DU GÉNÉRAL BUGEAUD. — CAMPAGNE DE 1841.

I. — Proclamations du général Bugeaud. — Attitude singulière du général Changarnier. — Projets du gouverneur.
II. — Offensive contre Abd-el-Kader. — Ravitaillement de Médéa. — Combat sous Miliana. — Altercation du gouverneur et de Changarnier. — Départ de Duvivier.
III. — La Moricière à Oran. — Destruction de Takdemt. — Occupation de Mascara.
IV. — Destruction de Boghar et de Taza. — Échange de prisonniers. — Approvisionnement de Mascara.
V. — Campagne d'automne. — Émigration des Hachem. — Échauffourée de Sidi-Aïssa. — *La casquette.* — Destruction de Saïda. — Combat de Tagremaret.
VI. — Opérations de Baraguey d'Hilliers et de Changarnier dans la province d'Alger.
VII. — M. Guizot et le général Bugeaud. — Le général de Rumigny.

I

La nomination du général Bugeaud au gouvernement de l'Algérie fut d'abord accueillie, de l'autre côté de la Méditerranée, avec surprise,

sinon avec mécontentement; on peut dire assurément sans faveur. L'ancienne hostilité du général contre la conquête, surtout le souvenir fâcheux du traité de Tafna, ne le recommandaient pas à la sympathie des colons et laissaient même, parmi les militaires, à l'exception de ceux qui avaient combattu sous ses ordres à la Sikak, une certaine inclination à la défiance. Instruit de cette disposition générale des esprits, le maréchal Soult, président du conseil et ministre de la guerre, se hâta d'expédier en Algérie la dépêche suivante, avec l'ordre de lui donner la plus grande publicité possible : « Le général Bugeaud ne tardera pas à partir pour Alger. On ne doit pas inférer de sa nomination que l'occupation sera restreinte; la campagne qui doit s'ouvrir au printemps prouvera le contraire. »

Aussi dès son débarquement, le 22 février 1841, en prenant la direction des affaires auxquelles l'ancien chef d'état-major du maréchal Valée, le général Schramm, avait pourvu depuis un mois par intérim, le premier soin du nouveau gouverneur fut-il d'éclairer et de ramener à lui l'opinion par des déclarations dont la franchise devait lever tous les doutes chez les esprits droits et raisonnables.

« Habitants de l'Algérie, disait-il dans une proclamation à la population civile, à la tribune comme dans l'exercice du commandement militaire en Afrique, j'ai fait des efforts pour détourner mon pays de s'engager dans la conquête absolue de l'Algérie. Je pensais qu'il lui faudrait une nombreuse armée et de grands sacrifices pour atteindre le but; que, pendant la durée de cette vaste entreprise, sa politique pourrait en être embarrassée, sa prospérité intérieure retardée. Ma voix n'était pas assez puissante pour arrêter un élan qui est peut-être l'ouvrage du destin. Le pays s'est engagé, je dois le suivre. J'ai accepté la grande et belle mission de l'aider à accomplir son œuvre; j'y consacre désormais tout ce que la nature m'a donné d'activité, de dévouement et de résolution. Il faut que les Arabes soient soumis, que le drapeau de la France soit seul debout sur cette terre d'Afrique. Mais la guerre, indispensable aujourd'hui, n'est pas le but. La conquête serait stérile sans la colonisation. Je serai donc colonisateur ardent, car j'attache moins de gloire à vaincre dans les combats qu'à fonder quelque chose d'utilement durable pour la France... Formez donc de grandes associations de colonisateurs; mon appui, mon zèle de tous les instants, mes conseils d'agro-

nome, mes secours militaires ne vous manqueront pas. L'agriculture et la colonisation sont tout un. Il est utile et bon, sans doute, d'augmenter la population des villes et d'y créer des édifices; mais ce n'est pas là coloniser. Il faut d'abord assurer la subsistance du peuple nouveau et de ses défenseurs que la mer sépare de la France; il faut donc demander à la terre ce qu'elle peut donner. »

Aux militaires, il disait : « Soldats de l'armée d'Afrique, le Roi m'appelle à votre tête. Un pareil honneur ne se brigue pas, car on n'ose y prétendre; mais si on l'accepte avec enthousiasme pour la gloire que promettent des hommes comme vous, la crainte de rester au-dessous de cette immense tâche modère l'orgueil de vous commander. Vous avez souvent vaincu les Arabes, vous les vaincrez encore; mais c'est peu de les faire fuir, il faut les soumettre... La campagne prochaine vous appelle de nouveau à montrer à la France ces vertus guerrières dont elle s'enorgueillit... Je serai attentif à ménager vos forces et votre santé... C'est par des soins constants que nous conserverons nos soldats. Notre devoir, l'humanité, l'intérêt de notre gloire nous le commandent également. Soldats! à d'autres époques, j'avais su conquérir la confiance de plusieurs

des corps de l'armée d'Afrique; j'ai l'orgueil de croire que ce sentiment sera bientôt général, parce que je suis bien résolu à tout faire pour la mériter. Sans la confiance dans le chef, la force morale, qui est le premier élément de succès, ne saurait exister. Ayez donc confiance en moi, comme la France et votre général ont confiance en vous. »

Tandis que ces proclamations, affichées au coin des rues, dans tous les carrefours, étaient lues avec satisfaction par la foule civile et militaire, dans le palais du gouvernement l'intérêt grandissait encore; car c'était le gouverneur lui-même, qui, avec sa verve originale et franche, développait devant les fonctionnaires assemblés les idées qu'il n'avait pu que résumer pour le dehors. A dater de cette première épreuve, on peut dire que le gouverneur était assuré d'avoir conquis, à très peu d'exceptions près, son public; mais parmi ces rares exceptions, il y en avait une qui était considérable et avec laquelle il était indispensable de compter. « Il y a ici, disait, au mois d'octobre 1840, le capitaine de Montagnac, un général qui est tous les généraux d'Afrique, c'est Changarnier; sa réputation va toujours grandissant, et bientôt la terre ne sera plus assez vaste pour le contenir. »

Dans ces deux phrases, il n'y a pas un mot de trop ; c'est l'expression de la réalité même. Accoutumé, sous l'autorité confiante du maréchal Valée, à tout régler militairement, à tout entreprendre, à tout exécuter, à tout faire, Changarnier s'était créé, dans cette campagne de 1840, une situation sans égale. L'orgueil qui le dévorait et dont ses mémoires inédits, s'ils sont jamais publiés intégralement, révéleront au lecteur étonné l'incommensurable excès, ne lui permettait pas de se ranger, de s'incliner sans protestation, sinon sans révolte, sous la main ferme et décidée d'un général qui voulait être, de fait comme de droit, le commandant en chef. Aussi, dès la première heure, Changarnier saisit-il l'occasion de prendre, vis-à-vis du général Bugeaud, une attitude, non pas d'insubordination déclarée, mais de désapprobation intérieure et de résistance morale.

En recevant, le jour même de son arrivée, les généraux présents à Alger, le gouverneur venait de les avertir qu'au printemps il allait employer leur « audace en dehors du petit cercle où on l'avait trop longtemps cloîtrée ». — « Nous vous remercions de cette promesse, mon général, répondit aussitôt Changarnier, mais nous y comptions d'avance. Quand Alger était occupé par

quelques milliers d'hommes, leurs sorties ne dépassaient pas la Chiffa ; à mesure que l'effectif s'est élevé, la guerre s'est étendue. Maintenant que M. le maréchal Valée a occupé Médéa et Miliana, et en a fait des places de dépôt, il vous sera facile de la porter plus loin avec l'augmentation de forces qu'on vous envoie, quand nous avons déjà bien réduit celles d'Abd-el-Kader. » Ce n'était qu'une escarmouche; mais la preuve de l'antagonisme était faite. Ni d'un côté ni de l'autre on ne cherchait d'ailleurs à rompre; Changarnier tenait à gagner d'abord sa troisième étoile, et le gouverneur, qui connaissait les mérites aussi bien que les défauts de son lieutenant, ne voulait pas écarter trop tôt du service d'Afrique un véritable homme de guerre.

Après avoir embrassé d'un coup d'œil l'ensemble des affaires, accompagné du général de Tarlé, chef d'état-major, des généraux Changarnier, Duvivier, Baraguey d'Hilliers, des commandants de l'artillerie et du génie, le gouverneur fit une course rapide à Blida, puis de retour à Alger, où il avait appelé d'Oran le général de La Moricière, il arrêta de concert avec lui, le 27 février, ses vues pour la campagne prochaine. Il y avait déjà plus d'un mois que, le 21 janvier, à

Paris, il les avait fait connaître au ministre de la guerre.

On savait que depuis les premières opérations du maréchal Clauzel contre Mascara et Tlemcen, Abd-el-Kader, sans négliger ces deux villes dont la possession était pour lui d'un intérêt surtout politique, avait reculé beaucoup plus loin ses établissements militaires et très judicieusement établi sur la limite du Tell et des Hauts-Plateaux sa base d'opérations, de manière à maintenir au nord sa domination sur le pays cultivable et à la propager en même temps au sud à travers les vastes espaces de la région pastorale. Ainsi s'étaient élevés du sud-ouest au nord-est les établissements de Sebdou, Saïda, Takdemt, Taza et Boghar. D'après ces données, le général Bugeaud avait réglé son plan : c'était dans l'Ouest que devait être porté le grand effort de la campagne. Il n'avait pas encore apprécié le profit que pouvait rapporter l'occupation de Médéa et de Miliana.

Un officier du génie, le général de Berthois, avait proposé d'entourer d'un fossé de dix kilomètres de développement la première de ces places : « Tout cela est chimérique, écrivait à ce propos le gouverneur au ministre de la guerre; il faut se borner à y avoir une petite garnison ayant,

en outre de ses provisions, un mois de vivres pour une colonne agissant tout autour. Miliana est peut-être plus difficile encore à approvisionner; je suis plus convaincu que jamais des immenses inconvénients de son occupation; certainement je me garderais de l'occuper si c'était à faire. Je n'occuperais pas même Médéa. Je raserais ces deux villes et je partirais de Blida pour faire mes excursions. » Mais enfin les deux places existaient; il ne fallait plus chercher qu'à en tirer un parti quelconque.

« Les colonnes partant de Médéa et de Miliana, disait, dès le mois de janvier, le général Bugeaud, ne peuvent aller bien loin; elles ne peuvent faire que des incursions passagères qui n'obtiennent que des résultats presque insignifiants, sauf la destruction de quelques moissons. Elles laisseraient à l'ennemi la libre jouissance de l'Ouest et de ses dépôts. Il faut viser à quelque chose de plus décisif. Je crois, depuis longtemps, que c'est dans la province d'Oran qu'on peut lui porter les plus rudes coups, parce que c'est de là qu'il tire ses principaux moyens en hommes et en tributs. Si l'effectif était suffisant, je voudrais occuper Mascara avec six mille hommes d'infanterie, les Douair et les spahis; une colonne de quatre mille hommes

serait disponible à Mostaganem, place qui deviendrait la base d'opérations et de ravitaillement de la colonne de Mascara. » Cependant, avant l'occupation de Mascara, une opération préliminaire lui paraissait indispensable, la destruction des magasins et des ateliers établis par Abd-el-Kader à Takdemt.

Par un heureux accord qui ne devait pas durer toujours, les idées du général Bugeaud se trouvaient être exactement celles du général de La Moricière, de sorte que celui-ci rentra satisfait à Oran et se mit à disposer tout pour l'exécution du programme convenu. Par un concert non moins heureux, le ministre de la guerre s'y associa pareillement et ne marchanda pas les envois de troupes au gouverneur. L'effectif de l'armée d'Afrique, au 1er janvier 1841, était de 61,374 Français et de 3,648 indigènes; la moitié à peu près de cet effectif était cantonnée dans la province d'Alger; le surplus était réparti presque également entre les provinces d'Oran et de Constantine. Au nombre des renforts qui élevèrent, dès le mois de mai, le total de l'armée au chiffre de 78,000 hommes, il faut noter le 6e léger, le 56e de ligne, et surtout cinq des dix bataillons de chasseurs à pied, créés tout récemment sur le modèle du ba-

taillon de tirailleurs de Vincennes, qui avait brillamment fait ses débuts en Afrique l'année précédente.

Avant d'engager la série des opérations qui devaient s'attaquer à la puissance d'Abd-el-Kader dans le Titteri comme dans le beylik d'Oran, le gouverneur voulut donner lui-même ses instructions au général de Négrier, qui venait de remplacer à Constantine le général Galbois. Son voyage fut rapide. Parti d'Alger le 7 mars, il était rentré le 18. Inflexible dans l'application de ses principes de guerre, il avait condamné les deux tiers des postes retranchés qui s'étaient multipliés dans la grande province de l'est; Ghelma, Smendou, El-Arouch au nord, Sétif à l'ouest, furent seuls épargnés. Pendant son absence et d'après ses ordres, le général Baraguey d'Hilliers avait fait évacuer le camp du Fondouk, à l'extrémité orientale de la Métidja.

A la fin de mars, tout était prêt pour l'entrée en campagne. Le premier dessein du gouverneur était de ravitailler, ce n'est pas assez dire, de bourrer de vivres et de munitions Médéa et Miliana, afin d'assurer non pas seulement la vie et la défense de leurs garnisons, mais encore et surtout l'action et la mobilité des colonnes qu'il avait décidé d'en faire sortir. C'est ainsi que pendant les neuf derniers mois de l'année 1841, il n'y eut

pas moins de seize convois de ravitaillement, neuf pour Médéa, sept pour Miliana.

La difficulté cependant n'était pas médiocre, car les moyens de transport étaient notoirement insuffisants. Depuis que le général Bugeaud, dans ses campagnes de 1836 et de 1837, avait proscrit les lourds charrois, et substitué autant que possible aux bêtes de trait les bêtes de somme, il aurait fallu que l'administration militaire eût augmenté et surtout maintenu à un chiffre élevé le nombre de celles-ci en conséquence. Or, au printemps de 1840, elle avait bien réuni jusqu'à 2,600 mulets, ce dont elle était justement fière; mais, un an après, à la fin du mois de mars, au moment de marcher, il n'en existait plus que six cents, et de ces six cents les deux tiers seulement se trouvaient valides. Le général Bugeaud, qui, devant une difficulté, quelle qu'elle fût, n'était jamais à court, mit immédiatement en réquisition, suivant un tarif raisonnable, tous les mulets d'Alger et du Sahel. Il fit plus; en dépit des protestations et des cris d'horreur qu'arrachait aux officiers de cavalerie la seule idée d'un pareil scandale, il décida que tous les chevaux de troupe conduits en main porteraient un sac de riz ou de farine du poids de soixante kilogrammes.

II

Le 30 mars, le corps expéditionnaire se mit en mouvement, toucha le lendemain à Blida et fit halte près de Haouch-Mouzaïa, le 1er avril. Persuadé, comme le maréchal Valée naguère, qu'on devait trouver quelque part dans la montagne cette communication directe entre Blida et Médéa que Changarnier avait inutilement cherchée l'année précédente, Duvivier s'était fait fort d'y réussir. Pendant qu'il partait d'Aïn-Tailazid avec trois bataillons à l'aventure, le gros de la colonne, couvert par Changarnier sur la gauche, montait sans obstacle au col de Mouzaïa, bivouaquait le soir au bois des Oliviers, versait le convoi dans Médéa et revenait coucher au même bivouac.

C'était, comme on pouvait s'y attendre, contre Duvivier que s'était porté l'effort de l'ennemi. Attaqué sur un terrain encore plus tourmenté que celui d'où Changarnier, en 1840, s'était tiré non sans peine, fusillé par des embuscades de Kabyles

que soutenait le bataillon régulier de Barkani, il dut à l'énergie du colonel Bedeau, qui faisait, avec le 17e léger, l'arrière-garde, de sortir, mais non pas indemne, de ce pas dangereux.

Ce premier succès enhardit d'autant plus le lieutenant d'Abd-el-Kader, qu'il fut rejoint dans la nuit par le bataillon de Sidi-Mbarek et par une colonne de douze à treize cents cavaliers arabes. Il n'y eut guère qu'une escarmouche, le 3 avril au soir; mais le lendemain, dès la pointe du jour, pendant que l'armée remontait vers le col, l'affaire s'engagea plus sérieuse, comme au 20 mai 1840. Heureusement, le général Bugeaud s'entendait beaucoup mieux que le maréchal Valée à manier les troupes. Tournés par deux bataillons du 23e et du 53e, et menacés d'être pris à revers, les réguliers disparurent dans les ravins, et la cavalerie arabe qui s'était avancée pour les soutenir ne tarda pas à faire demi-tour. Au plus vif de ce combat, le général Changarnier fut atteint à l'épaule d'une blessure qui, d'abord jugée grave, ne l'empêcha pourtant pas de remonter à cheval et de continuer son service.

Le 6 avril, un second convoi fut conduit de Haouch-Mouzaïa à Médéa sans coup férir; le gouverneur employa la journée du lendemain à visiter

la place où le 53e releva les zouaves, et le 8 avril, la colonne expéditionnaire, sous des torrents de pluie qui lui furent beaucoup plus désagréables que les balles kabyles, regagna Blida, d'où les différents corps rejoignirent pour une douzaine de jours leurs cantonnements. Leurs pertes, un peu atténuées, n'auraient été, d'après les rapports officiels, que de vingt et un tués et de deux cent dix blessés.

A peine de retour à Alger, le gouverneur y reçut, le 10 avril, le duc de Nemours, appelé au commandement d'une division. Depuis plus d'un mois, il avait été précédé sur la terre d'Afrique par son frère le duc d'Aumale, qui venait de marcher, avec le grade de lieutenant-colonel, à la tête du 24e de ligne, à côté du colonel Gentil. « Je vous prierai, mon général, avait-il écrit au gouverneur, de ne m'épargner ni fatigues ni quoi que ce soit. Je suis jeune et robuste, et, en vrai cadet de Gascogne, il faut que je gagne mes éperons. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas oublier le régiment du duc d'Aumale quand il y aura des coups à recevoir et à donner. » — « Vous ne voulez pas être ménagé, mon prince. Je n'en eus jamais la pensée, avait répondu le général Bugeaud; je vous ferai votre juste part de fatigues et de dangers;

vous saurez faire vous-même votre part de gloire. » Et de fait, cette petite expédition de dix jours, ce prologue d'une campagne plus longue dans un champ plus étendu, avait suffi pour mettre en relief les qualités à la fois brillantes et sérieuses du duc d'Aumale.

Un jeune officier du 24e, le lieutenant Ducrot, écrivait dans une lettre intime à son père : « Il est impossible de trouver un jeune homme plus aimable, plus gracieux que Henri d'Orléans. Comme lieutenant-colonel, il est parfait : administration, comptabilité, discipline, il s'occupe de tout et, ce qui paraîtra plus extraordinaire, en homme entendu. Il est brave autant qu'un Français peut l'être et désireux de prouver à la France qu'un prince peut faire autre chose que parader. En expédition, il n'emmène aucune suite et vit avec nos officiers supérieurs. Tout ce que je demande, c'est que le régiment prenne sa bonne part de combats et de succès ; avec un lieutenant-colonel comme le nôtre, personne ne peut rester en arrière. »

Médéa venait de recevoir quatre cent mille rations; au gré du gouverneur, il en fallait davantage, et, de plus, il y avait à commencer le grand ravitaillement de Miliana. Le 22 avril, les corps,

rappelés en campagne, furent réunis à Blida; le mauvais temps les y retint jusqu'au 26. La colonne expéditionnaire était constituée en deux divisions; la première, commandée par le duc de Nemours et sous ses ordres par le général Changarnier, se composait du 17e léger, du 24e et du 48e de ligne; la seconde, ayant à sa tête le général Baraguey d'Hilliers, comprenait les zouaves, le 2e bataillon d'Afrique et deux bataillons détachés du 26e et du 58e. Les tirailleurs indigènes formaient réserve avec le 1er et le 4e régiment de chasseurs d'Afrique, les gendarmes français, les gendarmes maures, un fort détachement du génie et six obusiers de montagne. Pour donner à Baraguey d'Hilliers, qui d'ailleurs était l'ancien de Duvivier, une division active, le gouverneur avait appelé celui-ci au commandement militaire et à l'administration supérieure d'Alger. « Vous avez fait vos preuves dans la guerre d'Afrique, lui avait-il écrit; d'autres ont besoin de les faire. A chacun sa part de gloire et d'administration. » C'était un commencement de défaveur; Duvivier en eut un vif ressentiment.

La pluie ayant cessé, le 27, les opérations commencèrent. Le convoi destiné à Médéa y fut conduit sans difficulté le 29; puis, après un jour de

repos, la colonne prit, dans la direction de Miliana, le chemin plus court que Changarnier avait déjà reconnu et suivi en 1840. Le 2 mai, à six heures du matin, l'avant-garde atteignit la gorge d'où l'Oued-Boutane amène au Chélif les eaux du Zaccar. Une cavalerie nombreuse se tenait en observation à quelque distance dans la plaine; on pouvait l'évaluer à neuf ou dix mille chevaux. Pendant que le convoi montait lentement vers la place, un millier de Kabyles se jeta inopinément sur son flanc gauche qui était mal couvert et y causa quelque désordre; mais cette petite échauffourée n'eut d'autre effet que de retarder le déchargement des mulets.

En étudiant le terrain et la disposition de ce qu'on pouvait apercevoir des forces ennemies aux alentours, le général Bugeaud conçut l'espoir de les attirer le lendemain à sa suite et de leur infliger d'un seul coup une défaite décisive. Il fit donc sans tarder le plan de ce qu'il a toujours appelé, avec une complaisance mêlée de regret, « sa bataille sous Miliana ». L'infanterie se prolongeait au-dessus de l'Oued-Boutane, sur les hauteurs de la rive droite, depuis le seuil du défilé jusqu'à deux ou trois kilomètres de la place; derrière elle, dans le fond, étaient massés le convoi et les

escadrons de chasseurs. Le soir venu, le gouverneur fit appeler le général Changarnier et lui donna en particulier ses instructions, afin de lui faire bien comprendre la manœuvre qu'il avait décidée.

La composition des deux divisions avait subi quelques modifications; ainsi, le 17e léger avait passé de la première à la seconde, le 58e et le bataillon d'Afrique de la seconde à la première. C'était celle-ci qui occupait la gauche de la ligne; elle avait pour mission de tenir ferme sur ses positions et de servir de pivot à la droite, qui, simulant une retraite, devait reculer d'abord, puis, quand l'ennemi serait descendu en force dans la vallée, exécuter contre lui un retour offensif. Enfin, le gouverneur avait prescrit au colonel Bedeau d'embusquer, pendant la nuit, les deux bataillons du 17e léger dans Miliana, d'en sortir brusquement au signal du canon, de se jeter sur les derrières de l'ennemi et de lui couper la retraite.

Le 3 mai, au point du jour, les troupes de la première division étaient rangées suivant les données de ce programme. Tout à gauche, entre le bataillon d'Afrique et le détachement du génie, postés de part et d'autre sur les hauteurs extrêmes des deux rives, le seuil du défilé était gardé par un des

deux bataillons du 24e, sous les ordres du duc d'Aumale; l'autre, commandé par le colonel Gentil, se tenait avec le 58e un peu en deçà des crêtes, et se reliait à droite avec les corps de la deuxième division, tirailleurs indigènes, zouaves et 26e de ligne. En face de cette ligne de bataille, l'ennemi développait la sienne. Dans la plaine du Chélif, la cavalerie arabe s'était rapprochée, prête évidemment à charger la colonne française au débouché du vallon. Sur le versant des montagnes, au sud-ouest de Miliana, on apercevait, derrière les drapeaux d'Abd-el-Kader, trois forts bataillons de réguliers, entre deux grosses masses de fantassins kabyles. Le maréchal Bugeaud évaluait à une vingtaine de mille combattants, infanterie et cavalerie, les forces que l'émir avait appelées et concentrées sur ce terrain.

Entre six et sept heures du matin, les premiers coups de feu avaient été tirés; les Kabyles commençaient à descendre, et les réguliers suivaient lentement. « Quand j'aurais conduit moi-même toutes ces troupes pour les faire tomber dans le piège que je leur avais tendu, a dit le général Bugeaud dans son rapport, je ne les aurais pas dirigées autrement qu'elles ne firent. Tout le monde autour de moi rayonnait d'espérance, et moi-même

je pensais sérieusement que je ferais au moins deux mille prisonniers. Je fis sonner la retraite pour mes tirailleurs; mais les Kabyles, ignorant nos sonneries, crurent que c'était la charge; ils rétrogradèrent. Je défendis alors l'usage des sonneries et du tambour; tous les commandements durent être faits à la voix. Cependant l'ennemi hésitait toujours et avançait peu. » Si le général Bugeaud était habile aux ruses de guerre, Abd-el-Kader ne l'était pas moins. Cette retraite si bien réglée, si méthodique, si lente, lui parut suspecte.

Les heures s'écoulaient ainsi, en tirailleries sans conséquence, quand tout à coup, un peu avant midi, le gouverneur entendit sur sa gauche des feux de salve et le son de la charge. Il était à l'extrême droite, auprès du 26e; en vain courut-il pour arrêter ce mouvement intempestif; il n'était plus temps : zouaves, tirailleurs, 24e, 58e étaient lancés. Il n'y avait plus qu'à les soutenir. Un escadron du 4e chasseurs et les gendarmes maures étaient sous la main du général; il les fit partir à fond de train. De Miliana cependant le 17e léger arrivait à la course; mais il n'y avait plus ni réguliers ni Kabyles même à prendre à revers; les premiers ne s'étaient jamais aventurés assez près,

et les autres s'étaient hâtés de fuir : en un quart d'heure, tout avait disparu. Il ne restait qu'une centaine de morts sur le terrain et quelques prisonniers entre les mains du vainqueur.

Qu'était-il donc arrivé à la gauche pour qu'elle eût ainsi dérangé les combinaisons du général en chef? Vers onze heures et demie, une grosse colonne de Kabyles s'était formée en avant d'elle, dans un ravin dérobé aux vues du gouverneur. Évidemment, Abd-el-Kader voulait savoir ce qu'il y avait dans cette région mystérieuse et silencieuse. Contrairement aux instructions données à la droite, la gauche avait ordre seulement de tenir ferme; il ne lui avait pas été prescrit de rétrograder. En cédant du terrain, d'ailleurs, elle eût risqué de compromettre la cavalerie et le convoi entassés dans la gorge de l'Oued-Boutane. La colonne kabyle avançait ; elle n'était plus qu'à deux ou trois cents mètres des crêtes en deçà desquelles se tenaient couverts le bataillon du 24ᵉ et celui du 58ᵉ. Était-il prudent de la laisser avancer davantage? Sur l'avis du général Changarnier, le duc de Nemours donna l'ordre de prendre l'offensive. Les deux bataillons se dressèrent, couronnèrent les crêtes, fournirent la salve, et, tambour battant, baïonnette croisée, se jetèrent sur les

Kabyles. L'impétuosité de ce mouvement entraîna de proche en proche les corps échelonnés vers la droite, et ce fut ainsi qu'en moins de quelques minutes la charge battit sur toute la ligne.

Avant trois heures, toute l'armée débouchait dans la plaine du Chélif; de la cavalerie arabe on ne voyait plus que la poussière soulevée par sa retraite. Le bivouac fut installé, comme d'habitude, auprès du marabout de Sidi-Abd-el-Kader.

Le soir venu, comme d'habitude aussi, le général Bugeaud convoqua dans sa tente les généraux et les chefs de corps. Avant de donner l'ordre pour le lendemain, il se mit à faire une conférence critique sur les incidents de la journée. Il commença par s'accuser lui-même d'une première faute, qui était d'avoir établi sa ligne de combat sur la rive droite de l'Oued-Boutane plutôt que sur l'autre rive; puis il passa au mouvement de la gauche, à l'offensive trop précipitée, selon lui, qu'elle avait prise, et, par suite, au médiocre résultat d'une affaire qui pouvait tout décider. « Une demi-heure de patience intelligente de plus, dit-il en manière de conclusion, et au lieu d'un succès incomplet, nous en aurions eu un très grand. » Faites d'abord avec mesure et d'un ton calme, ces observations furent accueillies en silence par le

duc de Nemours, qui n'en parut aucunement blessé. Il n'en fut pas ainsi du général Changarnier; le mot de « patience intelligente », qu'il sentait bien envoyé à son adresse, l'avait piqué au vif. Sa réplique s'en ressentit; elle fut sèche, aigre, cassante. Il donna des raisons qui pouvaient être bonnes, mais l'accent du raisonneur n'était pas fait pour convaincre, encore moins pour adoucir et persuader son interlocuteur. Le général Bugeaud était irascible, et comme l'éducation ni l'usage du monde n'avaient pas refréné son tempérament, il lui arrivait souvent de donner à ses contradicteurs de terribles coups de boutoir. « Il y a des années que je fais la guerre, venait de dire Changarnier, et, pour mon métier, je crois bien le savoir. » — « Eh! monsieur, repartit tout à coup le gouverneur, le mulet du maréchal de Saxe a fait vingt campagnes, et il est toujours resté mulet. » Ainsi finit la conférence; le gouverneur y coupa court en donnant brièvement l'ordre, et les auditeurs de cette étrange controverse se séparèrent, plus ou moins scandalisés, plus ou moins satisfaits, car il y avait des uns et des autres. L'anecdote du mulet fit rapidement le tour du bivouac; on en rit beaucoup, même parmi ceux qui appréciaient au plus haut la valeur du général Changarnier; mais, à

cause de son orgueil et de la raideur de son caractère, il n'avait pas autant d'amis qu'il se plaisait volontiers à le croire.

Le 4 mai, le général Bugeaud suivit la rive droite du Chélif jusqu'à El-Kantara, passa le pont, et, le lendemain, remonta par la rive gauche en ravageant le territoire des Beni-Zoug-Zoug. Cette journée du 5 mai fut une belle journée de cavalerie. Il n'y eut pas moins de trois engagements distincts contre trois corps venus de trois points différents. Le premier fut le plus vif et le plus disputé. Abd-el-Kader y combattit en personne, à la tête de ses cavaliers rouges, qui, après avoir tenu tête aux gendarmes français et aux gendarmes maures, ne cédèrent que devant la charge des deux régiments de chasseurs d'Afrique. A peine ce premier combat avait-il pris fin, qu'on vit apparaître successivement les goums de l'Ouest amenés par Miloud-ben-Arach et ceux de l'Est amenés par Barkani; mais ni les uns ni les autres n'osèrent s'engager à fond. Après une courte fusillade, dès qu'ils virent qu'on marchait résolument à eux, ils tournèrent bride et disparurent. « Commencée par un combat brillant, a dit le général Bugeaud dans son rapport, cette journée a été encore intéressante par cette circonstance que trois gros corps de ca-

valerie, formant entre eux un triangle au milieu duquel je me trouvais, ont été battus et mis en fuite par environ onze cents chevaux, que soutenaient quelques bataillons d'infanterie. Ces faits sont de nature à déconsidérer la cavalerie de l'émir aux yeux des populations arabes. » Après avoir traversé sur trois colonnes les montagnes des Soumata, dont les gourbis furent brûlés, le corps expéditionnaire descendit dans la Métidja pour prendre un repos de quelques jours.

Pendant l'absence du gouverneur, le khalifa Ben-Allal-ben-Sidi-Mbarek avait tenté un coup de main sur Koléa la sainte, la cité consacrée par les vertus des illustres marabouts ses ancêtres; énergiquement commandée par le chef de bataillon Poërio, de la légion étrangère, la petite garnison s'était victorieusement défendue. Malheureusement, à quelques jours de là, près d'Ouled-Fayet, au cœur même du Sahel, les Hadjoutes avaient surpris et détruit un détachement d'une quarantaine d'hommes imprudemment aventurés par le capitaine Muller.

Le 10 mai, un arrêté du gouverneur appela le général de Bar au commandement du territoire d'Alger; Duvivier, qui en avait été investi trois semaines auparavant, demanda sa mise en dispo-

nibilité immédiate. En transmettant sa demande au maréchal Soult, ministre de la guerre, le général Bugeaud y ajouta les observations suivantes : « M. le maréchal Valée avait nommé le général Duvivier commandant de la province de Titteri; c'était une illusion, car M. Duvivier n'a jamais commandé que dans les murs de Médéa. Il a réclamé vainement les troupes que M. le maréchal lui avait promises à la fin de la campagne. Depuis que j'ai pris le commandement, M. Duvivier a plusieurs fois réclamé l'exécution des promesses faites par mon prédécesseur. Je me suis attaché à lui prouver, par des calculs d'effectifs et surtout de subsistances, que cela ne se pouvait pas en ce moment, mais je lui promettais que, si la campagne tournait bien, je lui donnerais trois ou quatre mille hommes pour achever la soumission du pays et changer son titre fictif en investiture réelle. Il ne se payait d'aucune de mes raisons et soutenait que je le pouvais dès à présent; que, quant aux subsistances, il *s'arrangerait* pour vivre. On ne se décide pas à des actes aussi graves sur des assurances de cette nature. J'ai donc résisté, et M. Duvivier a pris l'attitude de mécontent. Au fond, son mécontentement avait une cause plus puissante : il jalousait Baraguey d'Hilliers, qui lui enlevait le

rang d'ancienneté; il jalousait encore plus La Moricière, qui, étant son cadet, a un beau commandement bien réel. Il m'a demandé un congé que je lui ai accordé sans regret, parce que, avec du talent et du courage, il a un esprit bizarre et inquiet qui lui a fait perdre beaucoup dans l'armée. Dans ces derniers temps, il avait peu la confiance des troupes. Il est fâcheux qu'il ait quelques travers d'esprit, car il a de grandes qualités militaires, et je ne doute pas qu'après avoir pris quelque repos, dont il a d'ailleurs besoin, il ne puisse rendre encore à la France des services distingués. »

Quels qu'aient été les défauts et les torts de Duvivier, nous ne pouvons pas oublier qu'il date en Afrique de l'expédition de 1830, et lorsque, après avoir peiné à la tâche depuis l'aube du jour, se voyant préférer un ouvrier de la onzième heure, il s'éloigne, c'est un devoir pour nous de saluer avec respect et regret son départ.

III

Le général Bugeaud avait hâte de rejoindre La Moricière dans la province d'Oran. Comme il voulait diviser les forces d'Abd-el-Kader et frapper en même temps, par des coups simultanés, l'imagination des Arabes, il avait décidé que, pendant qu'il marcherait à la destruction de Takdemt, Baraguey d'Hilliers marcherait à la destruction de Boghar et de Taza. C'est pourquoi il avait reconstitué la colonne expéditionnaire à peine revenue de Miliana. Dix bataillons, onze cents chevaux des chasseurs d'Afrique, des gendarmes et des spahis, deux compagnies de sapeurs, quatre sections d'obusiers de montagne, deux sections d'ambulance et huit cent cinquante mulets de bât, voilà l'ensemble des forces qu'il confiait à celui de ses lieutenants qui avait alors ses préférences.

Depuis que, dans les derniers jours de février, La Moricière était venu prendre les instructions de son chef, pas une heure n'avait été perdue, pas

un détail sacrifié pour donner à l'exécution de son programme toute la perfection possible. Comme c'était de Mostaganem que devait partir le corps expéditionnaire, La Moricière y avait fait construire des baraquements pour quinze mille hommes et trois mille chevaux, des magasins aux vivres, des magasins d'habillement, d'équipement, de harnachement, et tous ces magasins étaient remplis jusqu'aux combles d'approvisionnements de toute espèce.

Les panégyristes de Bugeaud et ceux de La Moricière se sont disputé pour ainsi dire le soldat, et, cherchant à l'accaparer chacun au profit de son saint, ils se sont efforcés d'attribuer exclusivement, les uns à celui-ci, les autres à celui-là, des innovations heureuses, des améliorations qui sont en fait l'œuvre commune de tous les deux et de quelques autres encore. Telle avait été imaginée par La Moricière aux zouaves; telle par Bugeaud l'année de la Sikak; telle au 2ᵉ léger par Changarnier; telle par les troupiers eux-mêmes : ainsi du sac de campement décousu et transformé en tente-abri; ainsi de la couverture coupée en deux; ainsi de la large ceinture de laine plusieurs fois roulée autour du corps; ainsi de la cravate de cotonnade substituée au *col-carcan*. L'administration, surtout

les bureaux de Paris, avaient beau crier au scandale et menacer les novateurs d'imputer sur leur solde les dépenses non prévues, le progrès allait son chemin.

Les premières années qui suivent 1840 sont, grâce aux nécessités de la guerre d'Afrique, une époque de transition. Voici les chasseurs à pied, avec leur shako-casquette, leur tunique, leur ceinturon, leur cartouchière, leur carabine; bientôt l'infanterie va délaisser les buffleteries croisées sur la poitrine; le *shako-boisseau* sera peu à peu remplacé par le képi, qui s'appellera d'abord la casquette; au fusil à pierre va se substituer l'arme à percussion.

Bugeaud comme La Moricière, La Moricière comme Bugeaud, encouragent ces transformations. Ils ont les mêmes idées sur l'allègement des colonnes, et par conséquent des éléments qui les composent. Bugeaud écrit d'Alger, le 14 avril, à La Moricière : « Je vois avec grande satisfaction que vous vous occupez des détails; c'est avec les détails bien faits et constamment soignés que l'on obtient des succès à la guerre. Malheur aux généraux qui négligent les détails! Simplifiez vos sacs autant que possible : ils ne doivent contenir qu'une chemise, une paire de guêtres, une trousse réduite

au strict nécessaire, les cartouches et les vivres. Les soldats ne doivent porter que la paire de souliers qu'ils ont aux pieds, mais il faut qu'elle soit bonne et déjà essayée. »

Quand le général Bugeaud débarqua, le 15 mai, à Mostaganem, avec le duc de Nemours, il trouva tout, hommes et choses, dans le plus bel ordre. Les troupes amenées d'Oran par La Moricière comprenaient : un bataillon du 6e léger, deux bataillons du 13e léger, deux du 15e léger, deux du 41e de ligne, deux du 56e, à quoi il faut ajouter les deux bataillons de zouaves venus d'Alger avec le gouverneur. La cavalerie se composait du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, des spahis réguliers d'Oran, et de cinq cents Douair et Sméla. Comme, à Takdemt, il pouvait y avoir un siège à faire, des murs à renverser par le canon ou par la sape, le général Bugeaud emmenait par exception, outre une batterie de montagne, trois pièces de 8 et trois de 12, enfin un certain nombre de prolonges chargées de munitions, d'outils et d'engins à l'usage du génie. En outre des vivres charriés, chaque homme en portait pour huit jours dans le sac, et les chevaux de la cavalerie étaient chargés chacun de soixante kilogrammes de riz. Le corps expéditionnaire était formé en deux divisions,

commandées, la première par le duc de Nemours, la seconde par La Moricière.

Des itinéraires tracés par le capitaine d'état-major de Martimprey, d'après les indications et les dires des indigènes recueillis par le commandant Daumas et le capitaine d'artillerie Walsin-Esterhazy, avaient permis de dresser une carte des communications entre Mostaganem, Mascara et Takdemt, et ce travail était si bien fait qu'après l'expédition le général Bugeaud put en signaler au ministre le mérite vraiment extraordinaire : « Nous n'avons trouvé, a-t-il dit dans son rapport, aucun mécompte ni sur les distances, ni sur la configuration des lieux, ni sur les eaux, ni sur les cultures. » A la direction théorique le capitaine de Martimprey allait joindre la direction pratique de la marche de chaque jour. Escorté des guides arabes et suivi d'un cavalier porteur d'un fanion décoré d'une étoile rouge sur fond blanc, il devait précéder d'une quarantaine de pas la tête de la colonne. Sous le surnom d'*Étoile polaire,* ce fanion ne tarda pas à devenir célèbre dans la division d'Oran.

Tout étant prêt et la place de chacun réglée dans la colonne, elle se mit en mouvement, le 18 mai. Huit jours après, le 25, sans autres inci-

dents que l'échange de quelques coups de fusil à l'arrière-garde, elle déboucha devant un fort en pierre d'où s'élevait dans l'air immobile un long panache de fumée; c'était Takdemt. Après y avoir mis le feu, Abd-el-Kader se tenait en observation avec une troupe de cavaliers sur la hauteur voisine; on envoya contre lui les zouaves; il s'éloigna. Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Pélissier, chef d'état-major de la division, entrait avec le capitaine de Martimprey dans le fort. Sous la première voûte, ils virent un chien et un chat pendus l'un en face de l'autre; ces deux victimes allégoriques étaient là sans doute pour faire allusion à l'inimitié du musulman et du *roumi*. Le 26, dans la matinée, le génie fit sauter les magasins, la fabrique d'armes, et ouvrit de larges brèches dans les murs solidement construits. Aussitôt après l'explosion des fourneaux, le corps expéditionnaire se remit en marche, sauf une embuscade que le gouverneur laissa dans les ruines. Il avait bien prévu que les Arabes ne manqueraient pas d'y venir voir; ils y vinrent en effet pour leur malheur, après quoi l'embuscade rejoignit allègrement la colonne.

On suivait la route, ou plus exactement la direction de Mascara; car de route il n'y avait pas trace.

Selon l'habitude constante des Arabes, qui, au lieu de s'opposer à un mouvement offensif, attendent pour se montrer le moment du retour, la nombreuse cavalerie d'Abd-el-Kader ne cessait de harceler par une fusillade, peu meurtrière d'ailleurs, l'arrière-garde et les flancs de l'armée. Près de Fortassa, elle parut d'abord plus entreprenante; car, ayant gagné les devants, elle occupait une série de hauteurs que les Français devaient nécessairement franchir. Déjà le général Bugeaud croyait tenir cette bataille dont il attendait depuis si longtemps la chance; vain espoir : dès que l'infanterie eut fait ses dispositions d'attaque, l'ennemi tourna bride et s'éloigna au galop.

Il ne tenta pas plus sérieusement de défendre Mascara qu'il n'avait défendu Takdemt. L'armée y arriva le 30 mai. La ville, absolument déserte, n'était heureusement pas détruite. Il fut facile d'y trouver des locaux pour l'hôpital, les magasins, le casernement. « Il serait possible, disait le gouverneur, d'y loger six ou sept mille hommes, et il serait avantageux de les y maintenir; la difficulté ne consiste que dans les moyens de les y faire vivre. » Bien qu'il fût devenu sincèrement *algérien,* le général Bugeaud n'apportait pas encore dans ses conceptions de néophyte la robuste con-

viction des vieux croyants, tels que La Moricière ou Cavaignac. Quand naguère Duvivier avait assuré qu'à Médéa il saurait « s'arranger » pour vivre : « On ne se décide pas à des actes aussi graves, avait répondu le gouverneur, sur des assurances de cette nature. » Pour Mascara, ses préoccupations étaient au moins égales.

Il y a, sur ce sujet, dans les mémoires si intéressants et si véridiques du général de Martimprey, une anecdote significative. Alors simple capitaine d'état-major, mais chargé du service topographique et gardien de l'*Étoile polaire,* il avait été invité à dîner, au bivouac de Fortassa, par le gouverneur, avec trois députés en tournée d'Afrique, le colonel de La Rue, aide de camp du ministre de la guerre, les officiers du duc de Nemours et ceux de l'amphitryon. « La conversation, toujours animée autour du général en chef, dit M. de Martimprey, eut, ce jour-là, pour texte, la difficulté de faire la guerre dans un pays dénué de ressources comme l'Algérie. Or nous étions campés au milieu de très belles moissons, et nous avions pour sièges des gerbes de blé. Excité à la contradiction par la vue de ces richesses agricoles, je me hasardai à dire que je voudrais bien savoir si les légions romaines ne vivaient pas sur ce pays qu'on appelait

alors le grenier de l'Italie. Je n'avais pas fini cette malheureuse phrase que la foudre m'avait déjà frappé. Le général me reprocha d'être l'écho du général de La Moricière et du colonel Cavaignac, et de venir à dessein lui dire en face, et en choisissant mon auditoire, qu'on pouvait vivre sur le pays, afin que si, plus tard, il ne le soumettait pas, on pût soutenir que cet échec tenait à ce que lui, général Bugeaud, s'était refusé à employer les moyens qu'on lui avait indiqués pour y parvenir. Mes excuses furent mal reçues. J'avais indiqué qu'il y avait des ressources à tirer de ces moissons qui couvraient la terre : un ordre du jour me chargea d'assurer avec elles l'approvisionnement des magasins de Mascara. » D'abord étourdi de cet ordre qui lui tombait sur la tête, le capitaine, encouragé par La Moricière, se mit résolument à l'œuvre.

Après deux journées de repos à Mascara, débarrassé de l'artillerie de campagne et de réserve qui devait servir à la défense de la place, le corps expéditionnaire avait repris, le 1^er^ juin, la direction de Mostaganem. La garnison de Mascara, sous le commandement du colonel Tempoure, se composait de deux bataillons de son régiment, le 15^e^ léger, d'un bataillon du 41^e^ de ligne, dont le

chef était le commandant Géry, de trois compagnies de sapeurs et d'un détachement de canonniers. L'administration avait versé dans ses magasins de vivres un approvisionnement de cinquante jours. Il s'agissait d'augmenter ou de maintenir au moins à niveau cet approvisionnement, en fait de céréales. Le colonel Tempoure et surtout le commandant Géry s'y prêtèrent; ils fournirent au capitaine de Martimprey des corvées de moissonneurs; malheureusement, c'était trop tôt : ni l'orge ni le blé n'étaient assez mûrs; le rendement en grains fut médiocre; mais on eut de la paille pour le couchage des malades. Il en était des boutades du général Bugeaud comme des bourrasques d'équinoxe, violentes et courtes. Quand il revint à Mascara, il fit bonne mine au capitaine moissonneur et lui donna les moyens de continuer son œuvre.

Le retour à Mostaganem ne s'était pas aussi paisiblement exécuté que le voyage de Takdemt. Au lieu de prendre le chemin connu par El-Bordj, le gouverneur avait voulu couper au plus court, à travers les montagnes des Beni-Chougrane; mais le défilé d'Akbet-Kredda se trouva plus difficile qu'il n'avait pensé. C'était une arête étroite, séparée à droite et à gauche par des ravins infran-

chissables de deux crêtes parallèles qu'Abd-el-Kader avait fait occuper par de bons tireurs. Ce fut l'arrière-garde, composée de trois bataillons détachés des 6e et 13e léger et du 41e de ligne, sous les ordres du général Levasseur, qui eut particulièrement à souffrir; elle eut soixante-dix hommes hors de combat, dont dix morts. Dans cette chaude affaire, un officier d'état-major nouveau venu en Afrique, le lieutenant Trochu, se distingua particulièrement à la tête d'une compagnie de voltigeurs. Quand il passa devant les zouaves, au retour, un bon juge, d'habitude peu louangeur, le colonel Cavaignac arrêta le jeune inconnu pour lui faire compliment de sa conduite.

Le 3 juin, le corps expéditionnaire rentrait à Mostaganem, et le duc de Nemours s'embarquait pour la France.

Si le général Bugeaud était parfois exigeant, impatient, rude avec ses lieutenants, il faisait loyalement valoir leurs services et leurs droits à des récompenses justement méritées. A la fin de mai, les généraux Changarnier et La Moricière furent nommés, le premier commandeur, le second officier de la Légion d'honneur. Le colonel Bedeau fut promu maréchal de camp; le duc d'Aumale lui succéda au commandement du 17e léger.

IV

Parallèlement à l'expédition de Takdemt et de Mascara, la division d'Alger avait fait avec aussi peu de difficultés et autant de succès la sienne. Partie de Blida, le 18 mai, sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers, elle avait, par Médéa et Berouaghia, gagné au sud Ksar-el-Boghari et Boghar, qu'elle avait détruits le 23, et, plus à l'ouest, Taza, qu'elle atteignit le 25, le jour même où la division d'Oran atteignait Takdemt. Ainsi, trois des grands établissements d'Abd-el-Kader subirent en quarante-huit heures le même sort.

Au-dessus de la porte de Taza était gravée sur une plaque de marbre l'inscription suivante, qui fut envoyée à Paris : « Bénédiction et faveur sur l'envoyé de Dieu! Louanges à Dieu! Cette ville de Taza a été construite et peuplée par le prince des croyants, notre seigneur El-Hadj Abd-el-Kader (que Dieu le rende victorieux!). Lors de son entrée, il a rendu témoignage à Dieu de ses œuvres

et de ses pensées, et alors il a dit : Dieu m'est témoin que cette œuvre m'appartient et que la postérité m'en conservera des souvenirs. Tous ceux qui se rapprocheront de moi et qui apparaîtront sur mes terres prospères, recherchant avec empressement la paix et la tranquillité, trouveront après moi et jusqu'à l'éternité l'exemple de mes bonnes œuvres et de mes bienfaits. »

Si fière et sitôt démentie, que valait cette inscription au prix de ces quelques mots français tracés à la hâte sur le mur d'un cachot? ✠ 55 *prisonniers et un capitaine sont partis le* 13 *mai* 1841 *où nous ne savons pas.* — *Le* 13 *mai* 1841, *dix heures, sans savoir où, nous allons à la grâce de Dieu.* « Tout un drame, dit avec une généreuse émotion le capitaine Blanc dans ses *Souvenirs d'un vieux zouave,* tout un drame était enfermé dans ces lignes grossières. Cette croix qui les commençait et ces mots *à la grâce de Dieu* qui les terminaient sont d'une grande éloquence. La confidence que le pauvre soldat adresse à des amis inconnus, qui ne la liront peut-être jamais, débute par le signe de la résignation et finit par un cri d'espérance. » Dieu l'a entendu.

Un événement extraordinaire et de favorable augure venait de se passer dans la Métidja. Sous le

gouvernement du maréchal Valée, un sous-intendant militaire, M. Massot, avait été surpris et enlevé avec quelques autres voyageurs sur la route de Douéra par des coureurs hadjoutes. Sur les vives instances de la famille du sous-intendant, le maréchal autorisa l'évêque d'Alger, Mgr Dupuch, qui s'intéressait au prisonnier, à négocier son échange. L'évêque écrivit directement à l'émir; l'émir lui répondit que non seulement il ne faisait pas d'objection à l'échange, mais qu'il était en disposition d'en étendre et d'en appliquer le principe à tous les prisonniers en général. La question agrandie de la sorte exigea des explications plus amples. Le général Bugeaud confirma l'autorisation donnée par son prédécesseur. Enfin, des deux côtés, on paraissait d'accord, lorsqu'un incident imprévu faillit tout compromettre.

C'était le 18 mai que l'évêque devait se rencontrer auprès de Haouch-Mouzaïa avec le khalifa Ben-Allal; or, ce fut ce jour-là même que le général Baraguey d'Hilliers sortit de Blida pour l'expédition de Boghar. Surpris par ce mouvement, le khalifa se crut trahi; l'évêque eut toutes les peines du monde à le convaincre de sa bonne foi; il y réussit néanmoins, et l'échange se fit le lendemain dans le bois des Kareza. Avec quelle joie au cœur

et quelle reconnaissance à Dieu le pasteur ramena au troupeau les ouailles recouvrées ! Et quelles bénédictions l'accueillirent quand il reparut dans Alger avec elles !

Moins d'un mois après, le 15 juin, il y eut un second échange. Ce fut au camp du Figuier, près d'Oran, que finirent heureusement leur émouvant pèlerinage ces 55 soldats et ce capitaine partis de Taza, le 13 mai, à la grâce de Dieu. La plupart appartenaient au 3e léger ; ils avaient été pris, le 12 août 1840, près de Koléa, dans une embuscade où quatre-vingts de leurs camarades avaient perdu la vie.

Dans ces négociations d'échange, il y avait sans doute, du côté d'Abd-el-Kader, un sentiment d'humanité dont il convient de lui tenir grand compte, mais il y avait aussi un expédient politique. Toujours préoccupé de retenir sous sa main des tribus dont la fidélité lui était suspecte, il faisait répandre partout le bruit qu'il était en arrangement avec les Français, et qu'après la paix faite, il saurait, selon la justice, récompenser et punir.

Le général Bugeaud ne s'y trompait pas. « Sans nul doute, écrivait-il, le 5 juin, au ministre de la guerre, en prenant et détruisant Boghar, Taza et

Takdemt, en occupant Mascara, nous venons de frapper un coup moral et matériel qui peut devenir très funeste à la puissance de l'émir; mais il ne faut pas se le dissimuler, cette puissance ébranlée n'est pas détruite. L'émir a évité avec soin et habileté d'engager son armée régulière; avec elle et la cavalerie des tribus les plus dévouées, il comprimerait longtemps encore peut-être les dispositions qu'un certain nombre de tribus auraient à faire leur soumission, si nous cessions d'agir, si nous rentrions sur la côte, et surtout si Mascara était évacué ou n'était occupé que par une faible garnison privée de toute communication avec l'armée. L'occupation permanente de Mascara par une force agissante me paraît donc, ainsi qu'à tous les gens qui réfléchissent, le point capital pour résoudre enfin cette difficile question. Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons espérer d'obtenir la soumission des tribus entre cette ligne et la mer. »

Pour mettre une grosse garnison dans Mascara, il y fallait réunir de gros approvisionnements. Rentré le 3 juin à Mostaganem, le général Bugeaud en repartit, le 7, avec un énorme convoi qui, trois jours après, versait son chargement dans les magasins de la place. En descendant de

cheval, le gouverneur fit appeler le capitaine de Martimprey, et lui dicta sur l'heure le tarif des prix à payer par l'intendance pour les grains et la paille que les troupes allaient récolter. « Vous voyez, dit-il au jeune officier, que je veux mettre vos idées à l'essai. Vous serez récompensé si elles portent fruit; dans le cas contraire, vous aurez à vous repentir de vos erreurs. » Le capitaine n'eut pas à se repentir. Comme son grade ne lui donnait pas assez d'autorité pour diriger en chef l'opération à laquelle toutes les troupes devaient prendre part, il fut mis sous les ordres du colonel Randon, du 2e chasseurs d'Afrique, et lui servit, dans cette campagne agricole, de chef d'état-major.

La plaine d'Eghris est immense et féconde ; du 13 au 24 juin, on y fit, la faucille en main, le fusil en bandoulière, les *métives;* il y avait bien un peu de temps perdu à surveiller les nombreux cavaliers qui, de loin, voyaient avec déplaisir moissonner leurs champs. En fin de compte, on introduisit dans Mascara deux mille cinq cents quintaux métriques de paille, autant d'orge, et seulement cent quarante de froment. Ce n'était pas assez pour y laisser ce que le gouverneur appelait « une force agissante », mais c'était un bon commencement.

Le 25 juin, le corps expéditionnaire revint par El-Bordj à Mostaganem; il y arriva le 27, n'ayant eu, dans la montagne, qu'une fusillade sans conséquence à l'arrière-garde. Le général Bugeaud avait laissé dans Mascara trois bataillons sous les ordres du commandant Géry, qui fut bientôt après nommé lieutenant-colonel. Beaucoup d'officiers, La Moricière en tête, étaient d'avis qu'il eût mieux valu y installer d'ores et déjà une garnison beaucoup plus nombreuse, capable, à force d'audace et d'activité, de vivre aux dépens de l'ennemi, sans avoir besoin de ravitaillement. C'était bien la pensée du gouverneur; mais le moment ne lui paraissait pas encore venu de tenter une expérience qui, pour être efficace et décisive, exigeait des garanties plus sérieuses.

« Dès le mois de septembre, écrivait-il au maréchal Soult, le 28 juin, à peine rentré à Mostaganem, la division d'Oran reviendra à Mascara avec un grand convoi. Elle trouvera dans ses magasins les grains qu'elle y a déposés et qu'elle y va déposer encore; elle trouvera l'établissement perfectionné, des moulins établis avec les meules que nous avons enlevées à quelques lieues de Mascara; elle pourra alors parcourir tout le pays à deux ou trois marches à la ronde et vider des silos, parce

que la contrée est réellement fertile en grains. Ainsi la division d'Oran aura pour la première fois, en Afrique, appliqué le grand principe de faire vivre la guerre par la guerre. » En conséquence, avant de se rembarquer pour Alger, le gouverneur prescrivit au général de La Moricière de conduire à Mascara, sans retard, un nouveau convoi, d'y moissonner jusqu'au 20 juillet, puis de revenir à Mostaganem, et de laisser reposer les troupes pendant les mois d'août et septembre. Ces ordres furent exécutés.

Le 5 juillet, La Moricière était à Mascara, et la moisson recommença le 6. Le 13, à deux lieues au nord-est de la ville, il y eut un engagement sérieux auprès du marabout de Sidi-Daho. Soutenus par les cavaliers rouges de Moustafa-ben-Tami, les Arabes, dont on allait enlever les récoltes, se ruèrent sur les moissonneurs; les bataillons de garde les arrêtèrent, puis, en quelques minutes, l'ordre de travail changé en ordre de combat, La Moricière prit l'offensive; zouaves, spahis, chasseurs d'Afrique s'élancèrent, débusquèrent l'ennemi des hauteurs qu'il occupait et le poursuivirent deux heures durant dans la plaine. La température était excessive, les troupes, haletantes de chaleur et de fatigue, avaient besoin de

repos. Déduction faite des grains qu'elles avaient consommés, l'approvisionnement de la place s'était accru de trois cents quintaux métriques de blé et de quinze cents quintaux de paille. Le 15 juillet, La Moricière donna le signal du départ.

Abd-el-Kader et trois de ses khalifas, Bou-Hamedi, Ben-Tami, Miloud-ben-Arach, s'étaient réunis pour lui disputer la retraite; après trois jours de combat, la division rentra, le 19, à Mostaganem ; elle avait eu cent six blessés et treize morts.

« Il ne faut pas se dissimuler, écrivait le gouverneur au maréchal Soult, que les Arabes, ayant toujours attaqué et poursuivi notre colonne jusqu'à deux lieues de Mostaganem, compteront cela comme une victoire, bien qu'ils ne nous aient pas fait un prisonnier ni pris un seul cadavre. Abd-el-Kader, qui est le plus habile menteur du monde, publiera ce prétendu triomphe dans toute l'Algérie et jusque dans le Maroc. Il n'est pas moins certain que cette illusion remontera un peu ses affaires, en amoindrissant la terreur que nous avons imprimée aux tribus. Si nous étions dans une autre saison, nous aurions bientôt réparé cela ; mais les deux mois de repos forcé qui vont suivre seconderont merveilleusement l'habile charlatanisme de l'émir.

Il faudra quelques rudes leçons dans les premiers jours d'octobre pour ramener les choses au point où elles étaient dans les premiers jours de juillet. »

Abd-el-Kader avait alors un succès beaucoup moins contestable à faire valoir. La tribu la plus considérable des environs de Mostaganem, les Medjeher, ayant montré quelque disposition à s'accorder avec les Français, le colonel Tempoure, commandant de la place, était sorti, dans la nuit du 5 au 6 juillet, avec une colonne de seize cents hommes, et s'était avancé jusqu'à Souk-el-Mitou, sur le Chélif, afin de donner confiance aux hésitants ; mais à peine au bivouac, au lieu des soumissions qu'il s'attendait à recevoir, ce furent des coups de fusil qui l'accueillirent. Les tribus voisines, surtout les Beni-Zerouel, avaient pris les armes; Abd-el-Kader leur envoya un escadron de khielas ; soutenus et animés par ce renfort, ils attaquèrent avec plus de vivacité le colonel, qui eut fort à faire pour se maintenir.

Le soir venu, quelques cheikhs des Medjeher arrivèrent en secret jusqu'à lui ; mais tout en lui laissant entrevoir pour l'avenir une soumission qui ne pouvait pas être immédiate, ils lui conseillèrent de décamper sans retard, parce qu'il aurait le

lendemain sur les bras tous les Kabyles soulevés depuis Tenès jusqu'à Mostaganem. Le colonel suivit ce conseil et rentra de nuit dans la place. C'était un triomphe pour Abd-el-Kader; il vint chez les Medjeher, irrité, implacable, fit tomber quelques têtes, et confisqua les biens de ceux qui échappèrent à ses chaouchs.

Le général Bugeaud avait fait répandre, dans la plaine d'Eghris, des proclamations qui engageaient les tribus des environs à se soumettre; Abd-el-Kader lui fit faire cette réponse hautaine et qui, sur un certain point, avait la valeur d'une riposte : « De la part de tous les Hachem de l'Est et de l'Ouest, des habitants d'Eghris et des autres Arabes, leurs voisins, au chrétien Bugeaud. Tu nous demandes de nous soumettre à toi et de t'obéir : tu nous demandes l'impossible. Nous sommes la tête des Arabes; notre religion est, aux yeux de Dieu, la plus élevée, la plus honorée et la plus noble des religions, et nous te jurons par Dieu que tu ne verras jamais aucun de nous, si ce n'est dans les combats. Dans l'égarement de votre raison, vous, chrétiens, vous voulez gouverner les Arabes; mais les paroles de ceux qui vous ont fait concevoir ces espérances ne sont que des mensonges illusoires. Occupez-vous de gouverner

mieux votre pays; les habitants du nôtre n'ont à vous donner que des coups de fusil. Quand même vous demeureriez cent ans chez nous, toutes vos ruses ne nous feront aucun tort. Nous mettons tout notre espoir en Dieu et en son prophète. Notre seigneur et notre iman El-hadj-Abd-el-Kader est au milieu de nous.

« Si, comme vous nous le dites, vous aviez de la puissance et de l'influence, vous n'auriez pas causé la ruine de Méhémet-Ali. Vous lui aviez promis de l'aider contre ses ennemis, et pourtant les Anglais sont venus l'attaquer; ils se sont emparés de ses villes à force ouverte, ils lui ont fait courber la tête sous leurs drapeaux, et vous l'avez abandonné! Aussi votre nom est-il méprisé par tous les peuples de votre religion, et vous êtes restés, vous et votre allié, exposés aux insultes de l'Anglais.

« Ce continent est le pays des Arabes, vous n'y êtes que des hôtes passagers; y resteriez-vous trois cents ans, comme les Turcs, il faudra que vous en sortiez. Ignores-tu que notre pays s'étend depuis Oudjda (Maroc) jusqu'à Frickia (Tunis), Djerid, Tell et Sahara, et qu'une femme peut parcourir seule cette vaste étendue, sans craindre d'être inquiétée par qui que ce soit, tandis que votre in-

fluence ne s'étend que sur le terrain que couvrent les pieds de vos soldats. Quelle haute sagesse! Quelle raison est la tienne! Tu vas te promener jusqu'au désert, et les habitants d'Alger, d'Oran et de Mostaganem sont dépouillés et tués aux portes de ces villes! »

A ce dernier trait, il n'y avait rien à répliquer; c'était une vérité malheureusement trop justifiée par les faits; quant à la situation de Méhémet-Ali en Égypte, le reproche était plus sanglant encore.

V

En dépit de sa déconvenue à Souk-el-Mitou, le colonel Tempoure se complaisait dans l'idée de soustraire à l'autorité d'Abd-el-Kader les tribus voisines de Mostaganem, et de lui opposer, comme au temps du maréchal Clauzel, un rival musulman. Il avait un candidat sous la main : c'était le fils d'un ancien bey d'Oran, qui se nommait Hadj-Moustafa. Abd-el-Kader s'étant éloigné après ses exécutions sanglantes, les grands des Medjeher s'étaient de nouveau mis en relation avec le colonel et lui avaient promis de reconnaître son client pour chef. Sur ces nouvelles attrayantes, le général Bugeaud n'avait pas hésité à se rendre d'Alger à Mostaganem. Par un arrêté du 9 août, il nomma bey de Mascara et de Mostaganem Hadj-Moustafa; il lui donna pour khalifa son frère Ibrahim, et pour agha un serviteur éprouvé de la France, El-Mzari. Il décida en outre que le bey aurait un bataillon et un escadron turcs, dont l'organisation et

le commandement furent confiés, sur la proposition de La Moricière, à deux officiers d'artillerie qui savaient l'arabe; le capitaine Bosquet eut à former les coulouglis du bataillon; le capitaine Walsin Esterhazy, les mekhalias ou cavaliers du bey.

Les échos d'Alger, où était revenu le gouverneur, retentissaient des merveilleuses nouvelles de Mostaganem; la correspondance du colonel Tempoure n'y suffisait pas : toutes les tribus avaient les yeux tournés vers le bey; c'était une attraction générale : après les Medjeher, les Cheurfa, les Bordjia, les Beni-Zerouel, les Flitta; partout, dans la vallée du bas Chélif et de la Mina, dans le Dahra même, on n'attendait que la venue du bey pour se donner à lui. L'enthousiaste colonel suppliait le gouverneur d'arriver au plus vite : « Nous irons, lui écrivait-il, promener notre bey chez toutes les tribus de l'Est, et vous réaliserez, j'en suis sûr, ce que je vous disais, il y a quelques jours, qu'il était téméraire de penser; vous irez de Mostaganem à Mascara, de soumissions en soumissions, en passant chez les Flitta, et vous ferez votre jonction avec le général de La Moricière au milieu de cette plaine d'Eghris, accompagné d'un goum d'Arabes si puissant qu'il ne pourra rester

aux fiers Hachem d'autre parti que la soumission. »

Moins enflammée, l'imagination de La Moricière ne laissait pas d'entrevoir et de faire flotter devant les yeux du général Bugeaud des visions de mirage. « Nous pouvons espérer, dans la campagne d'automne, lui écrivait-il le 29 août, sinon détruire complètement la puissance de l'émir, du moins la diminuer assez pour qu'il soit forcé de nous abandonner les deux tiers de la province d'Oran. Pour arriver à ce but qui, s'il était atteint, résoudrait la question d'Afrique, il suffit que vous veniez à Mostaganem avec les deux bataillons de zouaves et un bataillon quelconque. Vous en sortiriez avec trois mille cinq cents hommes d'infanterie, la cavalerie, quatre ou six pièces de montagne et des vivres pour douze ou quinze jours. Vous prendriez avec vous le bey, ses drapeaux et ses troupes, et vous le présenteriez aux tribus, faisant ainsi une course sans avoir de point fixe de direction et sans autre but que d'agir sur les populations. Nul doute que les tribus ne viennent se rallier au nouveau bey que vous leur avez donné; mais il ne faut pas laisser échapper l'occasion. Ce qui est facile aujourd'hui coûtera peut-être plus tard des millions et beaucoup de sang. »

Le bon sens du gouverneur était un peu défiant ; cependant il se laissa prendre à ces belles promesses. Il arriva, le 19 septembre, à Mostaganem avec un bataillon de zouaves; le 23e de ligne l'y avait précédé. Il trouva la division d'Oran toute prête à marcher; il en fit deux parts. Onze bataillons, un escadron de chasseurs d'Afrique, une batterie de montagne, les Douair et les Smela constituèrent la colonne dite de ravitaillement avec laquelle La Moricière devait conduire un premier convoi à Mascara; sept bataillons, cinq escadrons de chasseurs, quatre de spahis, deux sections de montagne, le bataillon turc et les mekhalias du bey formèrent la *colonne politique* dont le général Bugeaud s'était réservé le commandement.

Le 21 septembre, la colonne politique se mit en mouvement la première; elle employa deux jours à traverser le territoire des Medjeher, qui n'avait que sept ou huit lieues de largeur; c'était pour donner aux cavaliers de la tribu le temps de rejoindre. A la fin de la seconde journée, il n'en était venu que trois cents; dès lors, le gouverneur augura mal des soumissions promises. Du 24 au 28, il attendit au bivouac de Sidi-bel-Hacel sur la Mina; rien ne vint. Le 28, à onze heures du soir, il

passa la rivière, fit sept lieues pendant la nuit, et pénétra, au point du jour, dans les montagnes où s'étaient retirés les Ouled-Sidi-Yaya des Flitta. Il leur tua quelques hommes, fit plus de trois cents prisonniers, ramena deux mille têtes de bétail, et revint avec ses prises à Mostaganem, où venait de rentrer la colonne de ravitaillement.

Après avoir versé 450,000 rations dans Mascara, cette colonne avait été légèrement harcelée au retour. Un nouveau convoi était préparé; il comprenait 260,000 rations, un matériel d'hôpital, des outils, du fer, des instruments aratoires, des graines pour semence, etc. Cet énorme chargement s'ébranla le 4 octobre; le lendemain, ce fut le tour de la colonne qui n'avait plus raison ni droit de s'appeler *politique*. Le projet du gouverneur était de retourner chez les Flitta, auxquels il venait de donner une première atteinte.

En approchant d'El-Bordj, La Moricière apprit qu'Abd-el-Kader l'attendait à ce défilé avec des forces qu'on évaluait à neuf mille hommes, dont douze ou treize cents réguliers. Embarrassé de son énorme convoi, et cependant pressé par le lieutenant-colonel Pélissier, son chef d'état-major, et par d'autres officiers aventureux, de pousser en avant, quoi qu'il en dût coûter, La Moricière refusa

sagement de suivre un avis que désapprouvait le vaillant chef des Douair, Moustafa-ben-Ismaïl. Après avoir fait avertir le général Bugeaud, qu'il savait être à peu de distance sur l'Oued-Hillil, affluent de la Mina, il manœuvra de manière à se rapprocher de lui. La prudence et la crainte de la responsabilité ne sont pas une seule et même chose; l'état-major du gouverneur, et, dit-on, le gouverneur lui-même, eurent le tort de les confondre, et, tout en louant la judicieuse conduite de La Moricière, d'ajouter à leurs éloges quelques réflexions injustes et malséantes.

Quoi qu'il en soit, les deux colonnes se rejoignirent dans la nuit du 6 au 7 octobre. Aussitôt le gouverneur en modifia la composition; il confia au général Levasseur le convoi, les bagages et la moitié de l'infanterie; l'autre moitié avec toute la cavalerie furent données à La Moricière, sous la direction immédiate du général en chef. Abd-el-Kader, qui, la veille, était campé près d'Aïn-Kebira, ne s'y trouvait plus; il avait rétrogradé jusqu'à l'Oued-Maoussa, au débouché des ravins dans la plaine d'Eghris.

Le 8, au point du jour, le général Bugeaud lança contre lui toute la cavalerie, chasseurs d'Afrique, spahis, Douair et Smela, mekhalias,

Medjeher, dix-huit cents chevaux environ. A la gauche, les Medjeher se heurtèrent aux cavaliers rouges qui les ramenèrent vigoureusement; sans l'intervention des zouaves accourus au pas de course, ces malheureux Arabes étaient perdus; leur chef Ben-Carda, le principal auteur de leur soumission au bey de Mostaganem, fut tué dès le commencement. Ce n'était qu'un premier choc; le combat fut soutenu longtemps encore par les khielas de l'émir avec une fermeté qui fit l'étonnement de leurs adversaires et mérita leur estime. Ils se rallièrent trois fois et ne cédèrent qu'à la troisième charge; leur étendard, pris et repris, passa plusieurs fois par des mains différentes, mais ils finirent par l'emporter dans leurs rangs. Le soir venu, leurs vedettes échangeaient avec celles des spahis de Jusuf des compliments sur leur mutuelle vaillance.

Le 9 octobre, le général Levasseur conduisit le convoi jusqu'à Mascara. Deux jours après, le général Bugeaud, laissant dans la place ses gros bagages, ses malades et la moitié de son infanterie, traversa la plaine d'Eghris à la recherche de l'émir et des Hachem-Gharaba, ses compatriotes, qui s'étaient retirés dans les montagnes boisées des Ktarnia, entre l'Oued-Hammam, qui

est l'Habra supérieur, et le Sig. Cette poursuite dans un pays difficile ne donna que des résultats sans importance; pour s'en revancher, le gouverneur alla détruire, le 16 octobre, la Guetna de Sidi-Mahi-ed-Dine. C'était là qu'était né Abd-el-Kader : c'était dans cette zaouïa qu'il avait passé sa première enfance. Il y avait quelques pauvres logis de tolba et de serviteurs qui furent livrés aux flammes avec la maison natale de l'émir. La veille, son frère, Sidi-Saïd, y résidait encore. Cette destruction d'un lieu de prière, de calme et d'étude, était-elle bien nécessaire?

A l'ouest, les Hachem-Gharaba s'étaient mis hors d'atteinte; à l'est, les Hachem-Cheraga n'avaient pas attendu davantage l'approche des Français. On disait qu'ils avaient émigré au delà des montagnes qui ferment au midi la plaine d'Eghris. Après avoir refait ses vivres à Mascara, le général Bugeaud prit, le 19 octobre, la direction du sud. S'il ne rencontrait pas les Hachem, il était sûr d'arriver à Saïda, l'avant-dernier de ces établissements militaires que le génie d'Abd-el-Kader avait su, presque sans ressource, créer sur la limite du Tell et des Hauts-Plateaux; celui-ci ruiné après Takdemt, Taza et Boghar, Sebdou, tout à l'ouest, resterait seul à détruire.

La distance depuis Mascara n'était pas grande, une vingtaine de lieues tout au plus, mais en pays de montagne. La colonne la parcourut en trois marches. Le dernier bivouac fut mis en émoi par une échauffourée qui, sans la solidité des troupes et la vigilance du général Bugeaud, aurait pu tourner en panique. Le service de sûreté avait toujours été l'objet des préoccupations du gouverneur et très fréquemment le sujet des conférences qu'il faisait volontiers à ses officiers, en station comme en campagne. Il insistait, entre autres prescriptions, sur le changement des grand'gardes à la tombée de la nuit.

Dans l'admirable petit livre qui a pour titre : *les Zouaves et les chasseurs à pied,* le duc d'Aumale a fait, en trois coups de crayon, de ce détail du service en campagne, une esquisse d'une réalité saisissante : « Tandis que les camarades de tente s'endorment entre leurs deux *couvertes,* la grand'garde change de place en silence, car sa position aurait pu être reconnue. Le factionnaire qu'on voyait au haut de cette colline a disparu ; mais suivez l'officier de garde dans sa ronde, et, malgré l'obscurité, il vous fera distinguer, sur la pente même de cette colline, un zouave couché à plat ventre tout près du sommet qui le cache,

l'œil au guet, le doigt sur la détente. Un feu est allumé au milieu de ce sentier, qui traverse un bois et qu'un petit poste occupait pendant le jour; mais le poste n'est plus là. Cependant le maraudeur, l'ennemi qui s'approche du camp pour tenter un vol ou une surprise, s'éloigne avec précaution de cette flamme, autour de laquelle il suppose les Français endormis; il se jette dans les bois et il tombe sous les baïonnettes des zouaves embusqués qui le frappent sans bruit, afin de ne pas fermer le piège et de ne pas signaler leur présence aux compagnons de leur victime. »

Le 21 octobre, au bivouac de Sidi-Aïssa-Manno, le dernier avant Saïda, un bataillon d'angle avait négligé ces précautions; pendant la nuit, des réguliers de Ben-Tami s'approchèrent, tombèrent sur des hommes endormis et les fusillèrent. Il y eut quelques minutes de désordre. Heureusement, dès les premiers coups de feu, le général Bugeaud, qui dormait tout habillé sur son lit de camp, était sorti de sa tente; il avait mis sur pied les compagnies les plus voisines, trois du 15^{e} léger, deux des zouaves, et les avait lancées là où les lueurs de la fusillade étaient les plus vives. En moins d'un quart d'heure l'échauffourée prit fin; les assaillants se dérobèrent en laissant quelques-uns des leurs

sur le terrain, et les rumeurs allaient cesser quand elles reprirent soudain, mais pour un motif bien différent. La comédie avait succédé au drame : on riait, et le gouverneur ne fut pas le dernier à prendre sa part d'une gaieté dont il était la cause. En portant la main à sa tête, il s'était aperçu qu'il était coiffé d'un vulgaire bonnet de coton ; aussitôt il demanda sa casquette, une sorte de képi à grande visière qui était bien connu des troupes ; et le lendemain, quand la marche fut reprise, les zouaves, accompagnant la fanfare, improvisèrent la *Casquette du père Bugeaud*.

Le 22 octobre, on arriva devant Saïda, qu'on trouva, comme Takdemt, comme Taza, comme Boghar, abandonnée, en flammes. « Cette enceinte, où Abd-el-Kader renfermait une grande partie de ses provisions et de ses munitions, écrivait le commandant de Montagnac, contenait dans son intérieur quelques constructions insignifiantes et quelques baraques pour un petit nombre d'habitants. A un des angles de cette enceinte, était une habitation d'un goût exquis, dans le style arabe, décorée de moulures en plâtre parfaitement dessinées, de bas-reliefs en marbre très bien sculptés, de jolies galeries soutenues par plusieurs rangs de colonnes; portes et fenêtres à ogives,

dalles en marbre blanc, etc.; une véritable bonbonnière. C'était là que l'émir venait se reposer des fatigues de la guerre et jouir d'un repos qui lui permettait de caresser mollement toutes ses grandes idées d'avenir. Tout a été la proie des flammes que lui-même avait allumées. L'enceinte, dont le mur était d'un mètre quatre-vingts centimètres d'épaisseur, a été sapée à force de pétards, qui ont trouvé une résistance que nos constructions les plus solides n'offriraient peut-être pas. Toujours des destructions! Triste pensée, lorsque l'on songe avec quel peu de ressources cet homme éminemment remarquable avait formé de pareils établissements! »

Au sud de Saïda, s'étend, de l'ouest à l'est, une vaste région de pâturages qui est comme la frontière des Hauts-Plateaux; c'est la Yakoubia. Les tribus qui l'habitent, ou mieux la parcourent, ont été de tout temps en hostilité avec les populations agricoles du nord, surtout avec les Hachem, et c'était surtout pour les surveiller et les contenir qu'Abd-el-Kader avait construit Saïda. La ruine de la forteresse était pour elles le commencement de la revanche; pour l'achever, l'une d'elles, les Assasna, s'offrit à conduire les Français vers la retraite où se trouvait cachée une grosse fraction

des Hachem. Dans la nuit du 23 au 24 octobre, on suivit les guides; ils avaient promis le concours de deux ou trois autres tribus qu'au point du jour on vit en effet paraître; mais à l'endroit où ils avaient dit qu'on devait trouver les Hachem, on ne trouva rien que leurs traces. En poussant plus loin, à l'est, on atteignit quelques traînards et quelques mulets chargés d'effets militaires évacués des magasins de Saïda; les mauvais plaisants assuraient que la capture se réduisait à deux ballots de boutons de guêtres.

Le général Bugeaud, qui n'était pas patient, commençait à se fâcher. Le 26, au bivouac de Tagremaret, sur l'Oued-el-Abd, la cavalerie venait de rentrer d'un fourrage qui n'avait donné que de maigres résultats quand on entendit tout à coup une vive fusillade. C'était une attaque soudaine des khiélas de Ben-Tami sur une cinquantaine de spahis attardés. Remonter en selle et courir à leur aide, le lieutenant-colonel Jusuf en tête, fut pour leurs camarades l'affaire d'un instant. Quand les fourrageurs, qui avaient d'abord tourné bride, se virent soutenus, ils reprirent avec élan l'offensive, et bientôt la mêlée devint générale. On se tirait littéralement de part et d'autre à brûle-pourpoint, car les burnous pre-

naient feu. L'étendard des réguliers, qu'ils avaient failli perdre dans le combat du 8 octobre, leur fut décidément enlevé par le sous-lieutenant Fleury. Au bout d'une demi-heure, les khiélas étaient en déroute, et Jusuf ramenait au bivouac ses spahis ivres d'orgueil. C'était bien à eux seuls qu'appartenait le triomphe : les chasseurs d'Afrique, mal conduits, étaient arrivés trop tard.

« Mon premier mouvement, a dit le général Bugeaud dans son rapport, avait été de regretter un engagement que je croyais devoir achever d'exténuer ma cavalerie sans compensation; au mécontentement succéda bientôt l'admiration. Je ramenai au camp ma cavalerie victorieuse et dans l'enthousiasme. Les dépouilles sanglantes des vaincus étaient portées devant elle par un peloton, au milieu duquel se trouvait l'étendard conquis et qu'accompagnaient vingt-deux chevaux de prise. Les trompettes sonnaient des fanfares auxquelles succédaient des chants guerriers. C'était un spectacle enivrant qui frappa au plus haut degré nos nouveaux alliés, accoutumés à redouter la cavalerie rouge d'Abd-el-Kader. »

Beau sujet pour un peintre militaire; s'il plaisait à quelqu'un de nos artistes de le porter sur la toile, voici, dans les mémoires du général de Mar-

timprey, une autre esquisse qui ne laisse pas d'ajouter au pittoresque : « Le retour des spahis au camp fut triomphal et mérite d'être décrit, parce qu'il donne une idée de cette époque. Ils revinrent musique en tête; derrière marchaient les prisonniers, la corde au cou; puis plusieurs rangs de cavaliers menant en main les chevaux de prise tout sellés, les armes suspendues à l'arçon; enfin un double rang de spahis, le fusil haut, et ayant chacun une tête au bout du canon. Les escadrons, précédés de leurs blessés et de leurs morts portés sur des cacolets et sur des litières, fermaient la marche. »

Le 27 octobre, les tribus de la Yakoubia retournèrent à leurs douars avec les grains qu'elles avaient découverts dans les silos creusés par les Hachem ; la colonne expéditionnaire se replia sur Mascara, d'où le général Bugeaud avait fait sortir le lieutenant-colonel Géry pour concourir à ses opérations ; mais la pluie et le froid, qui survinrent inopinément, ne lui permirent pas de les poursuivre. De Mascara, le gouverneur regagna Mostaganem. En traversant la plaine de l'Habra, il reçut d'un bel esprit arabe ce singulier message : « On nous a dit que vous autres Français aimez les chevaux à courte queue : nous attendons que

nos juments en produisent un pareil pour vous le conduire en signe de soumission. »

On a déjà vu ce que lui avait écrit, au mois de juin, Abd-el-Kader : « Tu vas te promener jusqu'au désert, et les habitants d'Alger, d'Oran et de Mostaganem sont dépouillés et tués aux portes de ces villes! » Dans la nuit du 21 au 22 octobre, un parti de Beni-Amer était venu sous les murs d'Oran, à travers la ligne des blockhaus, saccager les campements où les Douair et les Smela qui combattaient sous les yeux du gouverneur avaient laissé leurs femmes, leurs enfants et leur avoir.

Malgré cette malheureuse affaire, la campagne d'automne, sans avoir donné tout ce qu'on s'en était promis au début, n'en avait pas moins porté un coup sensible à l'autorité d'Abd-el-Kader. Parties d'Oran le 14 septembre, la majeure partie des forces de la division rentraient, le 5 novembre, à Mostaganem; elles avaient donc marché, campé ou combattu pendant cinquante-trois jours; jamais troupe française n'avait encore été si longtemps dehors en Afrique.

Avant de s'embarquer pour Alger, où il rentra le 10, le gouverneur régla la distribution des commandements dans la province de l'Ouest; il

confia Oran au colonel Tempoure, appela le général Bedeau à Mostaganem, et réserva Mascara pour La Moricière, qui eut ordre de s'y porter avec six mille hommes et d'y établir le quartier général de la division sans retard.

VI

Le général Changarnier a écrit dédaigneusement dans ses Mémoires : « Pendant l'été et une partie de l'automne, le gouverneur put se promener dans les plaines et dans quelques-unes des montagnes les plus faciles de la province d'Oran, sans livrer un seul combat digne de ce nom, mais en faisant des progrès sensibles dans l'art de conduire les troupes. Dans le même temps, le général Baraguey d'Hilliers, rencontrant encore moins d'obstacles, parcourt les parties les plus ouvertes de la province d'Alger, épuise les troupes, s'en fait exécrer, et encombre de malades les hôpitaux et les infirmeries régimentaires de cette province. » Le fait est que, depuis son expédition sur Boghar et Taza, le général Baraguey d'Hilliers avait ravitaillé Médéa et Miliana dans la dernière quinzaine de juin, et que, la chaleur étant devenue très forte, les hommes étaient entrés en foule à l'hôpital.

A l'automne, les opérations de ravitaillement

furent reprises. Les instructions données par le gouverneur au général lui prescrivaient de constituer à Miliana, comme à Médéa, un approvisionnement de 500,000 rations et de 300,000 cartouches, de ne laisser que huit cents hommes dans la dernière et douze cents dans l'autre, enfin d'agir aux environs contre les tribus les plus hostiles. Cette année-là, quoiqu'on fût tout à la fin de septembre, la température était encore excessive. La journée du 29 fut particulièrement pénible. « Avec bien de la peine, dit le général Baraguey d'Hilliers dans son rapport, la colonne parvint à une lieue du Gontas; mais, arrivés à ce point, beaucoup de soldats tombèrent épuisés de fatigue. Nous gagnâmes le col avec le convoi, et, avec les sous-officiers et brigadiers montés de la division, on envoya prendre les hommes dont la route était jonchée. » Miliana put être ravitaillée le lendemain. Un second convoi y fut conduit encore le 10 octobre. Dans ces deux expéditions, Ben-Allal disputa sérieusement à la colonne le défilé de Chab-el-Keta.

Que faisait cependant le général Changarnier? Le gouverneur, qui, malgré ses griefs personnels, estimait à leur valeur les talents de ce vigoureux soldat, était assez en peine d'accorder cette consi-

dération de métier avec la préférence de goût qu'il avouait pour Baraguey d'Hilliers. Après avoir essayé d'abord de diriger sur Oran Changarnier, qui ne parut pas disposé à s'y rendre, il lui avait donné trois mois de congé; mais, le congé passé, il fallut bien lui trouver de l'emploi. Baraguey d'Hilliers eut donc à lui céder, pour les derniers ravitaillements de Médéa, le commandement de la colonne active. « Il entrait dans mes projets, écrivait avec un peu d'embarras le gouverneur au maréchal Soult, d'alterner ce commandement entre ces deux officiers, tous deux très appréciables. »

Au retour de Médéa, le 29 octobre, Changarnier trouva, — on pourrait plus exactement dire se procura, — au bois des Oliviers, la chance d'un beau retour offensif contre Barkani, qu'il avait su attirer dans une embuscade très habilement préparée. « L'ennemi, dit le rapport du général, avait lâché pied et ne présentait plus qu'une masse confuse d'un millier de fantassins réguliers et kabyles et d'une centaine de cavaliers qui, pressée à l'extrême gauche par le commandant de Mac Mahon, à la tête du 10e bataillon de chasseurs, au centre, par un bataillon du 24e et le 3e bataillon de chasseurs, à droite, par la cavalerie que les colonels de Bourgon et Korte, et le capitaine d'Al-

lonville, des gendarmes maures, poussèrent avec la plus grande vigueur sur des crêtes étroites et crevassées, se trouva cernée de trois côtés et refoulée contre un rideau de fer qui semblait devoir lui enlever toute chance d'échapper à notre poursuite; mais ces marcheurs exceptionnels, jetant leurs armes au fond des ravins et se débarrassant même d'une partie de leurs vêtements, pour être plus agiles, atteignirent les crêtes et disparurent au milieu de rochers, de ravines et d'anfractuosités inextricables. Ils laissèrent néanmoins, sur le terrain que nous pûmes atteindre, quatre-vingts cadavres, tous tués à coups de sabre et de baïonnette. »

Un dernier ravitaillement de Médéa, le 11 novembre, dont il n'y a rien de particulier à dire, mit un terme aux mouvements de la division d'Alger pendant la campagne d'automne.

VII

C'était M. Guizot qui avait fait nommer le général Bugeaud au poste éminent qu'il occupait. Le gouverneur de l'Algérie en était reconnaissant au ministre des affaires étrangères, et quand ses relations avec le ministère de la guerre devenaient difficiles ou délicates, c'était à M. Guizot qu'il avait recours. « Vous me demandez, lui écrivait-il le 6 novembre 1841, en quoi vous pouvez m'aider ? le voici : le plus grand service que vous puissiez me rendre pour le moment, c'est de faire récompenser raisonnablement mon armée. Après avoir été prodigue envers elle sous le maréchal Valée, qui obtenait tout ce qu'il demandait pour les plus minimes circonstances, on est devenu extrêmement avare. L'armée d'Afrique, de laquelle j'ai exigé beaucoup cette année, compare les époques, et la comparaison ne m'est pas avantageuse, puisque j'exige beaucoup plus de fatigue et que j'obtiens beaucoup moins de faveurs. J'ai cru devoir

ramener les bulletins à la vérité et à la modestie qu'ils doivent avoir chez une armée que, pour la rendre capable de faire de grandes choses, on ne doit pas exalter sur les petites. On a cru que nous avions peu fait, parce que nous n'avons pas rédigé de pompeux bulletins pour de petits combats; mais on devrait savoir que nous ne pouvons pas avoir en Afrique des batailles d'Austerlitz, et que le plus grand mérite dans cette guerre ne consiste pas à gagner des victoires, mais à supporter avec patience et fermeté les fatigues, les intempéries et les privations. Sous ce rapport, nous avons dépassé, je crois, tout ce qui a eu lieu jusqu'ici. La guerre a été poussée avec une activité inouïe, tout en soignant les troupes autant que les circonstances le permettaient, et elles le reconnaissent. Le soin que je prends d'elles et la vigueur de nos opérations me font un peu pardonner la rareté des récompenses; mais si la parcimonie continuait, il pourrait en être autrement. Il est de l'intérêt du pays que mon autorité morale ne soit pas affaiblie. Je comprends qu'il est délicat pour vous de toucher cette corde dans le conseil; cependant il peut se présenter une occasion favorable et naturelle de dire votre mot. Vous pouvez d'ailleurs avoir un entretien particulier avec le Roi. J'espère que

Sa Majesté ne m'en veut pas pour avoir eu quelques petites vivacités avec M. le duc de Nemours, que j'ai du reste fort bien traité. Plût au ciel que tous les serviteurs de la monarchie lui fussent aussi dévoués que je le suis et eussent mes vivacités! »

« Il est de l'intérêt du pays, disait le général Bugeaud, que mon autorité morale ne soit pas affaiblie. » Elle lui parut, en ce temps-là, menacée, autrement que dans la question des récompenses, par un incident sans aucune portée, mais qui, la malignité publique et la presse aidant, devait prendre en un moment des proportions excessives.

Vers la fin de novembre, le général Bugeaud avait témoigné au maréchal Soult le désir de prendre un congé, afin de pouvoir assister aux discussions des Chambres et régler quelques affaires de famille. La demande du gouverneur, soumise par le maréchal au conseil des ministres, fut accueillie sans difficulté; mais comme il n'y avait en Algérie que des maréchaux de camp, parmi lesquels il aurait été difficile de prendre un intérimaire sans froisser les autres, le conseil décida qu'un lieutenant général serait envoyé de France, et son choix se porta sur un aide de camp du Roi,

le vicomte de Rumigny, qui avait fait avec honneur, à la suite du duc d'Orléans, la campagne de 1840. « Il demeure bien entendu, écrivait le maréchal Soult au général Bugeaud, le 3 décembre, que le lieutenant général de Rumigny ne sera qu'intérimaire, et qu'il devra revenir auprès du Roi aussitôt que vous serez de retour à Alger pour y reprendre le commandement de l'armée et le gouvernement de l'Algérie. »

Par un caprice du vent et de la fortune, le navire de l'État qui portait la dépêche ministérielle fut détourné de sa route, jeté sur les côtes d'Espagne, et n'entra dans le port d'Alger qu'après le débarquement inattendu du personnage dont il avait mission d'annoncer officiellement l'arrivée prochaine. L'expression de débarquement inattendu n'est pas tout à fait exacte, car les journaux de France avaient annoncé déjà la nomination du général de Rumigny, en y ajoutant même des commentaires qui ne laissaient pas de faire dresser l'oreille au public et surtout au principal intéressé.

L'une des faiblesses du général Bugeaud était une susceptibilité presque maladive, non seulement aux morsures, mais même aux moindres piqûres de la presse; or certains journaux, qui voulaient

passer, comme d'habitude, pour avoir les informations les plus sûres, laissaient entendre qu'on n'avait pas toujours été satisfait en haut lieu du gouverneur pendant la dernière campagne, et que, toutes convenances gardées, l'intérimaire désigné pouvait bien être un successeur. Aussi, quand le général de Rumigny tomba comme des nues à Alger, l'accueil que lui fit le général Bugeaud fut d'une cordialité incertaine : « J'avouerai à Monsieur le maréchal, écrivait le nouveau venu au ministre de la guerre, le 15 décembre, que le premier mouvement de sa part me parut être un mouvement de surprise. »

Quelques jours se passèrent, du côté du général Bugeaud, en hésitations apparentes; enfin, le 20 décembre, ayant reçu des nouvelles d'Oran qui lui parurent d'une grande importance, il écrivit à l'intérimaire qui ne l'était pas même encore : « Dans de telles conjonctures, je crois bien servir les intérêts du pays et du Roi en restant à mon poste. N'est-il pas naturel qu'ayant amené des résultats par une campagne énergique, je désire les recueillir? Vous êtes trop loyal pour ne pas répondre : Oui, c'est naturel, c'est même juste. »

M. de Rumigny était un homme respectable; il se trouvait, par le hasard des circonstances, dans

le malaise d'une situation que chaque jour rendait plus fausse et plus embarrassante; plus jeune de grade que le général Bugeaud, il aurait eu un moyen de s'en tirer en acceptant un commandement sous ses ordres, et volontiers il l'eût fait sans un empêchement moral qu'il expliquait ainsi au ministre de la guerre : « A ses qualités, disait-il du général Bugeaud, se mêle une répugnance prononcée pour toute hiérarchie militaire; il aime surtout à donner des ordres directs aux grades subalternes sans les faire passer par les grades supérieurs. Il en résulte des discussions inévitables, et, dans mon saint respect pour la discipline, il m'est de toute impossibilité de me soumettre à ces conditions. » Enfin, en décidant que, pendant l'absence du général Bugeaud, qui devait se rendre à Oran, le général de Rumigny prendrait le commandement d'Alger par intérim, le maréchal Soult crut faire cesser l'imbroglio; il ne fit que compliquer celui-ci d'un autre.

Notifiée au général de Bar, qui venait d'être nommé chef d'état-major général à la place du général de Tarlé, à Changarnier, à La Moricière, à Bedeau, à tous les maréchaux de camp en un mot, la décision ministérielle fut, comme elle devait l'être, accueillie respectueusement par tous, un

seul excepté, Baraguey d'Hilliers, qui, par un mouvement d'orgueil absolument injustifiable, demanda son rappel en France. On verra plus tard comment prirent fin tous ces conflits d'amour-propre, fondés ou non, sérieux ou ridicules.

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE 1842.

I. — Installation de La Moricière à Mascara. — Razzias. — Occupation de Tlemcen.
II. — Activité de La Moricière. — Le général Bedeau à Tlemcen.
III. — Intrigues de Manucci. — Fausses négociations. — Les Hadjoutes — Le sergent Blandan.
IV. — Expéditions dans la vallée du Chélif et dans le Dahra. — Soumission des Hadjoutes. — *L'obstacle continu.* — Changarnier dans l'Ouarensenis. — Razzia sans pareille. — Mort du duc d'Orléans.
V. — Opérations de La Moricière. — Les Djafra. — Goudjila. — Combat de Loha. — Mobilité de la division de Mascara.
VI. — Organisation du Titteri. — Changarnier sur le Chélif. — Combats de l'Oued-Fodda. — Expédition contre Ben-Salem. — L'Ouarensenis et le Dahra. — Combat de Bess-Ness. — Soumission des Beni-Ouragh. — Changarnier dans le Dahra. — M. Guizot et le général Bugeaud.

I

En prenant congé, le 7 novembre 1841, des troupes avec lesquelles il venait de faire une campagne de cinquante-trois jours, le général Bugeaud leur disait : « Vous avez sans doute acquis des droits au repos ; mais pourriez-vous en jouir com-

plètement, si ce repos permettait à votre ennemi de se relever pendant l'hiver? Non; vous comprendrez que votre présence par delà l'Atlas est une nécessité. Une division ira donc à Mascara; elle agira quelquefois pour empêcher les tribus de cultiver, vider leurs silos et approvisionner nos magasins. Le plus souvent elle sèmera des fourrages et des légumes, car il faut bien que nous cultivions, puisque nous sommes forcés d'empêcher les Arabes de le faire, n'ayant pas d'autre moyen de les atteindre dans leurs intérêts. »

Parti de Mostaganem le 27 novembre, le général de La Moricière amena, le 1er décembre, à la garnison de Mascara le renfort de huit vieux bataillons, d'une batterie de montagne et de cent cinquante spahis commandés par le lieutenant-colonel Jusuf. Un convoi chargé des objets les plus disparates, mais tous indispensables pour combattre et pour vivre, munitions de guerre et de bouche, moulins portatifs, charrues, semences, etc., avait cheminé sous la protection de la colonne. Une nouvelle désagréable attendait les nouveaux venus : quelques jours auparavant, Ben-Tami avait enlevé la moitié du troupeau de la place, trois cents bœufs, et fait quelques prisonniers, parmi lesquels un jeune officier d'état-major, le lieute-

nant de Mirandol. La Moricière n'était pas de caractère à s'en désespérer; puisque les Arabes avaient commencé la razzia, rien n'était plus naturel ni plus juste que d'aller prendre chez eux la revanche.

Quartier général de la division, Mascara devenait par le fait la capitale effective de la province dont Oran n'était plus que le chef-lieu nominal. C'était de Mascara que La Moricière allait prendre son essor. Quelques indications sur les principales tribus exposées, dans un rayon d'une centaine de kilomètres, à ses atteintes, ne seront peut-être pas inutiles. Adossée vers le nord au pays montagneux des Beni-Chougrane et des Bordjia, Mascara voyait se développer à ses pieds l'immense plaine d'Eghris, qui, par la vallée de l'Oued-Sidi-Abdallah, la mettait en communication au nord-est avec les puissants Flitta, riverains de la Mina. Dans la plaine même vivaient les deux fractions des Hachem, plus puissants encore; au sud-est des Hachem-Cheraga, sur l'autre versant des montagnes qui forment au midi la limite de la plaine, s'élevait le pays tourmenté des Bou-Ziri et des Sdama; au sud des Hachem-Gharaba, c'étaient, sur la limite du Tell et des Hauts-Plateaux ou du Petit Désert, comme on disait en ce temps-là, les tribus de la

Yakoubia; au sud-ouest, les Djafra; à l'ouest enfin, au delà de l'Oued-Hammam, qui est l'Habra supérieur, égaux en force aux Hachem, les Beni-Amer.

Telles étaient les populations que La Moricière avait la ferme volonté de soustraire à l'autorité d'Abd-el-Kader en les attaquant, en les poursuivant, en les inquiétant pour tous leurs intérêts, sans repos ni relâche, sans souci de l'hiver, de la neige, de la tempête; le moyen, l'unique moyen d'y parvenir, c'était la razzia.

Sur ce point-là, parfaitement d'accord avec Bugeaud et La Moricière, le général Changarnier s'est expliqué en termes excellents dans le passage suivant de ses Mémoires : « La presse d'un pays qui, pour fonder sa puissance dans l'Inde, n'a pas suivi les règles d'une morale sévère, nous a souvent reproché notre système de razzias, dont nous ne sommes pas les inventeurs. L'Écriture sainte nous apprend que Josué et d'autres chefs bénis de Dieu ont fait de bien terribles razzias. A de tels exemples j'ajouterai, pour notre justification, que si, dans une guerre d'Europe, on peut contraindre son adversaire à traiter quand, après avoir gagné sur lui une ou deux batailles, on occupe sa capitale, on saisit les caisses publiques, on frappe des contributions, on interrompt tout commerce, nous

ne pouvions employer les mêmes moyens contre les Arabes; nous devions nous attaquer à la fortune mobilière et aux récoltes des tribus pour les contraindre à se soumettre. Une civilisation meilleure donnée à ces belles contrées doit être notre justification aux yeux des hommes, et le sera, je l'espère, aux yeux de Dieu. Ceux qui connaissent les habitudes de ma vie et mon goût pour l'ordre et la méthode en toute chose, ne peuvent douter que, de tous nos généraux, je ne fusse le moins enclin aux razzias; aucun cependant n'en a fait autant ni de plus considérables, parce que j'avais reconnu en elles l'unique moyen de pacifier le pays. Je m'y étais résigné comme à un devoir pénible. En pratiquant la razzia, j'ai voulu la régulariser, la *moraliser* dans la mesure du possible, et j'ai eu le bonheur d'y réussir. Non seulement les troupes sous mes ordres traitaient avec douceur les femmes, les enfants, les hommes inoffensifs, mais elles se contentaient de la part que leur allouaient les règlements dans la valeur des prises. » Il n'y a là-dessus qu'une remarque à faire; c'est que le mérite d'avoir *moralisé* la razzia, autant qu'elle pouvait l'être, n'appartient pas plutôt à Changarnier qu'à son chef, le général Bugeaud, ou à ses camarades, Bedeau, La Moricière et autres.

La division est arrivée à Mascara le 1er décembre; la seule musique qu'elle ait emmenée, la fanfare des spahis, a joué, en quittant Mostaganem, un air qui rappelle une de nos vieilles chansons françaises : *Pauvre soldat, en partant pour la guerre.* Est-ce un augure? Fi des idées mélancoliques! l'action va leur donner la chasse comme la colonne aux Arabes.

Dès le 4, au point du jour, on est en route. Où va-t-on? En tête, à côté du capitaine Walsin, marche un guide; il se nomme Djelloul; c'est un Hachem traître aux siens qui l'ont chassé pour ses crimes, et qui est venu se vendre aux Français. Il connaît tout le pays, plaine, montagnes, ravins, sentiers; c'est une carte vivante. Ce qu'il connaît particulièrement, c'est l'emplacement des silos ou *matmores,* les greniers souterrains des tribus. Il s'arrête; là doivent se trouver les matmores El-Abiod. Les baguettes de fusil sondent la terre; quand, à quelques centimètres de la surface, on sent la résistance d'une pierre, on déblaye; si la pierre est plate et de grande dimension, c'est qu'elle recouvre un silo; il y a là-dessous de l'orge, du blé, des fèves, du sel, des olives, des dattes, quelquefois des objets mobiliers, même des vêtements et des armes. Le grenier promptement vidé,

on en cherche un autre, et d'autres encore, tant qu'il fait jour. De quelque nature que soit la trouvaille, elle est livrée, d'après un tarif connu, à l'intendance; le prix, sauf un prélèvement qui est fait, par compagnie, au profit de l'ordinaire, est réparti entre les capteurs au prorata de leur grade.

En partant, les hommes ont été prévenus qu'ils ne recevront pour trois jours que deux rations de pain ou de biscuit; l'équivalent de la ration supprimée sera du blé en nature. Un certain nombre de moulins portatifs, construits par l'artillerie, un plus grand nombre de ces petits moulins que les femmes arabes manœuvrent à la main et qu'on a trouvés dans toutes les maisons de Mascara, ont été amenés sur des ânes à la suite de la colonne. Le soir venu, dans chaque escouade, on fait de blé farine, et de farine bouillie ou galette, au gré des amateurs. De l'eau pour boisson; en arrivant à Mascara, le général a fait saisir, sauf indemnité, toute l'eau-de-vie, toutes les liqueurs apportées par les cantiniers et « marchands de goutte ». Ce sera, pour les mauvais temps qui sont proches, une réserve salutaire, au lieu d'être une habitude malsaine de tous les jours. On va donc vivre, un jour sur trois, à l'arabe.

Le 5 et le 6, on continue le vidage des silos; le 7, on rentre, chargé de grains, à Mascara, et le 8 on repart sur une nouvelle piste. L'orge et le blé surabondent. Mais le mal est que la viande va manquer.

Le 21 décembre, deux Medjeher apportent des nouvelles de Mostaganem; en les questionnant, La Moricière apprend qu'ils ont failli être dévorés, auprès de Sidi-Daho, par les chiens d'un douar. Le soir même, on prend les armes, toute la nuit on marche en silence; à l'aube, on tombe sur le campement; deux heures après, on ramène six cents bœufs, sept cents moutons, quatre cents ânes, soixante chevaux et mulets. Cependant, depuis deux jours surtout, l'hiver sévit avec une rigueur presque sans exemple; du 19 décembre au milieu de février, ce ne sera qu'une alternance de pluie, de neige et de grêle. Dans Mascara, les maisons s'écroulent; dans la plaine, les terres se détrempent : rien n'arrête l'activité de La Moricière ni l'entrain merveilleux de ses troupes. Le 13 janvier 1842, voici une nouvelle et plus grande razzia qui donne plus de mille bœufs et de trois mille moutons; quant aux visites aux silos, on ne prend plus la peine d'en relever le nombre. Le succès moral, supérieur aux résultats matériels,

est la soumission des Beni-Chougrane qui demandent grâce : mais chez les fiers Hachem, retirés aux limites de la plaine, on ne peut surprendre encore aucun signe de défaillance.

Il y avait deux mois que la division de Mascara vivait de ses propres ressources, quand, le 28 janvier, il lui arriva inopinément de Mostaganem un convoi : c'étaient des médicaments, du café, du sucre, toutes choses que son industrie n'aurait jamais pu lui procurer. Le général Bedeau, qui avait amené ce convoi, était, pour des gens privés de nouvelles, des plus intéressants à entendre. D'abord, il avait reçu la soumission des Bordjia, ce qui, avec celle des Beni-Chougrane, assurait pour l'avenir les communications entre Mostaganem et Mascara ; mais c'était peu de chose au prix de l'évolution qui s'en allait transformer tout l'ouest de la province ; elle était de si grande conséquence, assurait-on, que le gouverneur était arrivé subitement, le 14 janvier, pour la diriger en personne.

On a vu qu'au mois de juillet 1841, le colonel Tempoure, alors à Mostaganem, avait inventé un bey, Moustafa-ben-Othman ; d'Oran, où il était commandant supérieur, le brave colonel, qui avait l'imagination gasconne, venait de faire, au mois

de décembre, une découverte encore plus merveilleuse, un sultan ! Il y avait, au nord de Tlemcen, sur la rive gauche de l'Isser, une tribu assez importante, les Ghossel, dont l'agha Mouley-Cheikh était en butte à l'inimitié de Bou-Hamedi, le khalifa d'Abd-el-Kader. Inquiet pour son autorité, pour sa vie même, il prit la résolution de jouer le tout pour le tout, et, pour se débarrasser du khalifa, de s'en prendre à l'émir lui-même.

Il n'était bruit, sur les deux rives de la Tafna, plaine et montagne, que d'un jeune marabout d'une grande sainteté, Mohammed-ben-Abdallah, des Ouled-Sidi-Cheikh ; simple taleb dans la zaouïa de Sidi-Yakoub, il avait des visions et des révélations qui lui promettaient un grand avenir. Ce fut l'homme que Mouley-Cheikh érigea en rival d'Abd-el-Kader. Au dire du colonel Tempoure, et, ce qui était plus à considérer, du général Moustafa-ben-Ismaïl, non seulement les Ghossel et les Trara, mais une grande partie des Beni-Amer eux-mêmes s'étaient déclarés en sa faveur. Le 23 décembre, le colonel eut avec lui une entrevue près de l'Isser ; le sultan n'avait pas amené beaucoup plus de deux cents cavaliers, mais il annonçait qu'il en avait laissé six cents à Seba-Chiourk, afin de protéger ses amis contre les tentatives de

l'émir. Au reçu de ces importantes nouvelles, le général Bugeaud était parti d'Alger pour Oran. C'est donc à lui que nous devons nous attacher avant de revenir à La Moricière.

Vues de près, le gouverneur avait trouvé les choses moins belles qu'on ne les lui avait faites. La fortune du nouveau sultan était déjà visiblement en décroissance; pour l'empêcher de tout à fait déchoir, il était urgent de lui porter immédiatement secours. Malgré la pluie qui ne cessait pas, le général Bugeaud, à la tête d'une colonne active, composée du 26e de ligne qu'il avait amené d'Alger, de troupes empruntées à la garnison d'Oran, et du maghzen de Moustafa-ben-Ismaïl, se mit en marche, le 24 janvier, dans la direction de Tlemcen. Il avait six cours d'eau à traverser, tous au maximum de la crue. Le plus difficile à passer fut le Rio-Salado. Des arbres furent jetés en travers, et l'infanterie eut l'ordre, en approchant du bord, de faire des fascines. « Ce mouvement, dit le gouverneur dans son rapport, fut très pittoresque et présentait l'image d'une forêt mouvante. Chaque bataillon jeta successivement ses fascines sur les arbres, et bientôt nous eûmes un pont propre à l'infanterie. Quand le dernier bataillon eut passé la rivière, ce pont de brancha-

ges se trouva suffisamment fort pour faire passer sans danger nos cinq cents chameaux, nos trois cents mulets, l'artillerie de montagne et le bagage des corps. » Quand on fut sur l'Isser, on n'eut pas la même ressource, il n'y avait pas un seul arbre; mais les eaux étaient moins profondes. Chacun des cavaliers prit un fantassin en croupe; les mulets des équipages, les chevaux des officiers, y compris ceux du gouverneur, furent employés au passage de l'infanterie, et l'on ne perdit qu'un seul homme. Le général Bugeaud se donna la satisfaction de traverser le champ de bataille de la Sikak, mais il eut le déplaisir de voir le sultan, qui l'avait quitté pour rallier ses partisans, revenir avec une soixantaine de cavaliers en tout et pour tout.

Le 1er février, il entra dans Tlemcen, évacué de la veille par ordre d'Abd-el-Kader. La population, qui grelottait à deux lieues de là dans la neige, ne demandait qu'à rentrer dans ses logis; elle s'y décida bientôt, sur l'assurance qu'elle serait protégée par une force permanente contre la vengeance de l'émir, qui s'était retiré sur le territoire du Maroc. Pendant que le génie travaillait à mettre le Méchouar et la ville en état de défense, le général alla détruire, à une dizaine de lieues dans le sud, le fort de Tafraoua, nommé

plus communément Sebdou, le dernier des arsenaux d'Abd-el-Kader. On en ramena sept pièces de canon, deux desquelles avaient été fondues à Tlemcen. Après avoir été exposés sur la principale place d'Alger aux regards stupéfaits des indigènes, ces trophées, qui ne pouvaient laisser aucun doute sur la mauvaise fortune de l'émir, furent envoyés à Paris.

Le général Bedeau, appelé par le gouverneur au commandement de Tlemcen, s'y rendit avec le colonel Tempoure et le marabout Mohammed-ben-Abdallah, qui, de la dignité de sultan, descendit au rang de khalifa, mais avec un traitement de dix-huit mille francs qui releva pour un certain temps son prestige. Ce fut au général d'Arbouville que fut confiée la succession de Bedeau à Mostaganem.

Sous les murs d'Oran, le général Bugeaud trouva, le 20 février, les grands des Gharaba qui lui firent ce compliment auquel il fut particulièrement sensible : « Nous avons été tes ennemis les plus acharnés, nous serons tes amis les plus fidèles. Quand tu l'ordonneras, nous marcherons avec toi, nous brûlerons de la poudre et nous saurons mourir, s'il le faut. Nous demandons à faire partie du maghzen d'Oran, sous les ordres

du général Moustafa. » La faveur qu'ils sollicitaient leur fut accordée comme une grâce ; de ce fait, le maghzen d'Oran se trouva porté à l'effectif respectable de dix-sept ou dix-huit cents cavaliers, les meilleurs de la province ; celui de Mostaganem en comptait à peu près douze cents. Quelques jours après, le général Bugeaud rentrait à Alger, justement fier de son œuvre. Du triangle stratégique, dont Mascara, Mostaganem et Tlemcen occupaient les sommets, la suprématie française allait s'épandre et s'étendre progressivement au dehors.

Le retour du gouverneur dénoua enfin l'imbroglio dont l'envoi du général de Rumigny avait été la cause. « Par égard pour un aide de camp du Roi, écrivait-il, le 25 février, au maréchal Soult, et par sentiment de bon camarade, je vais lui faire faire un ravitaillement de Médéa, après quoi il est convenu qu'il ira reprendre son poste près de Sa Majesté. » Ainsi fut fait; Médéa fut ravitaillée, le 6 mars, par l'honorable général qui, tout de suite après, rentra en France. Quant à Baraguey d'Hilliers, il y rentra aussi, quoique le gouverneur, toujours bien disposé à son égard, lui eût fait retirer sa demande de rappel; mais comme il ne voulut témoigner, ni devant le maréchal Soult, ni

devant le prince royal, ni devant le Roi même, le moindre regret de l'attitude insubordonnée qu'il avait prise et gardée vis-à-vis du général de Rumigny, le ministre de la guerre prononça sa mise en disponibilité.

II

Revenons à Mascara, d'où La Moricière étendait de plus en plus l'aire de ses opérations. Le 2 février, il allait à huit lieues châtier les Hachem-Cheraga qui s'étaient jetés sur les Bordjia de la plaine récemment soumis; le 4, guidé par des déserteurs de Ben-Tami, c'était au sud qu'il marchait, vers les gorges d'Ankrouf, où le khalifa gardait son dépôt de munitions. Retardée par le mauvais temps, la colonne n'y trouva plus que dix-sept barils de poudre, quelques armes et des grains; mais le général apprit qu'à peu de distance, dans d'autres gorges, se trouvaient cachés des douars appartenant à l'aristocratie des Hachem, quelques-uns même à la famille de l'émir et à celle de Ben-Tami.

Le 7, au point du jour, la surprise fut complète. Parmi les nombreux prisonniers ramenés à Mascara se trouvait le chef des Sidi-Kada-ben-Moktar, fraction importante des Hachem-Cheraga; pour

obtenir sa délivrance, les marabouts ses amis vinrent solliciter l'*aman*, c'est-à-dire demander grâce ; mais La Moricière ne voulait prêter l'oreille à leurs sollicitations que s'ils se portaient garants pour la tribu tout entière. Déjà les pourparlers commençaient quand survint une lettre d'Abd-el-Kader qui les arrêta court : « Le sultan, y était-il dit, a donné pleins pouvoirs à Sidi-Mbarek pour négocier de la paix avec les chrétiens ; il accepte les propositions qu'on lui a soumises. Le traité se conclut à Alger avec un envoyé du roi des Français ; des lettres de Sidi-Mbarek confirment ces assertions. Quelques efforts encore, et la cause des musulmans sera gagnée. Malheur à celui qui aura montré de la faiblesse au jour de l'épreuve! Le jour du châtiment n'est pas loin. » Telle est la politique de l'émir : retenir par la menace d'un arrangement avec les Français les tribus hésitantes, de même que sa tactique est de ne jamais engager à fond contre nos troupes ses forces régulières, qu'il ménage et réserve pour affermir sa domination sur les indigènes.

La Moricière venait de recevoir un convoi de Mostaganem avec un renfort de cavalerie : cent chevaux du 2ᵉ chasseurs d'Afrique et quatre cents du maghzen d'Oran. Il savait par ses espions que

Ben-Tami s'était retiré au sud-ouest dans la vallée de l'Oued-Hounet. Le 21 février, il atteint son campement et le met en déroute, après avoir tué ou pris une soixantaine de cavaliers rouges. Rentré à Mascara le 8 mars, il en repart le 10, appelle à lui le général d'Arbouville avec la colonne de Mostaganem, et donne la chasse aux Hachem-Cheraga qui cherchent asile dans la vallée de la Mina, les uns chez les Sdama, les autres chez les Flitta. A Fortassa, les deux généraux se rencontrent et se concertent; pendant que d'Arbouville agira contre les Flitta, ce seront les Sdama qui recevront la visite de La Moricière.

Il la commence par les Bou-Ziri, qui subissent un véritable désastre. Enveloppés, le 25 février, par trois colonnes, cinquante-neuf douars, contenant une population de six mille âmes, sont surpris au point du jour; il y a douze mille têtes de bétail, des prisonniers sans nombre, un butin immense. Tout à coup, vers midi, le ciel s'assombrit, un brouillard épais envahit la montagne, la neige tombe. Les troupes, qui se sont dispersées pour a razzia, errent à l'aventure; répercutés par les échos dans tous les sens, les coups de canon, les appels des clairons et des trompettes ne font que les égarer davantage; les guides eux-mêmes

ne s'y reconnaissent plus. Enfin, le soir venu, on finit par se rallier au bivouac indiqué d'avance; on se compte : il manque une section du 13e léger, commandée par le lieutenant Deligny.

La nuit est horrible et la journée du lendemain encore pire; trois soldats, une vingtaine de prisonniers sont morts de froid ; des cadavres de chevaux, de mulets, de bestiaux jonchent le sol, ensevelis sous la neige; à tout prix, il faut partir. Au moment où le général donne l'ordre de lever le bivouac, une députation des Sdama vient demander grâce, jurant de rompre à jamais avec les Hachem; femmes, enfants, tentes, bétail, sauf la part dont la colonne a besoin pour vivre, tout leur est rendu. Le soir, en arrivant à Frenda, on voit enfin revenir, guidés par un marabout, le lieutenant Deligny et ses vingt-trois hommes; ils ont erré pendant ces deux jours, presque sans nourriture, mais l'arme haute et le cœur ferme.

Au sommet d'un escarpement rocheux, entourée d'un enceinte égale à celle de Mascara, Frenda occupait une position excellente, mais elle ne contenait guère que des masures. La colonne cependant fut trop heureuse d'y trouver un abri ; elle y séjourna le 27, pendant que le général re-

cevait les soumissions des populations environnantes; le 31, elle rentra dans Mascara.

Partie avec des vivres pour dix jours, elle en avait passé vingt-deux en campagne, vivant à l'arabe, de farine bouillie et de galettes cuites aux feux des bivouacs sur les couvercles des gamelles. Narguant les privations et les fatigues, elle avait sans doute ramené quelques éclopés, mais pas un homme qui fût sérieusement malade. En revanche, elle était en haillons. Depuis quatre mois qu'elle courait par monts et par vaux, sous la pluie, à travers la neige, elle avait accroché aux buissons les lambeaux de ses vêtements et perdu dans la boue les semelles de ses souliers. Le 17 avril, les gens d'Oran eurent le spectacle de ces héroïques déguenillés qui venaient se refaire d'habits et de chaussures. La brigade d'Arbouville, qui avait opéré sans beaucoup de résultats sur la basse Mina et le bas Chélif, remplaçait momentanément, à Mascara, la division La Moricière.

De ce côté, d'ailleurs, il y avait une accalmie. C'était vers Tlemcen qu'Abd-el-Kader portait en ce moment-là ses efforts. La perte de cette ville importante l'avait sensiblement touché, plus que la perte de Mascara peut-être; Tlemcen lui importait

en effet davantage, à cause des relations qu'elle lui permettait d'entretenir d'une manière suivie avec le Maroc. Trop intelligent pour concevoir l'espoir d'y rentrer par la force, il avait pour dessein de faire le vide autour d'elle et de la bloquer, comme autrefois, en 1836, mais de plus loin. Il ne devait pas ignorer cependant qu'au lieu des cinq cents braves qui gardaient jadis le Mechouar avec le capitaine Cavaignac, le général Bedeau en avait six fois davantage, et, s'il l'ignorait, le général n'allait pas tarder à le lui faire connaître.

C'était des montagnes des Trara, sur la rive gauche de la Tafna, que l'émir adressait ses injonctions menaçantes aux Ouled-Ria et aux Ghossel, les tribus les plus puissantes au nord et à l'ouest de Tlemcen. Le général Bedeau avait avec lui Moustafa-ben-Ismaïl et cinq cents de ses Douair, Mohammed-ben-Abdallah et son maghzen ; à la tête de cette cavalerie que soutenaient deux mille cinq cents hommes d'infanterie française et trois obusiers de montagne, le général Bedeau passa la Tafna le 7 mars, traversa le col de Bab-el-Taza, toucha le 8 à Nedroma, força, rien que par son approche, Abd-el-Kader à évacuer le pays des Trara et, après avoir châtié les Kabyles du Kef,

rentra le 14 à Tlemcen. Il en sortit de nouveau le 21, sur l'avis que l'émir, avec un fort contingent des Beni-Snassen du Maroc, s'était aventuré en deçà de la Tafna ; en effet, il l'atteignit le lendemain près de la Sikak, et le battit sur un terrain qui, six années auparavant, ne lui avait déjà pas été favorable.

Pendant le mois d'avril, Abd-el-Kader subit encore deux échecs graves, le 11 et le 29. Le dernier fut décisif. Ce jour-là, il occupait avec ses réguliers, quatre cents chevaux arabes et quinze cents Kabyles, le col de Bab-el-Taza. Attaqué d'un côté par les zouaves et le 8ᵉ bataillon de chasseurs, de l'autre par le 10ᵉ bataillon et le 26ᵉ de ligne, il fut déposté, refoulé, mis en déroute, en laissant deux cents morts sur le terrain et soixante-dix prisonniers entre les mains du vainqueur. Dès lors ses partisans découragés l'abandonnèrent, et comme il vit bien qu'il n'avait plus rien à espérer dans ces parages, il s'en éloigna définitivement, en essayant de rejoindre par le sud ses fidèles Hachem aux environs de Mascara.

Débarrassé de son opiniâtre adversaire, le général Bedeau n'eut guère plus à s'occuper que de relever Tlemcen de ses ruines et surtout de pacifier le pays qui venait d'être, deux mois durant,

agité par la guerre. Il y réussit par un heureux mélange de fermeté, de modération et de sagesse, avec un succès qui mérita l'éloge et lui assura pour toujours l'estime affectueuse du général Bugeaud.

III

On a vu qu'au mois de février, un essai de négociation, entamé avec les Hachem-Cheraga par La Moricière, avait échoué sous le prétexte qu'Abd-el-Kader était lui-même ou par un de ses khalifas en pourparlers avec le général Bugeaud. Dans cette diversion habilement imaginée par l'émir, il y avait une part de vérité. Depuis son arrivée en Algérie, on peut même dire avant son arrivée, car la persécution avait commencé à Marseille, le général Bugeaud n'avait pas cessé d'être poursuivi par un intrigant italien, nommé Natale Manucci, une espèce de Ben-Durand subalterne qui prétendait, comme l'autre, être en état de machiner un accord, sinon avec Abd-el-Kader, du moins avec quelques-uns de ses khalifas. « Comme je n'ai pas foi aux choses miraculeuses que vous me promettez, lui avait dit le gouverneur, je ne vous donnerai ni mission ni argent. Tentez la chose à vos risques et périls; si vous réussissez, je

demanderai une récompense pour vous au gouvernement. »

Néanmoins, au mois de septembre 1841, il lui avait donné pour Ben-Allal-ben-Sidi-Mbarek une lettre dans laquelle il déclarait que, bien décidé à ne traiter jamais avec l'émir, il s'entendrait volontiers avec ses lieutenants. Nanti de ce document, Manucci avait disparu, et pendant plusieurs mois on n'avait plus entendu parler de lui ; aussi le général Bugeaud écrivait-il au maréchal Soult : « Manucci est un misérable, un agent sordide d'Abd-el-Kader, un fourbe qui a essayé de manger à deux râteliers. Son frère, qui est à Gibraltar, fournit des armes et des munitions à notre ennemi. »

Tout à coup, au mois de février 1842, on vit reparaître l'intrigant qui se disait autorisé par les trois khalifas Sidi-Mbarek, Barkani et Ben-Salem à traiter de leur soumission à la France. Le gouverneur était alors dans la province d'Oran ; le général de Rumigny lui envoya Manucci, qui soutint effrontément son dire. A Tlemcen, on avait pris un ancien agha des réguliers ; le général Bugeaud lui demanda ce qu'il savait des khalifas : « J'ignore, répondit l'Arabe, ce qu'ils ont au fond du cœur, mais j'ai entendu le sultan lui-même

répondre à des chefs qui demandaient la paix : « Je ne puis faire la paix avec les chrétiens, la reli- « gion me le défend; mais, puisque vous ne savez « pas supporter les maux de la guerre, j'ai mandé à « Mbarek de faire avec les Français un semblant de « paix dans laquelle je ne paraîtrai pas. » Peu de temps après, le gouverneur avait regagné Alger, suivi de Manucci sous bonne garde.

C'était le général Changarnier qui, de Blida, devait suivre les négociations, aux conditions suivantes : 1° les trois khalifas se soumettront à la France; ils conserveront leurs gouvernements respectifs et viendront à Alger en recevoir l'investiture; leurs familles y habiteront; 2° ils gouverneront au nom du roi des Français; ils lèveront l'impôt en son nom et le verseront deux fois par an et en personne à Alger; 3° leurs troupes et les cavaliers des tribus marcheront avec les Français pour la guerre, toutes les fois que le gouverneur ou les généraux commandant en son nom l'ordonneront.

Le général Changarnier et le représentant de Sidi-Mbarek, Ben-Joucef, kaïd des Hadjoutes, s'étant rencontrés une première fois sans pouvoir s'entendre, le gouverneur résolut de se rendre à Blida. « Je suis disposé à faire quelques sacrifices

d'argent, écrivait-il au maréchal Soult, mais à titre de libéralité, de munificence, et non pas comme achat de la soumission. Je désire, ajoutait-il en parlant des frères Manucci, dont le plus jeune était avec Sidi-Mbarek, je désire pouvoir écarter ces canailles de la négociation qu'ils ne peuvent qu'entraver; il est bien à regretter que ces bandits se soient mêlés à une affaire qui eût marché tout naturellement sans eux et par la force des circonstances. » Mis en présence de Ben-Joucef, Manucci essaya de soutenir que Sidi-Mbarek lui avait promis la soumission des trois khalifas, moyennant 100,000 piastres (500,000 fr.) données à chacun d'eux; mais le kaïd releva énergiquement ce mensonge, et il ajouta : « Si nous t'avions promis la soumission à une époque où nous ignorions les événements de l'Ouest, à plus forte raison y consentirions-nous aujourd'hui que nous savons qu'Abd-el-Kader a presque entièrement perdu la province d'Oran. »

Dans une seconde entrevue, le 12 mars, le kaïd remit au gouverneur, en présence du général Changarnier, une lettre de Sidi-Mbarek; en voici le début superbe : « Du Djebel-Dakla à l'Oued-Fodda je commande, je tue, je pardonne. En échange de ce pouvoir que j'exerce pour la gloire

de Dieu et le service de mon seigneur le sultan Abd-el-Kader, que me proposes-tu ? Mes États que la poudre pourra me rendre comme elle me les a pris, de l'argent et le nom de traître... » Le général Bugeaud fut saisi d'admiration et redoubla d'estime pour ce noble et loyal adversaire. Quelque temps après, il écrivit au maréchal Soult : « Aucun des khalifas n'a fait la moindre démarche auprès de moi, ce qui m'a parfaitement convaincu des mensonges de Manucci. Malgré leur défaite et leur extrême détresse, ils ont maintenu leur dignité personnelle et leur fidélité à Abd-el-Kader; ils n'ont pas donné les odieux exemples qu'ont fournis certains lieutenants de l'Empereur. »

Quant à Natale Manucci, enfermé d'abord au fort de Mers-el-Kebir, puis relâché, il revint intriguer autour d'Abd-el-Kader. Disgracié par l'émir, dépouillé de tout ce qu'il possédait, il errait de tribu en tribu, cherchant un asile, quand, au mois de juin 1843, un chaouch de Ben-Allal se mit sur ses traces et, l'accusant de vouloir rejoindre les Français, l'étendit mort d'un coup de fusil à bout portant. Le lendemain, dit la légende, sa femme et sa sœur, qui étaient jolies, se faisaient musulmanes et passaient, l'une dans le harem de Ben-

Allal, l'autre dans celui d'El-Kharoubi, premier secrétaire d'Abd-el-Kader.

Les fausses négociations auxquelles le général Bugeaud s'était un moment laissé prendre ayant misérablement échoué, il importait de n'en laisser le bénéfice ni à l'émir ni à ses lieutenants, et de détromper par des faits bien évidents les populations qu'ils amusaient en faisant miroiter à leurs yeux des visions pacifiques.

Les premiers désabusés furent les Hadjoutes; le 15 et le 16 mars, quatre colonnes, dirigées par le général Changarnier, battirent tout le pays compris entre Koléa, Bordj-el-Arba, Haouch-Mouzaïa et la mer. Après les Hadjoutes, ce fut chez les Beni-Mnacer, les compatriotes de Barkani, que la démonstration fut faite.

Parti de Blida, le 1er avril, avec deux brigades commandées par les généraux de Bar et Changarnier, le gouverneur alla détruire à Bordj-el-Beylik, sur l'Oued-el-Hachem, des moulins, une manutention et des fours d'où le khalifa tirait le pain pour ses réguliers, puis la zaouïa des Barkani, après quoi il gagna Cherchel, où il s'embarqua pour Alger, en laissant au général Changarnier le soin de ramener les troupes. Ce fut pour celui-ci l'occasion de faire aux Hadjoutes une seconde

visite qui leur fut encore plus préjudiciable que la première. En fouillant le bois des Kareza, il y découvrit un certain nombre de familles émigrées plus ou moins volontairement de la Métidja, et les ramena aux environs de Guerouaou, où elles plantèrent provisoirement leurs tentes; les soldats leur donnèrent le sobriquet jovial de *Beni-Ramassés*.

Pendant le retour de la division, un acte d'héroïsme venait d'immortaliser le nom d'un sergent du 26e de ligne. Le 11 avril, le lieutenant-colonel Morris, qui commandait à Boufarik, avait reçu l'ordre de faire passer une dépêche à Mered; comme il ne lui restait que quatre-vingt-neuf hommes disponibles, il ne put distraire de cette faible garnison qu'un sergent et seize fusiliers du 26e, un brigadier et deux cavaliers du 4e chasseurs d'Afrique; un chirurgien sous-aide, que son service appelait à Blida, se joignit à cette petite troupe.

Elle se mit en chemin vers une heure de l'après-midi; la plaine semblait déserte. Le détachement n'était plus qu'à deux kilomètres de Mered quand les chasseurs qui éclairaient la marche découvrirent une masse de cavaliers embusqués dans un ravin. A peine signalés, les Arabes s'élancèrent.

Leur chef, un cavalier rouge, somma en français le détachement de se rendre. Celui qui le commandait, le sergent Blandan, répondit à la sommation par un coup de fusil qui abattit le cavalier rouge. Assaillis de toutes parts, les vingt et un hommes s'étaient formés en cercle; leur feu sagement ménagé ripostait à celui de l'ennemi; mais ils combattaient un contre dix, et l'un après l'autre ils tombaient, ou morts ou blessés. Blandan avait déjà reçu deux balles; une troisième l'atteignit au ventre : « Courage, mes amis! s'écria-t-il; défendez-vous jusqu'à la mort! » Le sous-aide Ducros, qui avait ramassé un fusil, fit le coup de feu jusqu'au moment où il eut le bras gauche fracassé.

Cependant, au bruit de la fusillade, quelques hommes, cavaliers et fantassins, étaient sortis de Boufarik et de Mered; à l'approche des chasseurs d'Afrique, accourus à fond de train, les Arabes s'enfuirent, emportant leurs morts et leurs blessés, mais pas une seule tête française. Des vingt et un, cinq seulement étaient encore debout sans blessures, neuf étaient blessés, sept morts ou atteints mortellement; de ceux-ci était Blandan, qui expira dans la nuit, à Boufarik. Il avait vingt-trois ans; il était sous-officier depuis trois mois.

Un ordre général signala son nom et celui de ses compagnons d'armes à la reconnaissance publique. « Lesquels, disait le général Bugeaud, ont le plus mérité de la patrie, ou de ceux qui ont succombé sous le plomb, ou des cinq braves qui sont restés debout et qui, jusqu'au dernier moment, ont couvert les corps de leurs frères? S'il fallait choisir entre eux, je répondrais : « Ceux qui n'ont point « été frappés »; car ils ont vu toutes les phases du combat, dont le danger croissait à mesure que les combattants diminuaient, et leur âme n'en a point été ébranlée. Mais je ne veux pas établir de parallèle; tous ont mérité que l'on garde d'eux un éternel souvenir. » On peut lire à Mered leurs vingt et un noms gravés sur un petit obélisque qui surmonte une fontaine. En 1887, la statue du sergent Blandan a été dressée sur une des places de Boufarik.

IV

En quittant à Cherchel le général Changarnier, le gouverneur lui avait donné l'ordre de tout préparer à Blida pour concourir au succès d'une opération qui devait être le grand événement de la campagne, la jonction des divisions d'Oran et d'Alger par la vallée du Chélif. C'était un projet que le précédent ministère avait suggéré, en 1840, au précédent gouverneur, mais qu'il était réservé au général Bugeaud d'accomplir, quoiqu'il n'eût pas pour cette conception, selon Changarnier qui s'en attribuait sans droit la paternité, « des entrailles de père ». Il était convenu que les deux divisions partiraient en même temps, l'une de Blida, l'autre de Mostaganem, pour se rencontrer à l'embouchure de l'Oued-Rouina dans le Chélif.

Trois jours avant son départ, Changarnier eut la surprise et la joie de recevoir à son quartier général quatre-vingt-trois prisonniers que lui renvoyait Abd-el-Kader et parmi lesquels était le

lieutenant d'état-major de Mirandol, pris sous Mascara au mois de novembre précédent.

La colonne formée à Blida se composait des 3e et 6e bataillons de chasseurs à pied, de cinq bataillons détachés des 24e, 33e, 48e, 53e et 64e de ligne, de quatre escadrons de chasseurs d'Afrique et d'une batterie de montagne.

Celle de Mostaganem comprenait le 5e bataillon de chasseurs, le 1er de ligne, les 3e, 13e et 15e d'infanterie légère, un bataillon de la légion étrangère, le 2e régiment de chasseurs d'Afrique, les spahis d'Oran, une batterie de montagne. La plus grande partie de ces troupes étaient venues avec le général d'Arbouville de Mascara, où La Moricière avait ramené d'Oran, le 10 mai, sa division vêtue, chaussée, équipée à neuf.

Le 17 mai, toutes les troupes de la division que devait commander le gouverneur étaient concentrées à Sidi-bel-Hacel, sur la basse Mina. C'était là qu'il avait convoqué pour le suivre les cavaliers des tribus soumises; il en vint des seules vallées de l'Habra, de la Mina et de l'Oued-Hillil, près de deux mille cinq cents, qui marchèrent avec la colonne sous les ordres d'El-Mzari.

Avant de s'engager dans la vallée du Chélif, le général Bugeaud voulut donner une leçon aux tri-

bus hostiles de la rive droite. Le 19 mai, il pénétra sur le territoire des Beni-Zerouel; mais ceux-ci se retirèrent dans ces cavernes profondes qui s'enfoncent plus ou moins profondément, comme des tunnels inachevés, sous les montagnes du Dahra; on dut renoncer à les y poursuivre. De là, passant alternativement d'une rive à l'autre, le gouverneur continua de remonter la vallée du fleuve. Le 25, il fit reconnaître solennellement Sidi-el-Aribi khalifa du Chélif. Après avoir châtié la remuante tribu des Sbéa, dignes émules, en fait d'hostilité, des Beni-Zerouel, la colonne prit son bivouac, le 29, à l'embouchure de l'Oued-Fodda. Des feux brillaient à l'est; c'étaient les feux de la division d'Alger. Comme celle d'Oran, elle avait cheminé sans grands obstacles, en faisant quelques razzias de droite et de gauche.

Le 30, de bon matin, au bruit du canon, les deux colonnes marchèrent à la rencontre l'une de l'autre. Aussitôt les faisceaux formés, les chevaux au piquet, les *Algériens* coururent embrasser les *Oranais*. Ce fut entre ceux-ci et ceux-là un échange de festins; on eût dit les noces de Gamache, si le vin avait été moins rare. La fête dura deux jours.

Ce voyage à peu près pacifique était célébré, comme le passage des Biban naguère, à l'égal

d'une victoire. En fait, le résultat était considérable; il était démontré qu'on pouvait désormais communiquer d'Alger à Oran autrement que par mer; d'Alger à Constantine, la démonstration n'était pas aussi bien faite.

A la joie du succès s'ajoutait pour le général Bugeaud une satisfaction d'une autre sorte; le gentilhomme campagnard ou, si l'on veut, le soldat-laboureur s'était extasié à la vue du beau pays qu'il venait de parcourir. « Avant de passer outre, écrivait-il au maréchal Soult, je ne puis résister au désir de vous faire une courte description de cette belle vallée du Chélif, qui est, à mes yeux, cent fois préférable à la plaine de la Métidja. Au gué où nous passâmes le fleuve la première fois, la plaine s'agrandit de la vallée de la Mina et même de celle de l'Hillil, de telle sorte que l'œil embrasse sur ce point une surface plane de quinze lieues de longueur de l'est à l'ouest sur une largeur de dix à douze lieues. Les trois rivières, dirigées par l'art, pourraient arroser cette vaste surface, et les coteaux qui la bordent pourraient se couvrir de vignes, de mûriers, d'oliviers et d'arbres à fruit. La vallée du Chélif, en la remontant, a une largeur qui varie entre trois et quatre lieues. La terre y est généralement très forte, et ce qui atteste sa

fertilité, c'est que, malgré la culture barbare qui y est pratiquée, nous avons presque constamment voyagé à travers des champs d'orge et de froment pouvant produire de vingt à trente hectolitres par hectare. Les collines, pour la plupart, étaient couvertes de moissons plus riches encore, et si, sur quelques points, les roches les rendaient peu cultivables, nous nous sommes convaincus, par nos courses à l'intérieur, qu'il régnait derrière, presque partout, des vallons parallèles au Chélif où les cultures étaient plus abondantes que celles de la plaine. C'est vraiment une riche contrée. L'étendue des récoltes annonce qu'elle possède une nombreuse population qui n'a été visible pour nous que dans la surprise des deux razzias que nous avons exécutées. Un bon gouvernement et par suite une bonne agriculture en feraient, dans un demi-siècle, l'un des plus beaux pays du monde. »

Le 1er juin, les deux colonnes se séparèrent. Pendant que le gouverneur se dirigerait vers Blida, en remontant aussi haut que possible la vallée du Chélif, Changarnier devait passer le fleuve et se rabattre sur la Métidja, en traversant le pays tourmenté des Beni-Mnacer. La mission était difficile, mais elle convenait bien à celui de ses lieutenants que, dans ses jours de bonne humeur, le

général Bugeaud appelait familièrement son *montagnard*.

Le 2, le *montagnard* se trouva donc engagé dans une région totalement inconnue, par des sentiers où l'on ne pouvait défiler qu'homme par homme, et souvent, quand toute trace de chemin disparaissait, dans le lit rocailleux des ruisseaux. Heureusement, comme les Kabyles ne s'attendaient certes pas à pareille visite, ils ne s'étaient point préparés pour la résistance; on fit ce jour-là cent cinquante prisonniers, presque tous riches émigrés de Miliana et de Cherchel. « La Suisse n'est rien, écrit le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud; l'armée marche un par un, bêtes, gens et bestiaux, chaque homme tirant son cheval par la figure. L'avant-garde part à quatre heures du matin et l'arrière-garde arrive au bivouac à six heures du soir, et tout cela pour faire deux ou trois lieues. On ravage, on brûle, on pille, on détruit les moissons et les arbres. De combats peu ou pas; quelques centaines de misérables tiraillant avec l'arrière-garde, blessant quelques hommes, coupant la tête aux traînards et aux maraudeurs qui s'avancent seuls et trop loin. »

Le 3, par une rampe de dix-huit kilomètres, la colonne s'éleva au sommet du Mahali; de là, elle

dominait la haute mer et le chaos des montagnes, de Cherchel à Tenès; le coup d'œil était magnifique. Cependant l'appel aux armes avait été fait dans tout le pays, et les Beni-Mnacer étaient accourus. Quand, le lendemain, la colonne évacua le bivouac du Mahali, le 6e bataillon de chasseurs, qui faisait l'arrière-garde, eut à repousser une vive attaque; le commandant Forey et l'adjudant-major Canrobert s'y firent particulièrement remarquer. Le 5, nouveau combat, nouveau succès, où l'adjudant-major d'Aurelle de Paladines, du 64e, fut cité à l'ordre. Le 6, au sortir des montagnes, le bivouac fut pris sur l'Oued-Hachem; le 7, sur la Bou-Rkika; le 8, sur l'Oued-Djer.

Le général Bugeaud, de son côté, avait atteint le col de Mouzaïa, n'ayant eu qu'à moissonner les champs des Beni-Zoug-Zoug, de sorte qu'il avait pu enrichir les magasins de Miliana de dix-huit mille rations de paille et de six mille rations d'orge. Le 9, les deux divisions commençaient à se jeter de concert sur les Beni-Mnad, les Bou-Halouane et les Soumata, quand elles furent arrêtées par la soumission de ces tribus. L'exemple avait été donné la veille par les Mouzaïa; il fut suivi le même soir par les Beni-Sala, et, deux jours après, par les Hadjoutes mêmes. Les Hadjoutes soumis! n'est-ce

pas tout dire? C'était l'apparition de ces deux ou trois mille cavaliers arabes, venus depuis le beylik d'Oran à la suite des Français, qui, la force aidant, avait opéré tous ces miracles.

Le succès était considérable, et le général Bugeaud s'en applaudissait très justement. « Ce grand événement, écrivait-il au maréchal Soult, ouvre nos communications avec Médéa et Miliana; il ne faudra plus de grosses colonnes pour escorter nos convois, et j'ai lieu d'espérer que l'approvisionnement de ces places sera fait bientôt, en partie, par les indigènes eux-mêmes et sans escorte. Je tournerai alors mes regards vers l'autre quart de cercle des montagnes que forme l'Atlas, depuis les Beni-Sala jusqu'à l'embouchure de l'Isser, et il est permis de croire que le terrible châtiment qui a produit la soumission des montagnards de l'Ouest rendra facile la soumission de ceux de l'Est. Alors, Monsieur le maréchal, nous aurons autour de la Métidja l'obstacle continu qui convient à une grande nation comme la nôtre. Les Kabyles qui sont soumis par la force de nos armes, et qui sont réputés plus fidèles à leur parole que les Arabes, ne permettront pas aux cavaliers des plaines de franchir leurs montagnes. Ils garderont longtemps le souvenir de la rude guerre que nous leur avons

faite, et cette pensée gardera mieux la Métidja qu'un misérable fossé garni de blockhaus. »

Cet « obstacle continu », ce « misérable fossé » dont le général Bugeaud parlait avec tant d'irrévérence, n'était pourtant rien de moins, si la métaphore est permise, que le dernier retranchement, le réduit des derniers partisans de l'occupation restreinte. L'auteur de cette conception était un vétéran de l'Empire, le général Rogniat. C'était bien, de son propre aveu, la « muraille de la Chine » qu'il proposait d'opposer, autour de la Métidja, aux déprédations des Arabes. Un officier du génie comme lui, le général de Berthois, aide de camp du Roi et membre de la Chambre des députés, s'était chargé d'appliquer ses principes; seulement, au lieu de les étendre à la Métidja tout entière, il les avait restreints dans les limites d'un triangle qui, ayant la mer pour base, allait de Koléa à Blida et de Blida à l'embouchure de l'Harrach. Cette ligne, d'un développement de sept lieues à l'ouest et de douze à l'est, devait être tracée par un fossé continu infranchissable, appuyé de cent soixante blockhaus! Les travaux avaient été entrepris sur la face occidentale. Sans s'y être formellement opposé d'abord, le général Bugeaud n'avait cependant pas ménagé ses critiques. Le 7 dé-

cembre 1841, il avait écrit au maréchal Soult : « J'ai calculé qu'en été quatre régiments ne suffiraient pas à la garde de l'obstacle et qu'il donnerait pendant cinq mois sept ou huit mille malades. Dès lors, plus de guerre possible au dehors; il faut enlever la garnison de Médéa et de Miliana et se replier derrière l'enceinte pestilentielle. L'armée aura ainsi creusé elle-même son tombeau. »

Trois ans plus tard, dans une lettre à M. de Corcelle, il disait encore : « Fondée largement sur le succès de nos expéditions, notre puissance morale est à l'occupation restreinte et au fossé de M. de Berthois ce que la grande pyramide d'Égypte est à l'une des tombes du Père-Lachaise. » Heureusement les soumissions des Mouzaïa, Soumata et autres étaient venues porter le dernier coup à cette invention malencontreuse; le fossé déjà creusé fut employé en certains endroits au drainage des terres humides, et ce fut le plus grand service qu'il pût rendre. Ainsi échoua, dans une tentative presque ridicule, le suprême effort de l'occupation restreinte.

Détournées de ce fastidieux travail, les troupes s'employèrent à une œuvre autrement sérieuse, difficile et grande : en cinq mois, elles ouvrirent, à travers les gorges de la Chiffa, où ne s'étaient

jamais aventurés Arabes ni Kabyles, cette belle et pittoresque route qui met directement en communication Blida et Médéa : le Tenia de Mouzaïa ne fut plus désormais qu'un chemin de pèlerinage pour les dévots de la gloire militaire et des héroïques souvenirs.

L'effet de l'expédition du Chélif et des soumissions autour de la Métidja s'était rapidement propagé jusque dans le Titteri. Avant la fin de juin, les Ouzra, les Righa, les Aouara, les Hacem-ben-Ali, avaient fait acte d'obéissance entre les mains du colonel Comman, à Médéa; quelques jours après, au bivouac de Berouaghia, quatorze autres tribus étaient venues lui faire hommage.

Afin de donner plus d'éclat à ces soumissions et de les assurer davantage, le colonel demanda au gouverneur de vouloir bien donner lui-même les burnous d'investiture aux chefs désignés pour administrer les territoires soumis. Ils partirent donc pour Alger, où ils furent accueillis avec un certain apparat. A peine y étaient-ils réunis qu'arrivait inopinément du sud une nouvelle bien faite pour achever de leur imposer le respect de la suprématie française.

Le 17 juin, le général Changarnier s'était remis en campagne avec une petite colonne composée de

six bataillons, de quatre cents chasseurs d'Afrique et d'une section d'obusiers de montagne. Son projet avait été d'abord de se porter contre les Beni-Mnacer, qui venaient d'infliger au chef de bataillon Bisson, commandant de Miliana, un grave échec en lui tuant quarante-trois hommes dont cinq officiers; mais, averti que le gouverneur voulait envoyer de ce côté-là le général de Bar, Changarnier avait fait tête de colonne au sud.

Pendant une halte sur le Bouroumi, un chef important des Djendel, Bagdadi-ben-Chérifa, était venu en hâte lui offrir, au nom de l'agha Si-Bou-Alam, son frère, la soumission des tribus du haut Chélif, à la condition qu'il marchât sans retard à leur aide, car le khalifa Ben-Allal-Ben-Sidi-Mbarek approchait avec la menace de ses réguliers pour entraîner au sud-ouest, vers le plateau du Sersou, la population tout entière. Il n'y avait pas un moment à perdre. Deux jours après, la colonne arrivait chez les Djendel, au moment où les coureurs de Ben-Allal étaient en vue. Un étonnement presque hostile se lisait d'abord sur le visage de ces Arabes, peu accoutumés jusqu'alors à regarder les *roumi* comme des protecteurs; cependant, Bou-Alam et Bagdadi allaient de groupe en groupe prêchant la confiance, et quand les chasseurs

d'Afrique passèrent au galop pour se porter au-devant de l'ennemi, les femmes les accompagnèrent de leurs *you you,* comme elles avaient l'habitude de le faire pour encourager leurs guerriers. Il n'y eut pas à combattre ce jour-là; les coureurs de l'ennemi avaient disparu.

Pendant dix jours, Changarnier remonta la vallée de l'Oued-Deurdeur, jusqu'à Taza et Teniet-el-Had, recevant des soumissions, détruisant dans les montagnes de Matmata les magasins militaires de Ben-Allal et forçant le khalifa lui-même à s'éloigner vers le plateau du Sersou. Teniet-el-Had fut dépassé. Le 29 juin, au bivouac d'Aïn-Toukria, un des grands des Ayad, Ameur-ben-Ferhat, vint, au nom de la tribu, présenter au général le cheval de *ğâda.*

Deux jours après, le 1er juillet, pendant que les troupes faisaient halte auprès d'Aïn-Tesemsil, Changarnier, qui d'aventure avait poussé son cheval au-dessus de la source, s'arrêta tout à coup, saisi de surprise : devant lui, à ses pieds, le Nahr-Ouassel aux eaux rares et paresseuses; au delà, sans limite à l'horizon, l'immense plateau du Sersou; au milieu de cette solitude, d'épais nuages de poussière dorés par le soleil. Descendre la colline en deux bonds, faire sonner à cheval, lancer

d'abord le colonel Korte avec les chasseurs d'Afrique en selle nue, puis les goums des Djendel et des Ayad, ce fut fait en quelques minutes. Mais il y avait trois lieues à courir tout d'une traite et des coups de sabre à donner avant de savoir ce que couvraient ces nuages. C'était une énorme colonne d'émigrants. Le combat fut vif et court; la razzia qui suivit n'avait pas encore eu sa pareille : trois mille prisonniers de toute condition, de tout sexe et de tout âge; quinze cents chameaux, trois cents chevaux et mulets, cinquante mille têtes de bétail, bœufs, moutons et chèvres.

Le lendemain, de dix lieues à la ronde, les envoyés des tribus arrivèrent pour s'incliner devant la force et tâcher d'obtenir quelques bribes de ce prodigieux butin. Changarnier fut généreux; à part quelques otages, il renvoya les prisonniers et paya largement en bestiaux l'aide des auxiliaires et le zèle des néophytes.

Telle était la nouvelle qui, propagée avec la rapidité de l'éclair, vint tomber, comme un coup de foudre, au milieu d'Alger, sur les grands du Titteri rassemblés devant le gouverneur.

Plus retentissant et terrible, un autre coup, par malheur, allait couvrir de son fracas le bruit de ce succès. Le 18 juillet, une dépêche arrive de France :

le duc d'Orléans est mort!... A la stupeur du premier moment succéda un élan de douleur et de regret. Particulièrement atteinte, l'armée d'Afrique sentit qu'elle venait de perdre le plus actif et le plus intelligent des protecteurs. Parmi les témoignages de deuil venus de tous les points de l'Algérie, celui du lieutenant-colonel de Saint-Arnaud est assurément un des plus remarquables.

Simple lieutenant d'infanterie à trente-cinq ans, après de singulières vicissitudes de jeunesse, Leroy de Saint-Arnaud avait, en 1833, servi d'officier d'ordonnance au général Bugeaud, alors gardien de la duchesse de Berri à Blaye. Le général se prit de goût pour son esprit vif, alerte, original, et quand il le retrouva plus tard en Afrique, où de sérieuses qualités militaires l'avaient déjà mis en relief, il lui donna tous les moyens de regagner par un avancement rapide le retard de sa première fortune. Chef de bataillon aux zouaves en 1841, Saint-Arnaud était, au mois de juillet 1842, lieutenant-colonel au 53e de ligne et commandant de Miliana, où il venait de remplacer le chef de bataillon Bisson, sous les ordres du général Changarnier, commandant supérieur du Titteri. De Miliana il s'était mis sur le pied de correspondre

directement avec le général Bugeaud; cette correspondance ne fut pas le moindre des nombreux griefs allégués par son chef immédiat et contre lui et contre le gouverneur qui permettait et encourageait cette dérogation aux lois de la subordination militaire.

Quoi qu'il en soit, voici ce que le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud écrivait, le 22 juillet, au sujet de la mort du duc d'Orléans : « En annonçant ici la perte irréparable que l'armée avait à déplorer, j'ai vu des larmes dans tous les yeux. Une régence, c'est pour la France la guerre civile et peut-être plus... Tous les partis vont relever la tête. C'est aux honnêtes gens, aux cœurs fermes et dévoués, à se réunir et à former un bouclier invincible pour garantir nos institutions et soutenir le roi que nous avons élu. Ces sentiments, Monsieur le gouverneur général, sont ceux de tous les officiers, de tous les employés qui composent la garnison de Miliana. »

Sur la place du Gouvernement, au milieu d'Alger, la statue équestre du duc d'Orléans a consacré l'image et perpétué la mémoire du prince ami de l'Algérie.

V

Dans les rapports officiels sur la guerre d'Afrique, on rencontre fréquemment ces expressions : *campagne du printemps, campagne d'automne.* Faite pour la symétrie, cette distinction méthodique est illusoire. Il est bien vrai que, pendant les mois de grande chaleur, juillet, août, septembre, les opérations, dans la province d'Alger et dans le Titteri, étaient suspendues ou du moins ralenties autant que possible; mais outre que ce possible, même dans ces régions moins agitées par la guerre, ne l'était pas toujours, dans la province d'Oran il ne trouvait jamais sa place. La raison en est que de ce côté-là, n'en déplaise à la grande mémoire du général Bugeaud, de Bedeau et de La Moricière, la direction de la guerre leur échappait. C'était Abd-el-Kader qui la menait à sa guise, sans égard aux saisons, et lorsque ses adversaires avaient le plus besoin de repos, c'était ce temps-là qu'il choisissait justement pour les empêcher de faire la sieste.

Au mois d'avril, dans la riante fraîcheur du printemps, La Moricière avait été surpris par une alerte, non pas du fait d'Abd-el-Kader ni de ses khalifas, car elle lui était venue de Paris et des bureaux de la guerre. On avait imaginé là que ce maréchal de camp, si jeune d'âge et de grade, exerçait un bien gros commandement, et qu'il serait convenable de lui superposer un lieutenant général. Le gouverneur n'était pas toujours d'accord avec La Moricière; il lui reprochait d'être discuteur, ergoteur, faiseur de projets, enclin parfois à l'indépendance, mais il le savait dévoué à l'œuvre, vaillant, infatigable. Il prit feu pour lui et répondit chaleureusement au ministre : « Dans le cadre des lieutenants généraux trouverait-on un officier de plus de valeur? Pourquoi donc décourager un maréchal de camp d'un très grand mérite, connaissant le pays, les hommes et les choses, très capable de donner la direction générale et parfaitement accepté comme supérieur par les maréchaux de camp Bedeau et d'Arbouville? » Sa conclusion était nette : « Si l'on veut un lieutenant général, il y a un moyen, sans rien troubler, c'est de conférer ce grade à M. de La Moricière. » Le grade ne fut pas conféré, mais on n'envoya pas de lieutenant général.

Quand le général d'Arbouville, appelé à commander, sous le gouverneur, la colonne expéditionnaire du Chélif, avait quitté Mascara, au mois de mai, il y avait laissé le capitaine Bosquet avec son bataillon turc, lequel allait passer du service nominal du bey de Mostaganem au service effectif de la France, et devenir le bataillon de tirailleurs indigènes de la province d'Oran. Très apprécié de La Moricière, le commandant Bosquet, — car il eut bientôt le grade, — devint un de ses plus utiles et plus zélés auxiliaires ; la connaissance qu'il avait de la langue et des mœurs arabes était un avantage dont trois ou quatre officiers seulement pouvaient alors lui disputer le mérite.

A peine revenu d'Oran à Mascara, le 10 mai, avec sa division refaite, La Moricière en était parti, le 15, à la recherche d'Abd-el-Kader qui était signalé aux environs de Takdemt, dont il avait essayé de réparer les brèches. Comme le gouverneur avait emmené sur le Chélif les chasseurs d'Afrique et la plupart des spahis, la cavalerie du général se réduisait à deux cent soixante-dix chevaux, mais il avait deux mille deux cents baïonnettes d'une infanterie excellente.

Le 22, à une marche de Takdemt, il rencontra une troupe de Hachem qu'il mit facilement en dé-

route. Dans ce petit combat, où l'ennemi ne perdit qu'une dizaine d'hommes, on reconnut parmi les morts un cavalier rouge du nom d'Aouimeur. C'était un jeune homme de vingt-deux ans et de belle mine. On l'avait vu souvent à Mascara, l'hiver précédent, apporter des lettres du lieutenant de Mirandol, qui n'était pas encore sorti de captivité. Une fois entre autres qu'il était venu avec l'agha des réguliers Ben-Rebah, La Moricière les avait pressés l'un et l'autre d'abandonner le service de l'émir, et comme ils s'étaient récriés avec indignation : « Eh bien! leur avait-il dit, je vous reverrai bientôt prisonniers ou morts. » Pour Aouimeur la prédiction était vérifiée; elle devait l'être bientôt après pour Ben-Rebah, qui fut pris au combat de Loha.

Le 23, on renversa ce qui avait été relevé à Takdemt. De là, poussant plus à l'est, La Moricière s'occupait à recevoir la soumission des Ouled-Chérif, quand il apprit qu'Abd-el-Kader, profitant de son absence, avait reparu tout à coup dans la plaine d'Eghris et entraîné à sa suite ceux des Hachem-Cheraga qui s'y étaient rétablis naguère. La colonne était à trente-cinq lieues de Mascara; elle y revint à marches forcées, le 2 juin, et naturellement ne trouva plus personne. L'émir s'était

retiré chez les Djafra. Avant de l'y poursuivre, La Moricière appela d'Oran mille chevaux du maghzen de Moustafa-ben-Ismaïl, Douair, Sméla, Gharaba, laissa dans Mascara, outre la garnison permanente, une petite colonne mobile formée de cent hommes d'infanterie, du bataillon Bosquet, des mekhalias du bey et de deux pièces de montagne; puis, ces précautions prises en moins de trois jours, il repartit le 5, recueillit sur sa route les goums des auxiliaires, et continuant de marcher au sud, plus loin que Saïda, il atteignit, le 9, au centre des Hauts-Plateaux, Aïn-Sfid, où il s'arrêta.

Fuyant devant lui, dans un pays nu, désolé, sans eau, Hachem et Djafra étaient acculés au Chott-el-Chergui, vaste lagune salée qui pour eux ni pour leurs troupeaux ne pouvait être d'aucune ressource. Il attendit trois jours; le quatrième, au matin, on vit un spectacle étrange : une longue caravane s'avançait, au son des hautbois et des tambourins; en avant les chameaux des chefs, empanachés de plumes d'autruche, caparaçonnés de tapis aux vives couleurs, décorés de glands et de houppes assortis; sur leur dos les enfants et les femmes dissimulées derrière les tentures à raies alternées des *atatiches;* à droite et à gauche les ca-

valiers bottés de maroquin rouge, la crosse du fusil sur la cuisse; en arrière la foule des serviteurs et les troupeaux.

C'étaient les Djafra qui, mourant de soif, venaient se rendre. En approchant, suivant l'usage, ils commencèrent la fantasia, et, suivant l'usage aussi, goums et spahis, flattés de cette politesse, se lancèrent au-devant d'eux pour la leur rendre. En un moment, tout eut disparu dans la poussière; par-dessus le bruyant concert des coups de fusil mêlés aux nasillements des hautbois, au galop des chevaux, aux clameurs des guerriers, on entendait les *you you* des femmes pour qui cette soumission fastueuse n'était qu'une occasion de fête. La fête fut si belle que, parmi les spahis et les cavaliers des goums, on ne se rappelait pas avoir vu la pareille depuis vingt ans et plus. Les Djafra, couverts par l'*aman,* regagnèrent leurs ruisseaux et leurs pâturages. Quant aux Hachem, plus fiers, ils traversèrent le Chott, où quelques-uns demeurèrent enlisés; les autres suivirent de puits en puits à travers le désert la smala de l'émir, qui, chassée de Takdemt, s'éloignait dans l'est.

Quant à l'émir lui-même, il était avec Ben-Tami et huit cents cavaliers chez les Flitta, d'où il menaçait les tribus du bas Chélif; mais une colonne

sortie de Mostaganem le tenait en respect. Sur ces nouvelles, La Moricière ne fit que toucher barre à Mascara, le 17 juin, et courut chez les Flitta, pendant que son insaisissable et rapide adversaire se dérobait avec trois cents chevaux, faisait le grand tour par Frenda et la lisière du Tell, reparaissait dans la plaine d'Eghris, tentait vainement d'enlever les Hachem-Gharaba qui, pour la première fois, lui refusèrent obéissance, et s'enfonçait derechef dans le sud.

Les Flitta payèrent pour lui. Du 22 juin au 6 juillet, La Moricière moissonna leurs champs; puis, quand il sut que le général d'Arbouville, revenu de l'expédition du Chélif à Mostaganem, était en mesure de protéger les tribus soumises, il se mit résolument à la recherche de l'émir et de la smala. Pour arriver à trouver la piste, il fallait s'assurer la connivence d'une grande tribu nomade, les Harar, dont le parcours s'étendait à travers les Hauts-Plateaux sur un immense espace, depuis le Chott-el-Chergui jusqu'au Sersou. Ces pillards se laissèrent séduire par l'attrait du butin.

Quand ils eurent promis leur concours, la colonne se mit en marche par Tiaret; au moment de quitter le Tell, chaque homme dut se faire un fagot de bois pour trois jours. Le Nahr-Ouassel était

à sec; l'Oued-Sousellem, au sud du Sersou, n'avait pas d'eau davantage; mais on trouva des sources connues des guides. Pendant la traversée du plateau, les Harar rejoignirent au nombre de quinze cents cavaliers, suivis de quatre mille chameaux.

Le 14 au matin, la colonne fit halte chez les Ouled-Khélif, dans une gorge au pied d'un rocher à pic, au sommet duquel on apercevait quelques masures. C'était Goudjila, un nid d'aigle. Abd-el-Kader y avait transporté les restes de ses arsenaux; on y trouva des outils, des armes, des munitions, des tentes. Pendant que le maghzen de Moustafa-ben-Ismaïl, les goums et les Harar vidaient à qui mieux mieux les silos des Ouled-Khélif : « Je montai, dit La Moricière, au sommet du rocher de difficile accès où sont bâties les deux ou trois cents baraques qui composent Goudjila. De là, mes guides me firent voir, à douze ou quinze lieues, le Djebel-Sahari, au pied duquel coule l'Oued-Taguine, où avait fui devant nous toute l'émigration. Cette rivière, en ce moment de l'année, devait être à peu près à sec; la terre, à perte de vue, était nue et aride. Le pays était encore tout ému du beau combat de cavalerie et de l'immense razzia du général Changarnier. On nous montrait à huit

ou dix lieues la position de Zouilane, où cet événement s'était passé. Peu s'en était fallu que les divisions de Mascara et d'Alger se donnassent la main à l'improviste, à quatre-vingts lieues d'Oran et soixante d'Alger. »

La colonne, au retour, traversa les tribus respectueusement accourues sur son passage. Elle n'avait pris que pour dix jours de vivres au départ; en rentrant à Mascara le 25 juillet, elle comptait son trente-sixième jour de campagne; mais les petits moulins arabes avaient tous les soirs moulu le blé au bivouac, et l'on avait vécu. L'ambulance ne ramenait que treize malades. Ce qui avait souffert davantage, c'était la chaussure; les trois quarts des hommes s'étaient garni les pieds avec des peaux de bœuf. « Il était à craindre, disait plaisamment le commandant de Montagnac, qu'ils n'allassent tailler nos bestiaux vivants pour se confectionner une paire de chaussures à leur guise. »

Ces braves gens sont infatigables, mais aussi La Moricière est un entraîneur sans pareil. Voici que, dès le 15 août, il se remet en campagne. Les tribus qui viennent de marcher avec lui crient à l'aide : Abd-el-Kader en a déjà foulé quelques-unes, il a saccagé Frenda; tout fuit devant sa

menace. Renforcée de détachements appelés de Mostaganem, la colonne de Mascara compte deux mille huit cents baïonnettes, deux cent cinquante chevaux des chasseurs d'Afrique, deux cent cinquante des goums, quatre obusiers de montagne. Sa marche en avant rend confiance aux auxiliaires : à Medroussa, cinq cents chevaux des Sdama, de la Yakoubia, des Harar la rejoignent. Le 27 août, la colonne bivouaque à Tiaret.

Dans le sud-est, sur les collines qui bordent le Nahr-Ouassel, on aperçoit un groupe de cavaliers en observation; ce sont les éclaireurs de l'émir. Il a, sur le Sersou, dix compagnies du bataillon de Sidi-Mbarek, trois cent vingt cavaliers rouges, sept cents chevaux des goums. Pour l'attirer au combat, La Moricière se met en retraite vers le Tell par le col de Torrich. Le 1er septembre, les deux cavaleries se rencontrent sur la Mina; si les auxiliaires avaient donné aussi franchement que les spahis et les chasseurs d'Afrique, la défaite de l'émir eût été complète; quoi qu'il en soit, il fut assez battu pour être obligé de disparaître. Le 5 septembre, la colonne rentra dans Mascara.

Pendant qu'elle opérait dans le sud, le général d'Arbouville avait manœuvré dans le pays des Flitta, livrant de petits combats dont les derniers ne

furent pas les plus heureux. Le 4 et le 5 septembre notamment il fut attaqué avec une extrême violence.

Le général Bugeaud venait justement d'arriver pour quelques jours à Mostaganem, où il voulait conférer avec les trois généraux de la province d'Oran. Sous la sage administration de Bedeau, l'état des affaires était excellent dans la subdivision de Tlemcen; il avait même obtenu du kaïd marocain d'Oudjda les déclarations les plus pacifiques et les promesses de neutralité les plus formelles. Pour La Moricière, il n'y avait qu'une direction générale à lui indiquer; quant au détail, le général Bugeaud savait qu'il pouvait se fier à lui. Avec d'Arbouville, c'était une autre affaire; ses dernières manœuvres laissaient à dire, et c'était à lui que s'adressaient particulièrement les observations suivantes du gouverneur : « Ne laissez jamais le dernier mot à l'ennemi. Dès que vous vous trouvez sur un terrain tant soit peu facile, reprenez une offensive générale et prolongée; sachez perdre une journée pour le poursuivre. Ayez toujours quelques vivres de reste quand vous commencez votre retraite, et n'attendez pas, pour vous rendre à votre base d'opération, d'avoir tout juste le nécessaire. »

En manière de conclusion, le général d'Arbouville reçut l'ordre de reprendre immédiatement la campagne avec sa colonne renforcée d'un bataillon du 15e léger et de deux escadrons de spahis que dut lui céder La Moricière. En effet, il rentra, le 16 septembre, chez les Flitta, auxquels il fit payer la petite leçon qu'il venait de recevoir; pendant quarante jours, il parcourut et ravagea leur territoire en tous sens.

Abd-el-Kader avait été quelque temps dans le voisinage; mais au lieu de défendre la vaillante tribu dont la fidélité ne lui était pas suspecte, il avait jugé plus intéressant de châtier les défectionnaires. C'est ainsi qu'ayant fait vingt lieues tout d'une traite, il tenta, le 21 septembre, sur les Sdama, une surprise qui n'eut pas tout le succès attendu, et qu'après une course aussi rapide, il fit subir à la petite ville d'El-Bordj, le 1er octobre, la même dévastation qu'à Frenda.

D'après les instructions du général Bugeaud, La Moricière n'avait donné que quatre jours de repos à ses troupes et s'était remis en campagne le 9 septembre. Diminuée du détachement qu'il avait envoyé à d'Arbouville, sa colonne était cependant plus forte que devant, parce qu'il avait fait venir d'Oran quatre bataillons, le reste du 2e chasseurs

d'Afrique, tous les spahis et douze cents cavaliers du maghzen de Moustafa-ben-Ismaïl. C'était beaucoup de monde, au gré du général Bugeaud; mais La Moricière lui ayant dit qu'il désirait être en état de dédoubler au besoin sa colonne, le gouverneur, tout en maugréant un peu, le laissa faire. La petite garnison qui demeurait habituellement à Mascara fut renforcée de trois cents chevaux. Tout le reste de la division, c'est-à-dire trois mille cinq cents hommes d'infanterie, quatre cent cinquante chasseurs et spahis, quatorze cents chevaux du maghzen et des goums, et quatre pièces de montagne, se portèrent à l'est vers le Sersou.

Au col de Torrich, La Moricière apprit par des prisonniers qu'Abd-el-Kader était dans le nord-ouest, chez les Flitta; mais comme il savait que le général d'Arbouville avait reçu l'ordre d'opérer dans cette direction, il s'en tint à l'objectif que lui avait proposé le gouverneur, c'est-à-dire à la poursuite des Hachem-Cheraga et des autres populations émigrées qui avaient attaché leur sort à celui de la smala; au dire des prisonniers, cette masse errante ne pouvait pas être évaluée à moins de trente mille âmes.

Rejoint, le 23 septembre, par les Ouled-Khélif et les Harar, La Moricière traversa dans sa largeur

le plateau du Sersou, et pointant au sud par de longues marches sans eau, il atteignit le 30, à soixante lieues de Mascara, cette position de Taguine qui, du rocher de Goudjila, lui avait été signalée naguère. L'émigration y avait fait séjour; mais, bien avant l'approche de la colonne française, elle s'était éloignée vers l'orient, en laissant sa trace sur les efflorescences salines du Zahrez. Elle était encore une fois hors d'atteinte.

Après avoir rempli ses outres au ruisseau de Taguine, la colonne reprit le chemin du Tell, poursuivie pendant deux jours par un ennemi plus terrible que les Arabes, le simoun. Le 8 octobre, par un temps de brouillard, elle établissait le bivouac dans la haute vallée de l'Oued-Riou, près des ruines de Loha, quand un Harar à moitié nu arriva au galop, appelant à grands cris du secours : Abd-el-Kader enlevait les chameaux de sa tribu. Aussitôt chasseurs d'Afrique, spahis, Douair s'élancent dans la direction donnée par le guide; trois bataillons sans sac les suivent au pas de course; tout à coup la brume disparaît, le soleil brille; atteints subitement et culbutés par le choc, les cavaliers de l'émir sont poursuivis trois lieues durant, semant de morts et de blessés la piste de leur déroute. Abd-el-Kader n'échappa qu'à grand'-

peine; son cheval s'était abattu dans les roches. Deux de ses conseillers les plus intimes furent tués; l'agha Ben-Rebah, le compagnon d'Aouimeur, demeura prisonnier; trois guidons des khiélas, deux cent trente chevaux harnachés furent le prix de la victoire.

Pendant trois jours, on vida les silos des environs; ils étaient si nombreux et si remplis qu'ils fournirent la charge de huit mille chameaux; jamais le maghzen ni les goums ne s'étaient trouvés à pareille fête. La Moricière poussa la courtoisie jusqu'à faire escorter vers les Hauts-Plateaux les auxiliaires pliant sous le poids du butin; quand l'immense caravane des Harar et des Ouled-Khélif reprit le chemin de ses steppes, le défilé dura six heures.

Le 20 octobre, après quarante jours d'une campagne qui n'avait jamais encore été poussée si loin dans le sud, la colonne fit sa rentrée à Mascara. Elle en ressortit le 27 : l'implacable, le terrible Abd-el-Kader menaçait les Sdama et la Yacoubia. La Moricière n'eut pas à imposer à ses troupes harassées un surcroît de fatigue. Sa seule présence dans une bonne position, sur la haute Mina, à cinq lieues des ruines de Takdemt, suffit non seulement à rassurer les populations inquiètes,

mais encore à réduire à l'obéissance les Khallafa, une de ces malheureuses tribus qui revenaient du fond des steppes, dépouillées de tout, mourant de faim, après s'être laissé entraîner dans la mauvaise fortune de la smala.

Cette dernière sortie n'avait donc été qu'un bivouac soutenu; mais à peine la colonne était-elle rentrée à Mascara, le 18 novembre, qu'elle fut rappelée au dehors, quatre jours après, le 22, parce qu'Abd-el-Kader venait de reparaître chez les Flitta, parmi lesquels il faisait des recrues afin de renforcer la smala, le quartier général ambulant de son autorité chancelante. Mise à la poursuite de l'émigration, la cavalerie l'atteignit sur la haute Mina, près de Sidi-Djelali-ben-Amar. Après une première escarmouche, le 7 décembre, il y eut, le lendemain, un combat sérieux à Koumiet. Lancés par le lieutenant-colonel Sentuary, les chasseurs du capitaine de Forton d'un côté, les spahis du capitaine Cassaignoles de l'autre, menèrent vigoureusement la charge. Le résultat fut la soumission d'une partie des émigrants.

De la vallée de la Mina, La Moricière, continuant de marcher à l'est, passa dans celle de l'Oued-Riou, chez les Keraïch. Le 18 décembre, à la suite d'une affaire dans laquelle le colonel de

La Torré et le commandant de Martimprey furent blessés, ce qui restait des bandes qu'on poursuivait se dispersa; les uns se jetèrent par petits groupes dans les montagnes; les autres demandèrent l'*aman* et se laissèrent ramener sur leurs territoires.

En vérité, la division de Mascara méritait d'être citée comme un modèle. Du 1^er^ décembre 1841 au 30 décembre 1842, sur trois cent quatre-vingt-quinze jours, elle en avait passé trois cent dix, en toute saison, par tous les temps, en campagne.

VI

Après les soumissions nombreuses qui avaient couronné comme un triomphe, au sud de la Métidja et dans le Titteri, l'expédition du Chélif, le général Bugeaud avait donné une organisation administrative aux tribus ralliées. Le Titteri était divisé en huit aghaliks : de l'Est, du Sud, du Sud-Ouest, des Hadjoutes, des Braz, des Beni-Zoug-Zoug, des Djendel et des Ayad. Un grand chef, choisi parmi la plus haute noblesse arabe, commandait, sous le contrôle des officiers français, chacun de ces aghaliks.

Les deux derniers, toujours menacés par Ben-Allal-ben-Sidi-Mbarek, n'étaient pas dans un état de sécurité parfaite. Aussi, les chaleurs d'août passées, le gouverneur donna-t-il au général Changarnier l'ordre de parcourir la région du moyen Chélif. A la tête d'une colonne de deux mille hommes, le général se montra d'abord sur la rive

droite, chez les Braz, puis chez les Beni-Rached insoumis, qui furent malmenés.

Le 18 septembre, il était au bivouac, à l'embouchure de l'Oued-Fodda, quand l'agha des Ayad, Ameur-ben-Ferhat, se présenta devant lui, les traits altérés, la voix émue; sa tribu allait être atteinte par Ben-Allal : « Viens, disait-il, viens à notre secours, toi en qui nous avons mis notre confiance, et je reparaîtrai dans mon pays en me glorifiant de te servir. Si tu m'abandonnes, je n'ai plus qu'à aller chercher furtivement ma famille et à l'abriter sous les murs de Miliana. Les Ayad retourneront alors chez eux, mais pour te maudire et redevenir tes ennemis. » Devant cet appel émouvant, Changarnier n'hésita pas. Toutes les informations qu'il avait recueillies s'accordaient à lui présenter la vallée de l'Oued-Fodda comme parfaitement praticable et les populations des deux rives comme ralliées ou tout au moins neutres.

Le 19, au point du jour, il se mit en chemin avec douze cents hommes d'infanterie, deux cents chasseurs d'Afrique, trois pièces de montagne et cinq cents cavaliers des Djendel. A la grande halte, vers dix heures, des Kabyles commencèrent à se montrer sur les hauteurs environnantes; quand la marche fut reprise, des coups de fusil éclatèrent,

de plus en plus nombreux à mesure que les flancs de la vallée se resserraient davantage. Bientôt ce ne fut plus qu'un défilé entre deux murailles de roc, coupées d'anfractuosités faites à souhait pour l'embuscade. Heureusement, les troupes étaient d'une solidité à toute épreuve ; il y avait là un petit bataillon de zouaves, le colonel Cavaignac en tête, le 6e bataillon de chasseurs à pied du commandant Forey, un bataillon du 26e de ligne. Toutes les fois que le terrain s'y prêtait, on allait à l'attaque ; dans les passages difficiles, on pressait le pas, mais en bon ordre, l'arrière-garde toujours prête aux retours offensifs. Il y en eut six, le dernier décisif, les chasseurs d'Afrique ayant trouvé enfin une bonne occasion de charger. Vers trois heures, la fusillade commença à devenir moins vive ; à cinq heures, la colonne prit son bivouac. Elle avait eu vingt-deux tués et cent neuf blessés, quinze officiers atteints, dont cinq étaient morts.

La journée du lendemain, beaucoup moins difficile et sanglante, n'y ajouta que trois tués et dix blessés. Après deux heures de marche, dans une vallée de plus en plus large, la colonne n'avait plus trouvé de résistance. Sept ou huit tribus s'étaient réunies pour lui fermer le passage qu'elle venait de forcer glorieusement ; on sut plus tard

que leurs pertes avaient été considérables. Le 23, une razzia faite sur les troupeaux des plus rapprochées acheva de les abattre. Quant à Ben-Allal, il s'était mis en retraite. Changarnier suivit sa trace jusqu'à Teniet-el-Had, revint sur Miliana par la vallée de l'Oued-Deurdeur et rentra, le 2 octobre, à Blida. Le 9, il eut la satisfaction de gagner Médéa par la route nouvellement pratiquée dans la gorge de la Chiffa.

Le 12, à la tête d'une petite colonne de moins de quinze cents hommes, il quitta la capitale du Titteri pour visiter le sud-est du beylik, où l'uniforme français n'avait pas encore paru. Ce ne fut qu'une promenade militaire, agrémentée par le voisinage des lions qu'on entendait la nuit rugir dans les fourrés du Djebel-Dira.

Pendant ce temps-là, Ben-Allal avait reparu, toujours menaçant, au voisinage des Ayad. En l'absence de Changarnier, ce fut le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud qui s'empressa d'accourir au nouvel appel d'Ameur-ben-Ferhat. Le khalifa d'Abd-el-Kader n'attendit pas plus que la première fois l'approche des Français, et la preuve fut faite derechef que les tribus soumises pouvaient toujours compter sur leur aide. D'autre part, la preuve n'était pas moins faite que les soumissions, dans

ces contrées montagneuses, n'avaient pas toute la solidité désirable; aussi le général Bugeaud était-il depuis longtemps convaincu de la nécessité d'y faire une grande expédition; mais avant de s'éloigner dans l'ouest, il avait jugé prudent d'achever dans la ceinture orientale de la Métidja l'œuvre de soumission heureusement accomplie au sud.

Depuis la suppression du camp du Fondouk, il est certain que la sécurité n'était plus aussi grande à l'est de la plaine, et que l'influence de Ben-Salem, khalifa du Sebaou pour Abd-el-Kader, avait fait des progrès inquiétants dans l'outhane de Khachna. Il était urgent de la refouler, non seulement au delà du Boudouaou, mais bien plus loin, jusque dans le pays des Kabyles. Le corps expéditionnaire assemblé, le 29 septembre, à la Maison-Carrée, comprenait quatre mille deux cents baïonnettes, quatre cent cinquante chevaux, une batterie de montagne. Le général Bugeaud en prit le commandement et se porta, le 2 octobre, sur l'Isser. Le 5, les hostilités commencèrent sérieusement; il y eut un combat d'arrière-garde où fut tué le colonel Leblond, du 48e. Ce jour-là, un chef d'une grande importance, Mahi-ed-Dine, ancien agha de Ben-Salem, se présenta au gouverneur. Il avait déjà fait sa soumission entre les mains du

colonel Comman, à Médéa, mais on ne l'avait pas vu dans la grande cérémonie d'investiture à Alger. Sa démarche eut de grands résultats : trois tribus demandèrent l'*aman*.

De la vallée de l'Isser, le général Bugeaud passa dans celle de l'Oued-Sahel; le 10 octobre, à Bordj-Bouira, il reçut à composition les Ouled-Aziz, grande tribu limitrophe du Djurdjura; elle avait pris part au combat du 5; le gouverneur se contenta de lui imposer une amende de six cents boudjous et de six cents fusils. Le 12, revenu dans la vallée de l'Isser, chez les Nezlioua, il aperçut Ben-Salem au milieu d'une grosse troupe de Kabyles, sur un plateau abrupt; mais après avoir essayé vainement de le faire descendre en plaine, il dut se contenter le lendemain de disperser à coups d'obus le rassemblement qui ne tarda pas à disparaître. Ce dernier incident amena des soumissions nouvelles. Le gouverneur jugea qu'il en avait recueilli un assez grand nombre et reprit, le 15, le chemin d'Alger.

Avant de s'éloigner, cependant, il conféra solennellement à Mahi-ed-Dine la dignité de khalifa du Sebaou. Ce ne fut pas sans quelques difficultés soulevées par certains cheikhs auxquels la sévérité connue de Mahi-ed-Dine portait ombrage; mais

« cet homme, un des Arabes les plus capables que j'aie encore rencontrés », disait le général Bugeaud, prit la parole avec une fermeté calme, et quand il eut dit, tous les dissidents vinrent tour à tour le reconnaître en lui baisant respectueusement la tête ou l'épaule.

C'était désormais dans l'ouest que le général Bugeaud allait achever, après l'y avoir commencée, l'œuvre de cette année laborieuse. Quand il avait remonté la vallée du Chélif, il avait cheminé entre deux grands massifs de montagne, le Dahra au nord, l'Ouarensenis au sud. Vus du fleuve, ces deux massifs lui avaient offert des aspects différents : le long de la rive droite, une sorte de muraille droite et continue; sur la rive gauche, des hauteurs successivement étagées, coupées de distance en distance par des vallées perpendiculaires au Chélif; et tout cet ensemble dominé par une cime superbe, le grand pic de l'Ouarensenis, « l'œil du monde », ainsi le nommaient avec admiration les Arabes. En fait, la muraille apparente du Dahra avait ses brèches, étroites fissures d'où tombaient, au moment des pluies, des eaux torrentielles. Quant aux rivières amenées au Chélif par les vallées du sud, c'était, à partir du méridien de Miliana, l'Oued-Deurdeur, l'Oued-Rouina, l'Oued-

Fodda, l'Oued-Sly, l'Oued-Riou, l'Oued-Djidiouïa. La Mina, le dernier et le plus considérable des affluents de gauche, a son cours en dehors de l'Ouarensenis.

L'expérience acquise par les colonnes sorties de Mascara et de Mostaganem avait surabondamment démontré que ce pâté montagneux était, pour Abd-el-Kader et ses khalifas, une citadelle bien munie, où ils étaient toujours assurés de trouver des recrues et des vivres. Les principales tribus qui l'habitent sont de l'est à l'ouest, sur la lisière orientale, les Beni-Zoug-Zoug et les Djendel, au centre les Attaf, les Beni-Boudouane, les Beni-bou-Khennous, les Sendja, les Beni-bou-Slimane; plus à l'ouest, les Sbéa, les Beni-Ouragh, les Keraïch; enfin, sur la lisière occidentale, la grande confédération des Flitta. Au nord du Chélif, le Dahra, qui n'est qu'une annexe de l'Ouarensenis, est habité, depuis les Beni-Mnacer à l'est, par les Zatima, les Braz, les Beni-Hidja, les Sbéa du nord, les Achacha, les Cheurfa, les Ouled-Ria, les Beni-Zerouel.

Pendant que les huit mille hommes de toutes armes qui devaient constituer le corps expéditionnaire s'acheminaient vers Miliana, le duc d'Aumale, revenu le 19 novembre en Afrique, avec le

grade de maréchal de camp, prenait en passant possession du commandement de Médéa, et rejoignait en hâte les troupes qu'il devait commander sous les ordres directs du général Bugeaud. Ces troupes, d'un effectif de deux mille six cent quarante baïonnettes, de trois cents chasseurs d'Afrique et spahis, formaient la colonne de droite; la colonne du centre, aux ordres de Changarnier, comprenait dix-huit cent quarante hommes d'infanterie, cent trente chasseurs et spahis; la colonne de gauche, commandée par le colonel Korte, du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, comptait deux mille cent dix hommes de pied et six cents chevaux. Quatre sections d'artillerie de montagne marchaient avec les colonnes.

Le 25 novembre, celles-ci se séparèrent pour agir isolément: un rendez-vous commun leur était donné sur l'Oued-Kchab, à l'ouest du grand pic de l'Ouarensenis. La colonne Korte devait remonter la vallée de l'Oued-Deurdeur, passer chez les Ayad et contourner le massif par le sud; les vallées de l'Oued-Rouina et de l'Oued-Fodda étaient les routes assignées, la première à la colonne Changarnier, la seconde à celle du gouverneur. Comme l'approvisionnement porté par les mulets n'était que de vingt jours, le général Bugeaud s'était fait accom-

pagner d'un détachement de la garnison de Miliana, qui établit à Souk-el-Tnine, sur l'Oued-Fodda, une redoute provisoire, uniquement formée de caisses à biscuit. Ce fut le premier de ces dépôts improvisés, distincts des postes-magasins, et qui reçurent du troupier le nom de *biscuit-ville*.

Sans entrer dans un détail qui aurait peu d'intérêt, il est permis de dire en gros que les trois colonnes reçurent dix fois plus de soumissions que de coups de fusil; mais cette placidité de gens dont la réputation était loin d'être pacifique parut suspecte au gouverneur. Pour éclaircir son doute, il régla le plan d'une seconde série d'opérations qui devaient aboutir plus à l'ouest, au khamis des Beni-Ouragh, sur l'Oued-Riou. La première colonne alla d'abord se ravitailler à Souk-el-Tnine, puis elle gagna sans peine le nouveau rendez-vous; elle y trouva, le 9 décembre, la colonne Changarnier établie depuis la veille, après une marche aussi peu disputée. Restait la troisième; on l'attendit le 9 et le 10; elle n'arriva que dans la journée du 11; c'était sur elle que s'était porté l'effort de l'ennemi.

A la nouvelle du péril qui menaçait ses amis surpris par la soudaine invasion des Français dans l'Ouarensenis, Abd-el-Kader, qui venait d'enlever

chez les Ayad la famille d'Ameur-ben-Ferhat, s'était hâté d'accourir, et comme le colonel Korte cheminait à découvert dans la région la plus accessible du massif, il le fit immédiatement attaquer par les Kabyles. La fusillade, engagée le 6 décembre, se prolongea presque sans intermittence jusqu'au 10. Ce dernier jour, l'arrière-garde eut à soutenir un rude combat sur le plateau de Bess-Ness. Un long intervalle la séparait du gros de la colonne, si long que le bruit de l'engagement ne parvenait pas aux corps les moins éloignés. Le lieutenant-colonel de Ladmirault n'avait sous la main que le 2e bataillon d'Afrique du commandant Damesme avec un obusier de montagne. Un coup de feu tua le mulet qui portait l'obusier; la pièce roula dans un ravin; aussitôt les assaillants se précipitèrent pour s'en emparer, et la mêlée se fit tout autour. Le capitaine d'artillerie Persac tomba criblé de coups; mais ses canonniers enlevèrent son corps à l'ennemi et, les *zéphyrs* aidant, parvinrent à ramener l'obusier; il n'y eut que l'affût qui demeura entre les mains des Kabyles. Cependant le lieutenant-colonel de Ladmirault avait fait sonner la charge et battre la générale. Cet appel enfin entendu, grâce à une saute de vent, ramena en arrière quelques compagnies des tirailleurs indi-

gènes et du 53e. A leur approche, l'ennemi se retira, emportant son trophée.

C'étaient les Beni-Ouragh qui avaient surtout combattu dans cette journée. Le 16 décembre, les colonnes de gauche et du centre, réunies sous le commandement du général Changarnier, entrèrent dans leurs montagnes par le nord, tandis que le gouverneur et le duc d'Aumale les abordaient à l'ouest et au sud. Ainsi entourés, vieillards, femmes, enfants, troupeaux, sous la protection des guerriers, essayèrent de gagner les rochers escarpés du grand pic; mais, de ce côté-là même, le goum de Sidi-el-Aribi, khalifa du Chélif, leur coupa la retraite. Alors on vit le plus grand chef de l'Ouarensenis, Mohammed-bel-Hadj, s'avancer vers le gouverneur et lui demander grâce au nom de sa tribu : « Pour moi, dit-il, j'avais huit fils; six sont morts en te combattant. J'ai servi le sultan avec zèle; mais il ne peut plus nous protéger, et si tu es humain, je suis à toi pour toujours. La parole d'un Beni-Ouragh est sacrée. » Touché par l'attitude et le langage de ce vétéran de la guerre, le général Bugeaud fut généreux; au lieu de garder en otage celui de ses deux derniers fils que lui offrait le vieillard, il confia au jeune homme la mission de rejoindre le général Changarnier et de

guider son retour sur l'Oued-Riou. Le lendemain, Bel-Hadj, les cheikhs des Beni-Ouragh et les marabouts de Bess-Ness vinrent, avec les chevaux de soumission, faire hommage au gouverneur.

Le 18 décembre, le duc d'Aumale, à la tête de sept bataillons et des trois quarts de la cavalerie, reprit le chemin du Titteri et de la Métidja. Avec le reste du corps expéditionnaire, Changarnier *le montagnard* allait faire une reconnaissance à travers le Dahra. Le 22, au pont de bois *à l'américaine* récemment construit par le génie sur la Mina, près de Bel-Hacel, le gouverneur se sépara de son lieutenant; il allait s'embarquer à Mostaganem et lui donnait rendez-vous pour le 29 devant Ténès.

Le 25, Changarnier entra dans le Dahra, qui se montra aussi paisible que la plus grande partie de l'Ouarensenis. Arrivé, le 28, au-dessus de Ténès, il reçut la visite du hakem, du cadi et des Coulouglis qui composaient la population de cette petite et misérable bourgade. Il n'y avait moyen ni de s'y loger ni de s'y ravitailler même; la saison était devenue mauvaise; la pluie tombait à torrents. Sans attendre le rendez-vous indiqué par le gouverneur, Changarnier prit sur lui de lever immédiatement le bivouac et de gagner sans plus tar-

der Cherchel par un chemin difficile et rocheux, mais que la pluie ne pouvait pas dégrader. Le 1er janvier 1843, la colonne bivouaqua sous les murs de cette ville; le lendemain, elle descendit dans la Métidja, et le 5, chacun des corps qui la composaient rentra dans ses cantonnements.

Retenu à Mostaganem par l'état de la mer, le général Bugeaud n'avait pu arriver que le 30 décembre à Ténès, avec deux bateaux à vapeur chargés de vivres. Au lieu d'y être reçu par Changarnier, comme il devait s'y attendre, il n'y trouva qu'une lettre par laquelle son lieutenant lui donnait avis qu'il avait été dans l'obligation de passer outre. Le mécompte ne laissa pas de lui être particulièrement désagréable. Une remarque au moins surprenante à faire, c'est que, dans ses Mémoires, Changarnier s'étonne et se plaint de n'avoir reçu, après sa course du Dahra, aucun remerciement du gouverneur.

Ce dernier incident à part, l'année 1842, si bien remplie, aurait été pour la satisfaction du général Bugeaud parfaitement heureuse, s'il ne s'était pas élevé quelques dissentiments entre lui et le ministre de la guerre. Les adversaires de l'Algérie dans la Chambre des députés n'osaient plus, à quelques exceptions près, soulever contre la conquête

les anciens griefs; le ridicule échec de l'obstacle continu avait réduit au silence les partisans honteux de l'occupation restreinte; restait la question du budget, sur laquelle ils essayaient de retrouver leur avantage. En effet, il y avait à dire, car l'effectif des troupes en Afrique surpassait du double le chiffre autorisé par la Chambre. Naturellement on s'en prenait au maréchal Soult, président du conseil et ministre responsable, et le ministre, naturellement aussi, ne pouvait qu'inviter le gouverneur de l'Algérie à restreindre ses besoins au strict nécessaire. Là-dessus, le général Bugeaud prenait feu, et, non content de répondre, par d'excellents arguments d'ailleurs, au ministre, il voulait gagner à sa cause le plus d'adhérents possible. C'est ainsi qu'au mois de septembre, il avait publié une brochure dans laquelle il combattait énergiquement toute réduction de l'armée d'Afrique. Ce procédé incorrect blessa justement le maréchal Soult, qui fit connaître au malencontreux écrivain son mécontentement.

De tous les membres du cabinet — la remarque en a déjà été faite — c'était le ministre des affaires étrangères qui avait plus particulièrement la sympathie du gouverneur. « Quand les difficultés naturelles de sa mission, a dit M. Guizot dans ses

Mémoires, ou celles qu'il s'attirait quelquefois lui-même le rendaient mécontent ou inquiet, quand il croyait avoir à se plaindre du Roi, du ministre de la guerre, des Chambres, des journaux, c'était à moi qu'il s'adressait pour épancher ses mécontentements, ses inquiétudes, et me demander d'y porter remède. » En cette crise il s'adressa donc à M. Guizot, qui intervint habilement et utilement entre les deux parties. « Je vous ai soutenu dans le conseil et ailleurs, écrivait, le 20 septembre, au gouverneur le ministre des affaires étrangères; je vous ai soutenu toutes les fois que l'occasion s'en est présentée. Vous êtes chargé d'une grande mission et vous y réussissez. C'est de la gloire; vous l'aimez et vous avez raison. Le public commence à se persuader qu'il faut s'en rapporter à vous sur l'Afrique et vous donner ce dont vous avez besoin pour accomplir ce que vous avez commencé. Je viens de lire ce que vous venez d'écrire; c'est concluant. A votre place, je ne sais si j'aurais écrit; l'action a plus d'autorité que les paroles, mais vos raisonnements s'appuient sur vos actes. »

Après de si grands éloges, il fallait bien accepter la légère et juste remontrance d'un ami sage, fidèle et puissant. Le général Bugeaud s'y rendit, et la paix fut rétablie entre les deux hommes de

guerre qui, sans se douter assurément du voisinage, avaient pris part l'un et l'autre à la bataille d'Austerlitz, l'un caporal aux vélites de la garde, l'autre maréchal de l'Empire et commandant du quatrième corps.

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE 1843.

I. — Insurrection de l'Ouarensenis et du Dahra. — Les Beni-Mnacer et les Beni-Mnad. — Le duc d'Aumale à Médéa. — Pointe sur Boghar.

II. — Le marabout de Sidi-Lekhal. — Créations de postes militaires. — El-Esnam (Orléansville). — Tenès. — Tiaret. — Teniet-el-Had. — Succès de Changarnier au grand pic de l'Ouarensenis. — Combat de Sidi-Rached.

III. — Le duc d'Aumale sur la piste de la smala. — Dispositions de marche. — Rencontre soudaine à Taguine. — Enlèvement de la smala.

IV. — Mort de Moustafa-ben-Ismaïl. — Poursuite des tribus émigrantes. — Le colonel Géry. — Combat de Djidda. — Réduction de l'Ouarensenis. — Le colonel Jusuf. — Colonne légère. — Infanterie montée.

V. — Le général Bugeaud nommé maréchal de France. — Insubordination du général Changarnier. — Sa rupture avec le maréchal Bugeaud. — Son départ.

VI. — Activité d'Abd-el-Kader. — Combat de Sidi-Youcef. — Combat de Sidi-Yaya. — Mort de Ben-Allal.

I

« Abd-el-Kader a perdu les cinq sixièmes de ses États, tous ses forts ou dépôts, son armée permanente, et, qui pis est, le prestige qui l'entourait encore en 1840. S'il n'a pu nous résister

lorsqu'il disposait de l'impôt et du recrutement sur tout le pays, lorsqu'il avait une armée permanente et des provisions de guerre, lorsque toutes les tribus marchaient à sa voix partout où il l'ordonnait, comment lutterait-il aujourd'hui avec quelque succès lorsqu'il ne s'appuie que sur une poignée de tribus déjà ruinées en partie? Il peut prolonger quelque temps le malheur de quelques populations par des entreprises de partisan : il ne peut reconquérir sa puissance. » Voilà ce que le général Bugeaud écrivait au maréchal Soult en résumant la campagne de 1842; et il ajoutait : « Je ne sais où il portera ses pas. » Le général Bugeaud allait être, plus tôt qu'il ne pensait, tiré d'incertitude.

A peine les colonnes françaises venaient-elles de quitter l'Ouarensenis qu'Abd-el-Kader y reparaissait, rapide comme la foudre, terrible comme elle. Aux tribus qui s'étaient sauvées par une fausse soumission il pardonna aisément; mais à celles qui s'étaient sincèrement soumises il fut impitoyable. Tel était le cas des Ouled-Kosséir et des Attaf. Leurs douars furent mis à sac, leurs grands décapités. L'émir n'osa pas faire tomber la tête de Mohammed-bel-Hadj, le grand chef des Beni-Ouragh, mais il l'envoya, chargé de fers, à la smala.

En même temps qu'il terrifiait les uns, il abusait les autres par des mirages de paix. Il n'y avait pas jusqu'à la présence du duc d'Aumale en Algérie qui ne lui servît de prétexte. « Le gouvernement de la France, faisait-il écrire partout, et le roi des Français veulent traiter avec la nation arabe : le gouverneur seul veut faire obstinément la guerre; mais son temps est fini, et le fils du Roi lui-même a été envoyé dans le pays pour hâter la conclusion des négociations. » Quand il convoquait les goums de tout l'Ouarensenis, c'était, assuraient ses courriers, pour qu'il pût se présenter devant le prince avec une escorte imposante. La terreur et la ruse aidant, il avait réuni en quelques jours des forces considérables, et, sûr de l'Ouarensenis, il était passé dans le Dahra. A la voix de Barkani qui l'y avait devancé, les belliqueux Beni-Mnacer s'étaient déjà mis en insurrection.

Quand ces nouvelles arrivèrent à Alger, elles purent surprendre le général Bugeaud, elles ne le troublèrent pas. On eut alors la preuve évidente des qualités supérieures de cet homme de guerre, la résolution et le sang-froid. Comme la révolte, flagrante dans le Dahra, pouvait gagner, par l'Ouarensenis, tout le Tell et le sud même, il mit

de tous côtés en campagne des colonnes mobiles. Au général de Bar il prescrivit de marcher d'Alger sur Cherchel; au général Changarnier, de concourir à ce mouvement à l'ouest de Miliana; au lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, de couvrir contre Ben-Allal les Beni-Zoug-Zoug, les Djendel et les Ayad; au duc d'Aumale, de se porter de Médéa vers Boghar; à La Moricière et au général Gentil, qui avait remplacé d'Arbouville à Mostaganem, de surveiller la lisière occidentale de l'Ouarensenis et du Dahra.

Le grand effort de la répression commença, le 20 janvier 1843, contre les Beni-Mnacer. Le général de Bar, excellent homme, très attaché au gouverneur, mais de facultés moyennes, n'y réussit pas d'abord; après deux petits engagements soutenus le 23 et le 24, il fut obligé de rétrograder devant l'insurrection. A cette nouvelle le général Bugeaud lui envoya quinze cents hommes de renfort et le colonel Picouleau, du 64e; puis il s'embarqua lui-même pour Cherchel avec les deux derniers bataillons disponibles de la division d'Alger. Le 30 janvier, il attaqua par l'ouest les Beni-Mnacer, que le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, sorti de Miliana, devait aborder par le sud; mais la pluie, la neige, la tempête vinrent en aide aux

insurgés, si bien que les deux colonnes furent contraintes, moins par l'ennemi que par les éléments conjurés, de rentrer le même jour, 7 février, l'une à Miliana, l'autre à Cherchel.

On ne pouvait demeurer sous l'effet moral de cette tentative avortée. Elle fut reprise, le 12 février, par le général de Bar et le colonel Picouleau. Quelques tribus, les Zatima entre autres, demandèrent l'*aman* et présentèrent les chevaux de *ǵâda;* d'autres, excitées par les fils de Barkani, firent une résistance acharnée; mais Saint-Arnaud étant arrivé au soutien de Picouleau, elles finirent par céder aussi, de sorte que le général de Bar annonça triomphalement au gouverneur la soumission de tous les Beni-Mnacer. Il en eut tout de suite le démenti. Quand Saint-Arnaud voulut regagner Miliana, il fut attaqué vigoureusement, le 28 février, dans la région la plus âpre de ce pays difficile, par quatre fractions récalcitrantes de la tribu imparfaitement pacifiée; il s'en tira sans doute, mais non sans avoir éprouvé des pertes sensibles. Quelle que fût l'amitié du gouverneur pour le général de Bar, il ne put se tenir de glisser dans son rapport cette remarque ironique : « Il paraît que l'on ignorait l'existence de ces quatre fractions, car le général de Bar et le colo-

nel Picouleau m'assuraient que toutes les fractions de cette tribu puissante étaient soumises. »

Un fort contingent des Beni-Mnad s'était joint aux Beni-Mnacer : la défection d'une tribu limitrophe de la Métidja ne pouvait rester impunie. Le 3 mars, les Beni-Mnad se virent cernés de trois côtés par le général de Bar, Changarnier et le gouverneur. Dans l'enceinte fermée par les baïonnettes, ils attendaient en tremblant ce qui allait être décidé de leur sort. Le général Bugeaud fit approcher les grands et leur dit : « Abd-el-Kader, en pareil cas, ferait tomber vos têtes sur-le-champ, et vous l'avez mérité, puisque, oubliant l'humanité, la douceur et la réserve dont nous avons usé envers vous, plusieurs ont pris part aux combats des Beni-Mnacer, tandis que d'autres préparaient la révolte ; mais je veux vous prouver que nous ne sommes pas barbares comme celui que vous appelez votre sultan. Sachant d'ailleurs que la plupart des familles sont innocentes des manœuvres des chefs, je leur rends la liberté, leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux ; mais je vais prendre en otage les principaux d'entre vous, et je frapperai une amende qui devra être payée par les plus coupables. »

Quant aux Beni-Mnacer, le général de Bar re-

tourna chez eux, sans pouvoir obtenir encore de ces rudes guerriers cette absolue soumission dont il s'était flatté naguère. Il fallut y employer « le montagnard ».

Changarnier occupait alors les troupes de son commandement à construire une route carrossable entre Blida et Miliana, par la gorge de l'Oued-Djer et le col du Gontas. Des détachements répartis sur les ateliers et des garnisons de Miliana et de Cherchel mises à sa disposition, il forma sept petites colonnes, qui, dans la nuit du 1er au 2 avril, convergèrent toutes vers le centre de résistance des Beni-Mnacer. Le pays fut saccagé, plus de mille prisonniers tombèrent entre les mains du général; mais les réguliers de Barkani lui échappèrent, et, quoiqu'il eût fait faire à la soumission un grand pas, il s'en fallut encore de quelque chose qu'elle fût sans retour et complète. Ce qu'il y avait à noter particulièrement dans cette expédition des « sept colonnes », c'est que les Chenoua, les Beni-Mnad et les Hadjoutes eux-mêmes y avaient pris part avec les troupes françaises.

Pendant cette longue série de petites opérations entre Miliana et Cherchel, le duc d'Aumale avait dirigé avec un remarquable entrain sa pointe sur Boghar. Il y était arrivé le 26 janvier, quatre jours

après être sorti de Médéa, et tout de suite il avait fait exécuter par les spahis du colonel Jusuf et le goum des Ouled-Aziz une razzia sur deux cheikhs des Ouled-Antar, suspects de connivence avec Ben-Allal. Le soir même, tandis que ce premier succès était fêté au bivouac, le chef des Bou-Aïch fit avertir le prince que la *khasna,* autrement dit le trésor de Ben-Allal, comprenant à la fois sa fortune personnelle et la caisse militaire, se trouvait aux environs, sous la garde de Djelloul-ben-Ferhat, chef de la minorité réfractaire de ces Ayad dont Ameur, son frère, commandait la majorité soumise, et que Djelloul, sans le moindre souci du côté de Boghar, ne s'inquiétait que des mouvements d'une colonne sortie de Miliana dans la direction de Teniet-el-Had. Le surlendemain, 28 janvier, la khasna de Ben-Allal était entre les mains du prince : à la pointe du jour, sept cents cavaliers des goums soutenus par deux cents spahis étaient tombés sur les douars de Djelloul et avaient fait un butin énorme. Accouru trop tard à la défense de sa fortune, Ben-Allal n'avait pas osé tenter la recouvrance et s'était retiré vers les ruines de Takdemt.

De retour à Médéa, le duc d'Aumale reçut du gouverneur l'ordre de se porter à l'est, où Ben-

Salem essayait de soulever les tribus du Sebaou contre l'autorité du khalifa Mahi-ed-Dine, institué par le général Bugeaud l'année précédente. La colonne formée par le prince comprenait deux mille baïonnettes, deux cents chevaux des spahis, cinq cents des goums et deux obusiers de montagne. Elle se mit en mouvement dans les premiers jours de mars, foula en passant les Beni-Djaad, qui avaient donné asile à Ben-Salem, et, malgré la surprise d'une tourmente de neige qui la fit cruellement souffrir, elle atteignit l'Isser le 10, et attaqua franchement, le lendemain, les Nezlioua que soutenait le bataillon régulier de Ben-Salem. Mis en déroute, les Kabyles virent pendant deux jours leur territoire dévasté, leurs villages brûlés. La leçon était suffisante. Le duc d'Aumale, après avoir touché à Bordj-Bouira et côtoyé le Djebel-Dira, rentra le 21 mars à Médéa, avec sa colonne satisfaite, parce qu'elle était bien conduite.

II

Dans la nouvelle crise soulevée par Abd-el-Kader, des deux provinces d'Oran et d'Alger, c'était la première qui, contrairement aux précédents, était par comparaison la plus calme. Sans cesser d'avoir l'œil sur les Flitta ni de leur infliger quelque correction de temps à autre, La Moricière s'occupait de mettre un peu d'ordre dans l'organisation des tribus soumises et l'administration du territoire conquis. Son aide principal en ces matières délicates, le lieutenant-colonel Daumas, lui avait été enlevé, en même temps que le colonel Pélissier, son chef d'état-major, par le gouverneur, qui les avait attachés l'un et l'autre au service d'Alger, celui-ci comme sous-chef de l'état-major général de l'armée d'Afrique, celui-là comme directeur des affaires arabes. Au colonel Pélissier avait succédé le commandant de Crény; le commandant de Martimprey, successeur de Daumas, dirigeait d'Oran les affaires arabes de la province avec

le concours du commandant de Barral à Tlemcen, du capitaine d'artillerie Charras à Mascara et du commandant Bosquet à Mostaganem.

C'était cette dernière subdivision qui avait le plus à faire, à cause de l'insurrection du Dahra et du bas Chélif. Dans ces temps difficiles, deux hommes se distinguèrent, le général Gentil, qui commença par secourir, dans le Dahra, les Coulouglis de Mazouna menacés par Abd-el-Kader, et le khalifa Sidi-el-Aribi, dont l'inébranlable fidélité n'eut jamais un moment de crainte pas plus que de défaillance. Dans les premiers jours du mois de mars, un pont fut établi sur le bas Chélif, en dépit de l'opposition acharnée des Beni-Zerouel, qui en comprenaient trop bien l'importance. La communication étant désormais assurée entre les deux rives, le général Gentil se porta, le 15, contre la tribu récalcitrante, dont une partie demanda l'*aman,* tandis que l'autre se réfugiait dans des cavernes où il eût été trop difficile et surtout trop long de la bloquer. La nécessité de surveiller Abd-el-Kader, qui se tenait en quelque sorte à cheval sur le Chélif, tantôt dans le Dahra, tantôt dans l'Ouarensenis, ne permettait pas au général Gentil de s'éloigner trop du fleuve.

Le 19 mars, il se trouvait chez les Ouled-Khe-

louf, près du marabout de Sidi-Lekhal. L'enceinte de ce marabout, plus développée qu'à l'ordinaire, formait une sorte de caravansérail ou de fondouk dont le mur était garni à l'intérieur, sur ses quatre faces, d'une série de petites chambres contiguës, couvertes en terrasse et toutes ouvertes sur une vaste cour au centre de laquelle s'élevait la koubba du saint musulman. Une population nombreuse s'était enfermée dans cette enceinte qu'elle avait crénelée de meurtrières. Une cinquantaine d'hommes armés, se disant Cheurfa, c'est-à-dire descendants ou tout au moins alliés du Prophète, étaient sortis au-devant du général, et, tout en lui présentant un cheval de soumission, l'avaient prié, pour ne pas dire sommé, de passer outre. Le général, de son côté, voulait savoir ce qui se cachait derrière cette muraille; il répondit qu'il était décidé à y voir, mais qu'il promettait à tous ceux qui occupaient le marabout la vie sauve. Les députés se retirèrent avec des menaces, et quand l'avant-garde fut à portée, des coups de feu l'accueillirent.

La muraille n'était pas haute : deux compagnies du 32ᵉ l'escaladèrent, le colonel en tête; mais quand elles furent sur les terrasses, une vive fusillade, partie des chambres intérieures, les empêcha quelque temps d'en descendre. Enfin,

encouragés par l'exemple du capitaine Hardouin et du sergent Devin, qui sautèrent les premiers dans la cour, les hommes s'y jetèrent après eux; un combat acharné, corps à corps, s'engagea dans chacune de ces niches étroites et sombres, et s'acheva, au bout d'une heure, dans la koubba. On ne connut jamais exactement les pertes des défenseurs; mais il sortit de l'enceinte sanglante plus de sept cents prisonniers, Ouled-Khelouf, Ouled-Sidi-Lekhal et Beni-Zerouel. Cette exécution répandit dans tout l'ouest du Dahra une terreur salutaire et y rétablit la tranquillité pour un temps.

Dans la correspondance échangée, au mois de décembre précédent, entre le général Bugeaud et La Moricière, une question du plus haut intérêt avait été introduite et traitée par celui-ci avec une sagacité pénétrante. « L'occupation de Mascara, et plus tard celle de Tlemcen, par des divisions actives, disait-il, ont en quelques mois plus avancé nos affaires qu'on n'avait pu le faire en dix ans d'expéditions et de combats meurtriers. Si maintenant nous examinons sur la carte l'est de la province entre Chélif et Mina, cette étude nous expliquera tout de suite la différence des résultats obtenus. Là nos colonnes ne peuvent plus se donner la main

en trois jours. Il y a cinquante-six lieues de Mostaganem à Miliana, et soixante-douze de Mascara à Médéa; de là l'inefficacité de nos efforts. Le problème peut donc être posé en ces termes : trouver, entre les quatre places de Mostaganem, Mascara, Miliana et Médéa, un point tel que l'action des troupes qui partiront de chacune d'elles puisse se combiner, en trois jours de marche, avec celle des colonnes parties des autres ; occuper ce point de bonne heure, pour en faire le centre des opérations de la campagne prochaine. »

La Moricière opinait pour la position de Tiaret, non loin des ruines de Takdemt, à la limite méridionale du Tell; mais cette position trop excentrique n'était pas le nœud qui pouvait le plus sûrement rattacher les quatre villes indiquées dans le problème. Sans donner tout à fait l'exclusion à Tiaret, le général Bugeaud lui préféra d'abord un point situé dans la vallée du Chélif, à distance presque égale de Médéa et de Mostaganem. Ce point portait en arabe le nom d'El-Esnam, qui veut dire les idoles, parce qu'on y avait trouvé des débris de statues antiques. Parmi les avantages qu'il pouvait offrir, il y en avait un d'un intérêt considérable, c'est qu'il se trouvait à très peu près sous le méridien de Tenès, de sorte

qu'en ouvrant une route de Tenès à El-Esnam, on avait une communication au centre même du Dahra, entre le Chélif et la mer.

En applaudissant au choix du gouverneur, La Moricière eut l'adresse de remettre sur le tapis Tiaret, non plus comme un grand centre militaire à créer, mais comme un humble poste-magasin destiné au ravitaillement des colonnes qui auraient à visiter nécessairement les Hauts-Plateaux. Dans cette mesure on ne peut plus modeste, le projet fut agréé par le gouverneur, qui en ce temps-là d'ailleurs était très bien disposé pour ses deux principaux collaborateurs, Changarnier et La Moricière. Afin de tenir entre eux la balance égale, en même temps qu'il concédait à La Moricière l'établissement de Tiaret, il autorisait Changarnier à fonder le pareil dans le sud du Titteri, à Teniet-el-Had. Enfin, pour que la balance fût plus égale encore, ils étaient l'un et l'autre ses candidats au grade de lieutenant général, et il eut la joie de voir ses propositions accueillies par le ministre de la guerre. Déjà maréchaux de camp du même jour, La Moricière et Changarnier furent promus ensemble, le 9 avril.

A ce propos, dans ses *Souvenirs d'un vieux zouave,* le capitaine Blanc raconte un incident qui

n'est pas pour démentir ce qu'on connaît du second des deux nouveaux lieutenants généraux. « Comme j'ai parlé ailleurs, dit-il, de l'animosité qui existait entre les généraux de Bourjolly et Changarnier, — et qui datait du combat de l'Oued-el-Alleg, livré le 31 décembre 1839, — je dois rappeler une scène qui eut lieu à Miliana, lorsque la nouvelle de la promotion de ce dernier y parvint. Je la tiens d'un ancien officier d'ordonnance de M. de Bourjolly, qui en fut témoin et qui n'en a pas oublié les détails. M. Changarnier était dans Miliana et M. de Bourjolly, commandant une colonne dans la vallée du Chélif, campait au marabout de Sidi-Abd-el-Kader. Quand il eut reçu les dépêches qui annonçaient la promotion de son collègue, M. de Bourjolly crut ne devoir céder à personne le soin de les lui apporter, et, montant aussitôt à cheval, il se rendit à Miliana, suivi de son officier d'ordonnance. Il trouva M. Changarnier sur la place, et, mettant aussitôt pied à terre : « Mon général, lui dit-il, je m'estime très heureux de pouvoir être le premier à vous annoncer que vous êtes nommé lieutenant général. » A cette nouvelle, M. Changarnier pâlit d'émotion, et, sans adresser un mot de remercîment au messager qui la lui apportait : « Enfin,

s'écria-t-il, je puis donc arriver à quelque chose! » M. de Bourjolly tourna alors sur ses talons, remonta à cheval et repartit pour son bivouac, maudissant la malencontreuse idée qui l'avait poussé à une démarche de laquelle il avait attendu peut-être un rapprochement avec son ancien ennemi, et qui ne lui rapportait qu'une humiliation de plus. »

Le général de Bourjolly commandait alors la cavalerie de la colonne que le gouverneur allait conduire sur le territoire d'El-Esnam. Cette colonne se composait de six bataillons, de deux cent cinquante chasseurs d'Afrique et spahis, de deux sections d'artillerie de montagne, de deux forts détachements de sapeurs du génie et d'ouvriers d'administration, d'une compagnie de discipline et d'une section d'ambulance; le convoi comprenait cent vingt voitures et trois cent cinquante mulets. Le 23 avril, la colonne partit de Miliana; ce même jour, Changarnier prenait le chemin de Teniet-el-Had, et La Moricière arrivait à Tiaret.

Le 27, le gouverneur fut rejoint à El-Esnam par le général Gentil, qui lui amenait de Mostaganem un autre convoi de soixante-dix voitures et dix-huit cents mulets arabes. Aussitôt la recon-

naissance du terrain faite, on se mit à l'œuvre. Le 28, le général Bugeaud prit droit au nord la direction de Tenès, avec cinq bataillons, une compagnie de sapeurs, la compagnie de discipline, la cavalerie française et trois cents chevaux des goums amenés du bas Chélif par Sidi-el-Aribi. Le 29, il arriva devant Tenès, à onze lieues d'El-Esnam, après avoir fait tirer quelques coups de fusil sur les Kabyles. La route, ébauchée à coups de pioche dans un terrain difficile, fut élargie et consolidée sans relâche les jours suivants. Des matériaux de construction, amenés par mer, purent être dirigés sur El-Esnam du 8 au 10 mai.

Le 11, une grande émigration des Sbéa se trouva prise entre le gouverneur d'une part et le colonel Pélissier de l'autre; elle allait s'échapper en alléguant une soumission déjà faite, et le colonel, trop confiant, s'était laissé duper par le stratagème, quand, averti de son erreur et piqué des sarcasmes que ne lui ménageait pas l'humeur caustique de son chef, il revint sur ses pas, atteignit les émigrants et leur fit payer cher le mensonge dont ils l'avaient leurré. La capture fut considérable : dix-neuf cents prisonniers, quatre cents juments et poulains, huit cents ânes, douze cents têtes de bétail. Dès le lendemain les de-

mandes d'*aman* affluèrent de toutes parts. Barkani, qui s'était jusqu'alors maintenu dans le Dahra, s'empressa de repasser le Chélif et de se jeter dans l'Ouarensenis.

Tandis que sapeurs du génie, ouvriers d'administration, terrassiers, maçons, charpentiers, forgerons, serruriers, recrutés dans les bataillons d'infanterie, faisaient sortir de terre les premières constructions de Ténès et d'El-Esnam, tandis qu'entre ces deux points les disciplinaires continuaient d'améliorer la route, des travaux analogues, mais sur une moindre échelle, fondaient les établissements de Tiaret et de Teniet-el-Had. Le dernier n'occupait pas assez le général Changarnier pour l'empêcher de manœuvrer dans l'Ouarensenis. Les troupes à ses ordres y pénétrèrent en même temps par l'Oued-Fodda, par l'Oued-Rouina et par le territoire des Beni-Zoug-Zoug. Le 12 mai, elles se réunirent, refoulèrent, sans leur donner un jour de répit, les Kabyles et les réguliers de Ben-Allal, et le 18, au point du jour, atteignirent la base escarpée du grand pic.

Sur une longueur de plus d'une lieue se dressait un mur de roc dont la crête bizarrement déchiquetée avait reçu du troupier français le nom pittoresque de cathédrale de l'Algérie. C'était sur ces

hauteurs dénudées, sans une goutte d'eau, qu'une grande partie des populations refoulées avait cherché un asile. Il était difficile de les y atteindre; on n'y aurait pu parvenir que par des sentiers en corniche, étroits, glissants, à pente rapide, et l'on y aurait fait de grandes pertes. A l'attaque de vive force Changarnier préféra le blocus; l'investissement ne coûta que cinq tués et dix-huit blessés; malheureusement le colonel d'Illens, l'ancien commandant de la première et infortunée garnison de Miliana, fut au nombre des morts.

La patience des troupes ne devait pas être mise à trop longue épreuve; après vingt-quatre heures de blocus, les pourparlers commencèrent; Changarnier exigeait la reddition à merci. Le 20 mai, à midi, on vit d'abord descendre pêle-mêle, beuglant, bêlant, mourant de soif, se précipitant au ruisseau qui coulait au pied de la montagne, bœufs, moutons, chèvres, une avalanche de bétail; une heure plus tard apparurent en longues files des femmes, des enfants, des vieillards, enfin les guerriers; c'était un peuple de deux mille âmes. Changarnier se contenta de garder les troupeaux et de retenir quelques otages; tout le reste fut mis en liberté. Ainsi l'est et le centre de l'Ouarensenis avaient été ramenés à la soumission.

Sur la lisière occidentale, une course du général Gentil chez les Flitta venait d'ajouter une page glorieuse aux annales du 2e régiment de chasseurs d'Afrique. Le 16 mai, cinquante chasseurs, commandés par le capitaine Daumas, frère du directeur des affaires arabes, s'étaient lancés sur les traces d'une fraction de la tribu fugitive; la poursuite les avait menés loin, très loin de la colonne, quand ils tombèrent tout à coup dans une masse de cavalerie qu'on pouvait évaluer à quinze cents chevaux. Il y avait là une koubba, du nom de Sidi-Rached. Le capitaine eut le temps de s'y poster; il disposa tout alentour, comme un carré d'infanterie, mais sur un seul rang, ses hommes pied à terre, les chevaux leur servant de parapet, et la fusillade s'engagea.

Cependant le général Gentil s'inquiétait de ne voir pas revenir son détachement. Il ne lui restait qu'une réserve de soixante chasseurs, sous les ordres du capitaine adjudant-major Favas, et quelques spahis; il fit partir les chasseurs et les suivit avec son infanterie au pas de course. Aux approches de Sidi-Rached, guidé par le bruit du combat et sans se laisser étonner par l'énorme supériorité numérique de l'ennemi, le capitaine Favas fit prendre à sa troupe le galop de charge, ren-

versa du choc la ligne épaisse des assaillants, et vint, après avoir fait sa trouée, se placer à côté de son camarade. D'abord étonnés, les Arabes se consultèrent; mais après s'être rendu compte du petit nombre des nouveaux venus, ils reprirent avec vivacité la fusillade. Depuis le commencement du combat, deux longues heures se passèrent jusqu'à l'arrivée d'un bataillon du 32e accouru à la rescousse. Des cent dix chasseurs rangés autour du marabout, vingt-deux avaient été tués, trente blessés; des sept officiers qui les commandaient, un seul était sans blessure.

A trente lieues de là, au sud-ouest de Mascara, le général Bedeau avait affaire aux Djafra soulevés par Abd-el-Kader. Après avoir quitté le Dahra, puis l'Ouarensenis, l'émir était apparu au milieu de cette tribu demi-nomade, l'avait conduite jusque sous Mascara et s'était servi d'elle pour entraîner encore une fois hors de la plaine d'Eghris les Hachem, qu'il envoya aussitôt se réunir à la smala. Ce grand succès obtenu, il renvoya les Djafra chez eux, et de sa personne se mit en observation sur la lisière du Tell. La Moricière, qui était à Tiaret, ne pouvait pas s'en éloigner; il envoya au général Moustafa-ben-Ismaïl l'ordre de venir d'Oran avec tout son maghzen renforcer le colonel

Géry à Mascara, et prescrivit au général Bedeau de sortir de Tlemcen pour châtier les Djafra. Si-Zeitouni, que l'émir venait de leur donner pour khalifa, lâcha pied dès la première rencontre et fut pris dans la seconde. Avant la fin de mai, tout était fini : les Djafra demandaient grâce, et Bedeau pouvait retourner à Tlemcen.

Le général Bugeaud ne recevait de toutes parts que d'heureuses nouvelles. A peine débarqué, le 23 mai, d'Alger, où le soin des affaires générales l'avait rappelé pour quelques jours, il était parti dans la soirée de Tenès pour El-Esnam, quand, vers le milieu de la nuit, au bivouac, l'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, qu'il avait en grande affection, entra tout à coup dans sa tente. Un courrier arabe venait d'arriver : la smala était prise! *Ould-el-Rey*, le fils du Roi, avait pris la smala !

III

On savait que la smala devait errer quelque part sur les Hauts-Plateaux, probablement autour de Goudjila; c'est pourquoi le général Bugeaud avait donné à La Moricière l'ordre de battre la région voisine depuis Tiaret, en même temps qu'il prescrivait au duc d'Aumale de s'y porter de Médéa par Boghar. Ces mouvements étaient même révélés, par le *Moniteur algérien,* au public.

« Le 10 mai, y était-il dit, S. A. R. le duc d'Aumale, après avoir fait un dépôt de vivres dans les ruines de Boghar, s'est avancé dans le sud de l'Ouarensenis à la recherche des tentes et des familles d'Abd-el-Kader et de ses khalifas. Cette réunion, évaluée à dix mille personnes, compose ce qu'on appelle la smala; cette agrégation est entièrement ambulante. Les Arabes nos alliés disent généralement que, si l'on prenait la smala, on porterait un coup terrible à la puissance d'Abd-el-Kader. S. A. R. le duc d'Aumale a été chargé

de s'en emparer; mais l'entreprise est difficile. Il faudra des marches forcées sur des territoires où les eaux sont rares et où l'on trouve plus rarement encore des cultures pour les animaux. S. A. R. a été pourvue, autant qu'il était possible, des moyens nécessaires; mais, quelles que soient son activité et son intelligence, il faut encore que la fortune lui vienne en aide pour atteindre la smala, tant elle est mobile et bien avertie par le zèle et le dévouement du pays. Le général de La Moricière seconde par le Sersou les opérations de S. A. R.»

Si cette publication avait pour objet de mettre à couvert, en cas d'insuccès, la responsabilité du duc d'Aumale, l'intention était excellente assurément; grâce à l'habileté du prince, et surtout à sa décision, la précaution demeura heureusement inutile.

Après avoir laissé à Boghar un grand dépôt de vivres et des moyens de transport suffisants pour les lui amener au besoin, le duc d'Aumale en était parti, le 10 mai, avec treize cents hommes du 33e, du 64e et des zouaves, cinq cent cinquante cavaliers, chasseurs d'Afrique, spahis et gendarmes, une section d'artillerie de montagne, un goum de deux ou trois cents chevaux conduits par l'agha des Ayad, Ameur-ben-Ferhat, un convoi de huit

cents chameaux et mulets chargés de biscuit, d'orge et d'eau. Dirigée sur Goudjila par de bons guides, la colonne y arriva le 14; là, les gens qu'on interrogea dirent que la smala devait être à quinze lieues environ dans le sud-ouest, aux environs d'Ousserk, sur une ligne d'eau, c'est-à-dire de puits, qui mène au Djebel-Amour, où elle allait vraisemblablement chercher les grains qu'elle ne pouvait plus se procurer dans le Tell.

Pendant la nuit du 14 au 15 et toute la matinée du lendemain, on marcha dans cette direction; mais, vers midi, on sut par un petit nègre, tombé d'aventure entre les mains de l'agha, que l'immense caravane avait plié ses tentes et s'était portée d'Ousserk vers Taguine. C'était Abd-el-Kader qui avait ordonné ce mouvement de l'ouest à l'est, parce que d'Ousserk, où il se tenait en observation avec un certain nombre de cavaliers, il avait aperçu les coureurs de La Moricière, tandis que, du côté de Taguine, il était persuadé qu'il n'y avait aucun risque à courir. On peut difficilement comprendre que l'émir, si exactement informé d'ordinaire, l'ait été si mal au sujet du prince, dont il croyait la colonne en retraite sur Boghar.

La smala avait mis quatre jours à se rendre d'Ousserk à Taguine, où elle était arrivée le 15.

On estimait à plus de trois cents le nombre des douars et à plus de quarante mille âmes la population qu'elle comprenait dans son immense et mobile enceinte. Tous n'y étaient pas volontairement; car, indépendamment des prisonniers considérables comme Mohammed-bel-Hadj, le chef des Beni-Ouragh, il y avait une foule d'otages de moindre importance et beaucoup de douars entraînés malgré eux. Quant à s'enfuir, il n'y fallait pas penser; de temps en temps, l'émir faisait proclamer à travers le campement, par ses crieurs, cette brève et terrifiante sentence : « De quiconque cherchera à fuir ma smala, à vous les biens, à moi la tête! » Des milliers d'hommes armés, Hachem et autres, avaient donc l'œil ouvert sur les suspects, sans compter les cinq cents réguliers qui servaient toujours de garde à la famille de l'émir.

Dans la soirée du 15, quand la smala était arrivée à Taguine, une sorte de murmure sourd et de frémissement avait traversé les tentes; des courriers de Ben-Allal venaient de répandre le bruit qu'une colonne française arrivant de l'est avait été vue dans la région du Sersou; mais El-Djelali, un des conseillers intimes d'Abd-el-Kader, s'était hâté de faire tomber la rumeur et d'affirmer que les Français étaient au contraire à l'ouest, du côté

de Tiaret, bien surveillés par l'émir en personne. Sur cette assurance, le calme se rétablit dans la smala.

Or, ce même jour, dans l'après-midi, la colonne de Boghar avait passé de la direction d'Ousserk à celle de Taguine, « soit, a dit le duc d'Aumale dans son rapport, pour y atteindre la smala, si elle y était encore, soit pour lui fermer la route de l'est et la rejeter forcément sur le Djebel-Amour, où, prise entre les deux colonnes de Mascara et de Médéa, il lui était difficile d'échapper; car, dans ces vastes plaines, où l'eau est si rare, les routes sont toutes tracées par les sources si précieuses que l'on y rencontre. Ce plan était simple; mais il fallait pour l'exécuter une grande confiance dans le dévouement des soldats et des officiers. Il fallait franchir d'une seule traite un espace de plus de vingt lieues, où l'on ne devait pas rencontrer une goutte d'eau; mais je comptais sur l'énergie des troupes; l'expérience a montré que je ne m'étais pas trompé.

« Je subdivisai la colonne en deux : l'une essentiellement mobile, composée de la cavalerie, de l'artillerie et des zouaves, auxquels j'avais attaché cent cinquante mulets pour porter les sacs et les hommes fatigués; l'autre, formée de deux batail-

lons d'infanterie et de cinquante chevaux, devait escorter le convoi sous les ordres du lieutenant-colonel Chadeysson. Après une halte de trois heures, les deux colonnes partirent ensemble, conduites chacune par des guides sûrs. Le rendez-vous était à Ras-el-Aïn-Taguine. Le 16, à la pointe du jour, nous avions déjà rencontré quelques traînards de la smala. Sur des renseignements inexacts qu'ils donnèrent, je fis avec la cavalerie une reconnaissance de quatre lieues droit au sud qui n'aboutit à rien. Craignant de fatiguer inutilement les chevaux, je persistai dans mon premier projet et je repris la direction de Taguine, où toute la colonne devait se réunir. »

Cette reconnaissance faite au trot avait laissé les zouaves fort en arrière. On chevauchait sous un soleil ardent, sur un terrain sec, balayé par un vent violent et chaud soufflant du désert, à travers une succession monotone de rideaux formés par les longues ondulations du sol.

Voici quel était l'ordre de marche : le capitaine Durrieu, chargé du service de la topographie et des guides; à côté de lui, Ameur-ben-Ferhat, l'agha des Ayad, suivi de son goum débandé; puis, formant à gauche le premier échelon, sous les ordres du commandant d'Allonville, quatre esca-

drons de spahis en colonne de pelotons, environ deux cent trente chevaux; auprès d'eux, leur colonel Jusuf, avec deux de ses officiers, le lieutenant Fleury et le sous-lieutenant du Barrail; à deux cents pas en arrière et à droite, le deuxième échelon, formé de deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, d'une division du 1er régiment et de trente gendarmes, le tout faisant deux cent soixante chevaux, sous le commandement du lieutenant-colonel Morris. Le duc d'Aumale marchait entre les deux échelons, avec son état-major, le commandant Jamin, son aide de camp, le capitaine de Beaufort et le capitaine de Marguenat, ses officiers d'ordonnance, un spahi porte-fanion et un interprète. Quel que fût son empire sur lui-même, l'anxiété, la préoccupation se laissaient deviner sous le calme sérieux de son attitude.

Vers neuf heures, le lieutenant-colonel Morris vint au prince et lui dit : « On voit bien que vous êtes officier d'infanterie, mon général; vous n'avez aucune pitié pour la cavalerie; vous ne voyez seulement pas que nos chevaux ont besoin de souffler et d'autre chose encore. — Je suis plus soigneux que vous ne pensez, répondit le prince; nous ne savons pas ce qui se passera dans la journée; faites mettre pied à terre et donner deux *jointées* d'orge. »

La halte faite et les hommes achevant de brider, le duc d'Aumale, qui venait de se remettre en selle, vit à quelque distance le capitaine Durrieu et l'agha s'arrêter court derrière la crête d'un rideau un peu plus élevé que les autres, Jusuf les rejoindre en hâte et regarder par-dessus la crête, puis tous les trois revenir au galop vers lui. Jusuf était très ému : « Toute la smala est là, à quelques pas devant nous, campée à la source de Taguine, dit-il précipitamment; c'est un monde! Nous ne sommes pas en mesure de l'attaquer; il faut tâcher de rejoindre l'infanterie. » L'agha s'était jeté à bas de cheval, et, tenant embrassé le genou du prince : « Par la tête de ton père, ne fais pas de folie! » disait-il. Jusuf et l'agha étaient des hommes très braves. Jusuf insistait, quand survint Morris : « Je ne suis pas de ton avis, s'écria le nouveau venu; il n'y a pas à reculer. — On ne recule pas dans ma race. » Ce mot du duc d'Aumale jaillit comme un éclair.

Une sorte de conseil allait s'improviser, comme on disait au vieux temps, « le cul sur la selle »; déjà le commandant Jamin, responsable vis-à-vis du Roi de la personne du prince, proposait, non de reculer, mais d'attendre au moins l'infanterie, tout au moins les zouaves. Attendre! quand les zouaves

ne peuvent pas arriver avant deux heures! quand, avant une demi-heure, la smala, couverte par les guerriers, aura fait retraite! Le duc d'Aumale a sa résolution prise. Tout le monde voulant dire son mot, il impose silence à tous, rompt le cercle, renvoie chacun à son poste, Jusuf à gauche devant les spahis, Morris à droite devant les chasseurs, et lui-même, à côté de Morris, en avant des chasseurs déployés, il commande la charge.

La smala s'attendait si peu à l'attaque que les spahis, arrivant au galop, furent d'abord pris pour ceux de l'émir. Déjà les femmes commençaient en leur honneur les *you you* de joie; mais quand on les eut vus de plus près et de l'autre côté les chasseurs : « C'est alors, a dit un des réguliers de la smala, que la stupeur s'empara de tout le monde. La peur paralysa notre intelligence et immobilisa les mouvements, même des plus braves. La frayeur appela le désordre, le désordre fit naître la déroute. Nous étions d'ailleurs étourdis par les cris des femmes, des enfants, des mourants, des blessés; mais quand, après notre reddition, nous pûmes reconnaître le petit nombre des vainqueurs, le rouge de la honte couvrit nos visages. »

L'affaire ne dura pas beaucoup plus d'une heure. Comment la peindre? Comment raconter

les cinq cents combats des cinq cents cavaliers? Car chacun eut le sien. « Nous n'étions que cinq cents hommes, a dit le duc d'Aumale, et il y avait cinq mille fusils dans la smala; on ne tua que des combattants, et il resta trois cents cadavres sur le terrain. Nous avons eu neuf hommes tués et douze blessés. »

A travers l'immense ville de tentes qu'il était impossible de cerner tout entière, il avait fallu faire une coupure. Tout ce qui était par delà s'enfuit dans un désordre indescriptible. Le plus important des captifs d'Abd-el-Kader, Mohammed-bel-Hadj, délivré par ce coup de fortune, était parmi les fugitifs; après avoir couru les plus grands hasards, il réussit à regagner son douar chez les Beni-Ouragh. Au nombre des trois mille prisonniers ramassés par le vainqueur, on en compta près de trois cents qui étaient considérables; il y avait notamment la famille tout entière de Ben-Allal, celles de Miloud-ben-Arach et d'El-Karouby, secrétaire de l'émir. La mère et la femme d'Abd-el-Kader avaient pu s'échapper, grâce au dévouement de quelques serviteurs fidèles.

Pour garder toute cette multitude, sans parler des troupeaux innombrables, il était temps que

l'infanterie arrivât à l'aide. Elle arriva, les zouaves d'abord, puis l'autre colonne, hors d'haleine, mais sans avoir laissé en arrière ni un homme ni un mulet. Elle avait fait trente lieues en trente-six heures. Le lendemain 17, on brûla les tentes et tout le butin qu'on ne pouvait emporter. Ce jour-là les députations des tribus les plus proches accoururent et sollicitèrent l'*aman*. Djelloul-ben-Ferhat, le chef des Ayad dissidents, le frère du fidèle Ameur, envoya son hommage au prince; il était la veille dans la suite de l'émir.

Le 18, la colonne, retardée par l'allure lente des prisonniers et du bétail, reprit la direction de Médéa. Ce fut au bivouac des Chamounia, le 20 mai, deux jours avant d'arriver à Boghar, que le duc d'Aumale trouva le temps de dicter son rapport. Aussitôt dépêché, le courrier atteignit en trois jours le gouverneur au bivouac de l'Oued-bou-Bara, à moitié route de Tenès et d'El-Esnam.

Le général Bugeaud répondit sur-le-champ au prince : « Je reçois votre rapport du 20 mai. L'allégresse était déjà grande, car nous avions reçu dans la journée une très bonne nouvelle de M. le général Changarnier (sur l'affaire du grand pic de l'Ouarensenis); mais bientôt votre rapport, ré-

pandu dans le camp, y a produit des transports que je n'essayerai pas de vous décrire.

« On n'était pas seulement enivré de vos succès pour l'influence qu'ils doivent avoir sur la destinée du grand œuvre que nous poursuivons, mais encore parce qu'ils étaient obtenus par le fils du Roi, que l'armée chérissait déjà et qu'elle honore aujourd'hui.

« Il y a trois jours que j'écrivais, dans un article qui doit être inséré au *Moniteur algérien*, que, dans la poursuite de la smala, quelles que fussent les dispositions prises, quelle que fût l'intelligence du prince chargé de cette mission, il fallait encore une faveur de la fortune pour saisir cette agrégation si bien avertie, si mobile, si bien défendue. Eh bien! la fortune n'y a été presque pour rien. Vous devez la victoire à votre résolution, à la détermination de vos sous-ordres, à l'impétuosité de l'attaque. Oui, vous avez bien fait de ne pas attendre l'infanterie; il fallait brusquer l'affaire comme vous l'avez fait. Cette occasion presque inespérée, il fallait la saisir aux cheveux. Votre audace devait frapper de terreur cette multitude désordonnée. Si vous aviez hésité, les guerriers se seraient réunis pour protéger les familles; un certain ensemble eût été

mis dans leur défense, et le succès, à supposer que vous l'eussiez obtenu, vous eût coûté fort cher.

« La décision, l'impétuosité, l'à-propos, voilà ce qui constitue le vrai guerrier. Il est des cas où il faut être prudent et mesuré, où il faut manœuvrer avec ordre et ensemble : c'est quand on trouve un ennemi bien préparé, fort et bien échelonné. Il en est d'autres où il faut l'élan et la rapidité d'exécution, sans s'occuper beaucoup de l'ordre. L'affaire de Taguine était dans cette dernière classe; vous l'avez compris à l'instant, et c'est là surtout ce qui fait le grand mérite de cette action. »

L'année suivante, le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud écrivait de Taguine, le 15 mai 1844, à l'un de ses frères : « Je t'écris sur le lieu même où le duc d'Aumale a pris la smala d'Abd-el-Kader, il y aura demain un an. J'examine le terrain, je me fais expliquer la position de la smala et celle du prince, et je persiste à dire que c'est un coup d'une hardiesse admirable. Avec la prise de Constantine, c'est le fait saillant de la guerre d'Afrique. Il fallait un prince jeune et ne doutant de rien, s'appuyant sur deux hommes comme Morris et Jusuf, pour avoir le courage de l'accom-

plir. A mon sens, la meilleure raison pour attaquer, c'est que, la retraite étant impossible, il fallait vaincre ou périr. Vingt-quatre heures plus tôt ou plus tard, il ne revenait pas un Français de la colonne. »

IV

Nouée et dénouée en une heure, avec l'éclat d'un coup de théâtre, l'action dramatique si vivement menée par le duc d'Aumale allait avoir, à trente lieues de Taguine, un tragique épilogue. La masse fuyante de la smala, cherchant un refuge dans le Tell, était venue, comme une horde aux abois, se faire prendre aux toiles de La Moricière. Ces malheureux, Hachem pour la plupart, avaient été dépouillés par le maghzen de Moustafa-ben-Ismaïl si complètement que le général, avant de les faire conduire dans la plaine d'Eghris, fut obligé de les nourrir et de les vêtir.

Gorgés de butin, les *mghazni,* Douair, Smela, Gharaba, ne pensaient plus qu'à regagner leurs douars autour d'Oran et de Mostaganem, et à y rapporter leur part du pillage. Moustafa lui-même, leur général, était aussi pressé qu'eux de partir. Depuis peu de temps, il avait enrichi son harem d'une jeune et séduisante Algérienne. Passionné

comme le Vert-Galant, le vieux reître avait hâte de retrouver la belle. Au lieu de suivre, d'après les sages avis de La Moricière, le chemin qui, de Tiaret, mène à Oran par Mascara, il voulut prendre au plus court par un sentier perdu dans les bois. C'était le 23 mai. Les cavaliers, pied à terre, tiraient par la bride leurs chevaux pliant sous le faix. Les Cheurfa, dont ils traversaient le territoire et qui s'aperçurent de leur désordre, eurent aussitôt la tentation d'en profiter; au passage d'un défilé, ils attaquèrent. Surpris, surtout préoccupés de sauver leurs bagages, les *mghazni* n'essayèrent même pas de se défendre; ils ne songèrent qu'à fuir. « La peur, selon l'image arabe, pénétra dans ces cœurs de lion par la porte de l'avarice. »

Quelques-uns cependant, retenus par la crainte du chef, étaient demeurés en arrière, avec Moustafa. Droit sur les étriers, le vieux guerrier faisait le coup de fusil; une balle l'atteignit en pleine poitrine; il s'affaissa sur sa selle, s'y maintint pendant quelques secondes et glissa doucement à terre. Il vivait encore ; il vécut assez pour se voir abandonné lâchement par des hommes que ne terrifiait plus son regard éteint. Un misérable Cheurfa lui coupa la tête et la main mutilée au

combat de la Sikak; puis il se mit à la recherche d'Abd-el-Kader, pour déposer à ses pieds la sanglante offrande. L'émir contempla longuement cette tête pâle et lui fit donner les honneurs de la sépulture. Racheté par les soins de Kaddour-ben-Morfi, le corps fut enterré, le 29 mai, dans le cimetière musulman d'Oran, en présence du général Thiéry et de toute la garnison rangée sous les armes.

Les *mghazni* n'avaient même pas eu le bénéfice de leur défaillance; pour sauver leurs têtes, il leur avait fallu faire le sacrifice de leurs bagages. Les premiers arrivés sous Oran avaient parcouru cinquante-six lieues en vingt heures. Accueillis avec horreur et presque repoussés de leurs douars, ils durent expier leur lâcheté par une pénitence de quarante jours. Le neveu de Moustafa, El-Mzari, n'avait pas eu part à cette déplorable aventure. Désigné pour succéder à son oncle dans l'exercice de son commandement, mais non dans les conditions exceptionnelles qui lui avaient été faites, El-Mzari fut installé solennellement par le général Thiéry; puis lecture fut donnée au maghzen consterné d'une lettre humiliante de La Moricière : tant que les Douair et les Smela n'auraient pas recouvré l'honneur, ils n'auraient plus d'autre

étendard qu'un lambeau de toile teint en rouge, comme s'il eût été trempé dans le sang de leur agha.

La Moricière comptait bien, d'ailleurs, ne leur faire pas longtemps attendre l'occasion de se réhabiliter. Toujours plus grand que la fortune, l'émir Abd-el-Kader, trois semaines après le désastre de la smala, s'était jeté, le 8 juin, sur les Harar, avait pillé leurs tentes et s'était retiré vers Sebaïn-Aïoun, les soixante-dix fontaines, avec un énorme butin. Accouru à l'appel des Harar éperdus, La Moricière commença par les mettre en sûreté dans la plaine d'Eghris, sur les terres fertiles qu'avaient abandonnées les Hachem-Cheraga; puis, de retour à Tiaret, il surprit, le 19 juin, dans la haute vallée de l'Oued-Riou, une nombreuse émigration de Flitta, de Beni-Meslem, de Keraïch, qui cherchaient, avec leurs immenses troupeaux, à rejoindre l'émir. Les meilleurs cavaliers de ces tribus, soutenus par un escadron de khiélas et par un petit bataillon de réguliers, couvraient la marche.

Appelés d'Oran à Tiaret par La Moricière qui leur avait fait un rude accueil, les *mghazni* marchaient en tête de la colonne française. Impatients de laver leur honte, ils se jetèrent résolument sur le goum des Beni-Meslem, qui, de son côté, ve-

nait à la charge. Du choc, une vingtaine de cavaliers, de part et d'autre, roulèrent dans la poussière. Bientôt les spahis et les chasseurs d'Afrique entrèrent dans la mêlée; les défenseurs de l'émigration furent défaits; mais leur résistance avait donné aux protégés le temps de pousser leurs troupeaux dans les ravins, de sorte que la capture des vainqueurs fut médiocre. La colonne émigrante s'était divisée : une partie s'enfuit dans l'est; l'autre rebroussa chemin vers le nord; mais tombant de mal en pis, elle n'échappait à La Moricière que pour devenir la proie du général Bugeaud.

Du bivouac sur la route de Tenès, où nous l'avons laissé le 23 mai, le gouverneur était allé d'abord visiter les constructions d'El-Esnam, ou plutôt d'Orléansville, car El-Esnam avait perdu son nom arabe; puis, après avoir provoqué, sur les deux rives du Chélif, la soumission des tribus les plus rapprochées du nouveau poste, il avait abordé, de concert avec le général de Bourjolly, successeur du général Gentil à Mostaganem, le massif de l'Ouarensenis, dont il avait résolu d'achever la pacification. Il n'y rencontra pour ainsi dire pas de résistance, même chez les Beni-Ouragh. Le 19 juin, les cheikhs de cette puissante

tribu, entraînés par la grande influence et par l'exemple de Mohammed-bel-Hadj et de Si-Ahmed-ben-Marabot, le premier des marabouts de Bess-Ness, se présentèrent au camp du gouverneur et lui firent hommage. Pour couronner son succès, ce fut le lendemain que la fortune lui livra la malheureuse colonne des Flitta, Beni-Meslem et Keraïch émigrants, qui venaient à grand'peine d'échapper à La Moricière.

Tout l'Ouarensenis paraissait soumis : où donc Abd-el-Kader trouverait-il à se recruter? Il se recrutait cependant, et les cadres de ses bataillons reformés commençaient à se remplir. Le 19 juin, c'était un bruit à Mascara qu'il avait paru chez les Assasna, dans la Yakoubia. Aussitôt le colonel Géry se porta sur l'Oued-el-Abd à Tagremaret. Là il apprit qu'en effet l'émir était à peu de distance, à Djidda, occupé à faire recueillir par ses réguliers des grains qu'un grand convoi de chameaux devait transporter à ce qui existait encore de la smala.

Dans un corps frêle, le colonel Géry avait une âme ardente et une volonté de fer. Il savait communiquer à ses troupes l'ardeur qui l'animait. Elles venaient de faire dix lieues dans la journée; le 22, à une heure du matin, il les remit en mar-

che; à quatre heures, il n'était plus qu'à deux lieues du camp de l'émir; à cinq heures et demie, le capitaine Charras, à la tête des spahis, du maghzen de Mascara, des goums des Assasna et des Ouled-Brahim, allait surprendre l'ennemi qui se gardait mal.

Il faut citer ici, dans la vivacité de son entrain, le rapport même du colonel : « Le signal de l'attaque est donné, les cris de guerre des Assasna et des Ouled-Brahim se font entendre. L'ennemi en un instant est sous les armes, ses tambours battent la générale, ses trompettes sonnent à cheval; une vive fusillade accueille les Assasna et les Ouled-Brahim, qui, au lieu de continuer et d'exécuter l'ordre qui leur avait été donné de tourner le camp de très près, afin de l'embrasser et de rendre la fuite impossible, se replient en désordre. Les spahis et le maghzen, au contraire, abordent franchement l'ennemi; la résistance augmente leur ardeur. L'émir dirige sur eux ses forces. Ils ne peuvent, abandonnés qu'ils sont par nos nouveaux alliés, enfoncer d'abord la double ligne de réguliers à pied et à cheval qui leur est opposée, ils tournent cette ligne et entrent dans le camp au moment où le bataillon du commandant de Marcy et celui du commandant Meunier, dirigés par le

lieutenant-colonel O'Kelf, arrivent au pas de course sur le front de la ligne ennemie. Dès lors la victoire fut assurée.

« L'émir qu'on avait vu au milieu d'un groupe d'une trentaine de cavaliers, animant ses troupes à la résistance, prit la fuite au galop. Son infanterie, culbutée par les spahis, le maghzen et le 56e, avait gagné une petite éminence à cinq ou six cents mètres en arrière; elle essaya d'y tenir avec cent cinquante ou deux cents cavaliers réguliers; mais, traversée immédiatement par la charge des spahis et du maghzen, elle fut de nouveau culbutée. En ce moment la déroute fut complète; fantassins et cavaliers cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. On les poursuivit pendant deux lieues et l'on ne s'arrêta que quand il n'y eut plus personne à combattre.

« Deux cent cinquante cadavres au moins furent abandonnés par l'ennemi; cent quarante fantassins et cavaliers réguliers furent faits prisonniers. Plus de trois cents fusils, les caisses des tambours du bataillon régulier, des sabres, des pistolets, des chevaux, cent cinquante chameaux et un des cinq drapeaux qui étaient portés en avant de l'émir tombèrent en notre pouvoir. Le maghzen, les Assasna et les Ouled-Brahim, — qui mon-

trèrent autant d'ardeur dans la poursuite que de mollesse dans l'attaque, — firent un butin considérable : soixante ou quatre-vingts mulets chargés, trois cents chameaux, cent dix chevaux harnachés et le troupeau qui devait servir à la nourriture des réguliers, furent enlevés par nos alliés. L'émir serait bien certainement sous ma tente aujourd'hui si les Assasna et les Ouled-Brahim avaient donné comme les spahis et le maghzen d'Oran. Abd-el-Kader ne pouvait s'échapper. »

Battu à Djidda le 22 juin, Abd-el-Kader apparaissait subitement le 30, au point du jour, sous les murs de Mascara, au faubourg d'Argoub, devant Bab-Ali. Grand émoi dans la place; le colonel Géry n'y avait laissé que deux cent cinquante fantassins et vingt spahis; ajoutez à cette poignée d'hommes quinze chasseurs d'Afrique sortant de l'hôpital, cinq gendarmes et quelques officiers de passage, voilà toute la force dont pouvait disposer le chef de bataillon Bastouil, assisté du commandant de Martimprey; mais chacun fit son devoir; le coup de main échoua et l'émir se mit en retraite.

Les lieutenants d'Abd-el-Kader s'étaient, comme lui et d'après ses ordres, remis en campagne. Le 3 juillet, le général Bugeaud, qui manœuvrait

dans la vallée de l'Oued-Riou, apprit que Ben-Allal et Ben-Tami étaient campés cinq lieues plus haut, afin d'arrêter le torrent des soumissions, entraînées les unes par les autres. Il fit aussitôt partir, sous les ordres du lieutenant-colonel Leflô, un bataillon de zouaves, le 5e bataillon de chasseurs du commandant Canrobert et soixante-dix chasseurs d'Afrique. A trois heures du matin, la petite colonne ne trouva plus que les feux à demi éteints du campement. On se mit sur les traces de l'ennemi; mais il se trouva bientôt que la piste devenait double. Le lieutenant-colonel prit le parti dangereux de suivre à la fois les deux branches, et par conséquent de diviser sa troupe; il envoya le commandant Canrobert à droite et poursuivit à gauche avec les zouaves. A peine avait-il fait une heure de chemin qu'il se trouva en face des khalifas bien postés. Il y avait là douze cents réguliers : les zouaves n'étaient que quatre cents. L'affaire fut très chaude et resta douteuse jusqu'au moment où le commandant Canrobert, accourant à la fusillade, arriva par la traverse et décida le succès. Le lendemain, les khalifas, menacés par un mouvement du gouverneur, abandonnèrent la partie, et les soumissions, un moment arrêtées, affluèrent derechef.

Le général Bugeaud reprit alors le chemin d'Orléansville, laissant aux généraux La Moricière et Bourjolly d'une part, au colonel Pélissier de l'autre, le soin d'achever et de perfectionner son œuvre dans tout l'espace compris entre Mascara et Miliana. Ils répondirent tous les trois à sa confiance. Battus, le 4 juillet, à Zamora, par Bourjolly, traqués sans relâche, du 6 au 17, sur tous les points de leur territoire par Bourjolly et La Moricière ensemble, les Flitta furent réduits à donner des otages. Dans l'Ouarensenis, tout ce qu'il y avait encore de petites soumissions à recueillir fut ramassé par le colonel Pélissier, comme le glanage après la moisson.

C'eût été à merveille si toutes ces soumissions si frêles avaient pu résister aux surprises d'Abd-el-Kader; avec ce coureur insaisissable, on n'était en sécurité jamais ni nulle part. Il y avait, sur l'Oued-el-Hammam, un détachement de deux cent cinquante hommes occupés aux travaux de la route d'Oran à Mascara; tout à coup, le 24 juillet, à la pointe du jour, ils sont assaillis par l'émir, qui veut réparer ici l'échec de son coup de main sur Mascara. Au lieu d'un mur, il n'a devant lui qu'un parapet en pierre sèche, à peine terminé de la veille; ses cavaliers sont descendus de cheval

pour donner l'assaut de concert avec les hommes de pied ; vain espoir, vains efforts. Il est prouvé une fois de plus que les Arabes sont incapables de forcer le moindre retranchement, s'il est défendu avec vigueur.

Cette pointe audacieuse ne réussit donc pas, mais elle suffit à répandre partout aux environs la terreur. Comment y remédier? Comment empêcher les incursions d'un ennemi qui se jouait des colonnes mobiles, qui passait insolemment ou se glissait furtivement entre elles, qui ne traînait ni convois ni bagages, vivant au jour le jour, trouvant partout des espions habiles à le renseigner, des cavaliers prompts à le suivre, ayant la vitesse, les zigzags et l'imprévu de la foudre? Cependant, si l'on ne pouvait égaler la rapidité de l'émir, il n'était pas impossible d'atteindre les nomades du sud, ses derniers auxiliaires, sa dernière réserve.

On avait des colonnes mobiles : il fallait avoir des colonnes légères. L'idée en vint à la fois de Paris et d'Alger; les dépêches du maréchal Soult et du général Bugeaud sur ce même sujet se croisèrent en chemin. Celle du maréchal était datée du 18 juillet : deux jours auparavant, le gouverneur avait envoyé au colonel Jusuf, commandant

intérimaire du Titteri, l'ordre d'organiser sans retard à Médéa une colonne composée de spahis et de chasseurs d'Afrique choisis dans tous les escadrons, et de sept cents hommes du 33e de ligne montés à mulet. La mission du colonel était de détruire ou d'enlever toutes les récoltes, d'étendre les relations du commandement français avec les grandes tribus des Hauts-Plateaux et du Sahara, Larba, Laghouati, Ouled-Naïl, enfin d'atteindre les populations émigrantes, les khalifas de l'émir et l'émir lui-même, s'il était possible.

Ce fut à Boghar que Jusuf assembla les éléments de sa colonne. « J'avais mis, a-t-il dit dans son rapport, l'installation du soldat sur son mulet au concours, et l'on m'amena bientôt, de chez les zouaves et du 33e, deux *cavaliers-fantassins* modèles dont le bon équipement ne me laissait que l'embarras du choix. Voici celui auquel je m'arrêtai : le licol servant de bride avec le mors en bois; le bât auquel on avait adapté des cordes avec de petites planchettes servant d'étriers. Chaque homme était muni de douze jours de vivres, quatre jours d'orge, deux jours de bois, et d'une outre de douze litres. Les vivres d'un côté, dans la grande besace, l'orge et l'eau de l'autre, formaient l'équilibre. » Les sonneries et les com-

mandements se faisaient comme dans la cavalerie. Les hommes se comptaient par trois dans chaque peloton et dans chaque rang. S'il fallait combattre, les numéros un et trois sautaient à terre avec leurs fusils, et le numéro deux gardait les mulets. En cas d'urgence, quatre hommes par compagnie entravaient les animaux, et le tiers en réserve rejoignait les camarades. Les soldats étaient enchantés; la nouveauté de l'allure les mettait en joie.

La colonne, plus nombreuse en infanterie qu'il n'avait été indiqué d'abord, comptait mille vingt-huit fantassins des zouaves et du 33e, cinq cents chasseurs d'Afrique et spahis, une section d'artillerie de montagne, un peloton de sapeurs, une section d'ambulance; pas un homme ne marchait à pied. Il y avait à la suite huit cents chameaux portant les vivres de réserve pour quinze jours, et deux mille Arabes des goums escortant un autre convoi de chameaux.

Ainsi constituée, le 25 juillet, la colonne partit de Boghar le 28, et fit une première étape de dix-huit lieues tout d'une traite. Les tribus du Sersou, que Jusuf voulait surprendre, furent en effet surprises et très effrayées; deux seulement refusèrent de faire leur soumission comme les autres; mais, avant d'avoir pu se dérober, elles furent

atteintes, après une course de douze lieues, dans la nuit du 3 au 4 août, perdirent leurs troupeaux et furent contraintes à donner des otages. Ne trouvant plus personne à combattre sur le Nahr-Ouassel, Jusuf s'approcha de Tiaret pour se mettre à la disposition de La Moricière et laisser entre ses mains sa capture; mais celui-ci, déjà très embarrassé de ses prises, ne voulut pas accepter le cadeau que lui offrait le colonel; il lui conseilla de rentrer à Boghar. La colonne y arriva le 11 août et fut dissoute. Sauf un très petit nombre de malingres, elle ne ramena que quatre malades, qui furent menés à l'hôpital de Médéa. Cette première expérience était encourageante; elle avait prouvé qu'il était désormais possible de pénétrer profondément dans le sud.

V

Le 3 juillet, le duc d'Aumale avait été nommé lieutenant général; le 31, le général Bugeaud fut élevé à la dignité de maréchal de France. A cette haute faveur l'armée d'Afrique ajouta le concours et l'éclat de son applaudissement. Un seul fit exception. Depuis qu'il avait reçu la troisième étoile, Changarnier, dans ses relations avec le gouverneur, s'était montré de plus en plus difficultueux, susceptible, irritable et irritant. Cassant comme le fer aigre, il provoquait la rupture. La rupture se fit : comment et pourquoi? Voici les pièces de l'enquête : le lecteur jugera.

Écoutons d'abord Changarnier dans ses Mémoires. Le premier de ses plus récents griefs se rattache à son expédition chez les Beni-Mnacer, dans les premiers jours d'avril : « Notre succès, dit-il, était complet, et, à dater de la fin de cette opération demeurée dans la mémoire de l'armée d'Afrique sous le nom de l'*expédition des sept*

colonnes, l'aghalik des Beni-Mnacer n'a pas cessé d'être aussi calme, aussi paisible que la Touraine ou le Berri, quand la France n'est pas en état de révolution. Après avoir annoncé tant de fois la soumission d'un pays qui n'avait pas cessé de repousser rudement MM. de Bar, Bisson, Saint-Arnaud et de Ladmirault, Bugeaud ne pouvait se résigner à convenir que j'avais rapidement et définitivement conquis à la France ces ennemis obstinés. Il supprima mon rapport et ne négligea rien pour cacher au public cette courte et heureuse campagne dont tous nos vieux Africains me savent encore gré.

« La volonté de plus en plus caractérisée de Bugeaud d'enlever, autant qu'il le pouvait, aux troupes sous mes ordres et à moi-même le mérite de nos services, m'inspira en cette occasion un mécontentement que je ne lui cachai pas; mais je ne voulus pas rompre avec lui au moment où je recevais le brevet de lieutenant général, pour lequel il avait en vain tâché de me faire préférer de Bar ou même Baraguey d'Hilliers, qui, aussi courtisan du pouvoir, quel qu'il soit, que désagréable à ses égaux et brutal pour ses inférieurs, était parvenu, malgré ses fautes dans la province d'Alger, à remplacer à Constantine le général de

Négrier qui avait voulu rentrer en France. J'aurais été fâché de quitter l'Algérie avant l'opération délicate qui devait compléter la conquête des provinces d'Alger et d'Oran. N'ayant plus besoin de son *montagnard,* depuis la fin de cette campagne, Bugeaud me prodigua les petites perfidies d'un esprit actif et peu scrupuleux servant un caractère ombrageux, jaloux, que des intrigants et des fripons (entendez Saint-Arnaud) étaient intéressés à aigrir contre un homme franc, fier, et aussi sensible aux mauvais procédés qu'aux bons.

« L'occasion de renouveler l'escamotage effronté de l'expédition des *sept colonnes* ne se présenta plus; mais, pour affaiblir mon autorité et tâcher d'en rendre l'exercice aussi désagréable à l'armée, aux colons, aux indigènes qu'à moi-même, mes décisions les plus conformes aux lois, aux règlements, et les plus utiles au bien public, furent infirmées, et des exemples réitérés apprirent à mes subordonnés que la recommandation du lieutenant général, sans l'assentiment duquel aucune récompense n'aurait dû être donnée, était devenue un titre à la malveillance du gouverneur.

« Après tant d'années, dont beaucoup ont été passées dans d'autres épreuves plus rudes, je puis juger Bugeaud avec calme, et pourtant je pense

encore aujourd'hui (en 1855, six ans après la mort du maréchal) que ses procédés à mon égard furent déloyaux et iniques. Pour les sentir moins vivement, je me tins à distance. Chargé par le ministre de l'inspection générale de l'infanterie de la province d'Alger et d'une partie de la province d'Oran, j'eus à visiter les villes, les postes, choisissant le moment où le gouverneur en était éloigné. Notre correspondance était limitée aux questions que je ne pouvais me dispenser de traiter avec lui; néanmoins, cette correspondance s'aigrissant de jour en jour de son côté et, je dois le dire, du mien, me devint insupportable. »

La goutte d'eau qui fit, comme on dit vulgairement, déborder le vase, fut la substitution d'un régiment à un autre dans la tournée de l'inspecteur général, détail futile, mais grossi par Changarnier, qui en prit texte et prétexte pour une vraie querelle d'Allemand. Le 10 août, il écrivit du bivouac de Mocta-Terfani au gouverneur, qui n'avait pas encore reçu le bâton, la lettre suivante :

« Mon général, en me rendant à Douéra, où je comptais commencer dès demain l'inspection du 58e de ligne, je reçois la lettre par laquelle vous m'annoncez que vous avez décidé que ce régi-

ment serait inspecté cette année par M. le lieutenant général de Fezensac à la place du 26e de ligne, que j'inspecterais en échange. Je ne sais ce que M. le maréchal ministre de la guerre pensera de la régularité de cette décision; mais, prise sans me consulter et sans attendre ma réponse à la lettre que vous m'adressiez peu de jours, je devrais dire peu d'heures avant, pour hâter mon arrivée à Douéra, réponse qui certes n'a pas été tardive, elle me semble très désobligeante pour moi et manquer aux égards dus à ma personne autant qu'à mon grade. Je vous prie donc de vouloir bien demander à M. le maréchal ministre de la guerre de m'autoriser à rentrer immédiatement en France après mon inspection, et, pour hâter mes travaux, je désire que vous me permettiez de résilier dès à présent le commandement que j'exerce sous vos ordres. »

Le 12 août, après avoir reçu cette lettre, au moins étrange, qu'il envoya au ministre de la guerre, le gouverneur y joignit le long détail de ses griefs accumulés : « Monsieur le maréchal, écrivit-il au maréchal Soult, jusqu'à ce jour je ne vous ai fait que l'éloge de M. le général Changarnier. Ses qualités d'homme de guerre m'avaient fait passer sous silence les grands défauts de son

caractère et les torts répétés qu'il a eus envers moi. Je ne voulais pas priver l'armée de ses services, et j'ai mis dans l'oubli des actes très contraires à la discipline comme à toutes les convenances; mais sa dernière démarche et les deux lettres que j'ai reçues hier et aujourd'hui, lesquelles j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux, ont fait déborder le vase. Je n'hésite plus à vous faire part de tous mes griefs contre cet officier général.

« La première faute date du 3 mai 1841 devant Miliana. Abd-el-Kader avait réuni toutes les forces dont il pouvait disposer à quarante lieues à la ronde. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il avait vingt mille hommes, infanterie et cavalerie. Ayant jugé, la veille, lorsque je faisais entrer mon convoi à Miliana, qu'il avait l'intention de m'attaquer le lendemain, quand j'opérerais ma retraite, je résolus de faire semblant de m'en aller, pour lui livrer bientôt après une action sérieuse. S. A. R. Mgr le duc de Nemours commandait le centre et la gauche; M. le général Changarnier était sous ses ordres. Je donnai à ce dernier des instructions en secret, afin de bien lui faire comprendre la manœuvre que j'avais décidée. Je le priai de veiller à la sûreté du prince et de l'aider de son expé-

rience. Le centre et la gauche avaient ordre de rester immobiles et de servir de pivot à l'aile droite qui, par un changement de front en avant à gauche, devait isoler l'infanterie ennemie des grandes montagnes. Au lieu de temporiser et de donner le temps au colonel Bedeau de sortir de Miliana, où il était embusqué avec deux bataillons, le centre et la gauche prirent l'offensive. L'ennemi fut battu; il laissa environ quatre cents morts sur le terrain, parce que, voyant l'affaire manquée, je jetai sur sa queue trois escadrons, mais nous ne fîmes presque pas de prisonniers.

« Le soir, ayant réuni Mgr le duc de Nemours, ses officiers, les chefs de corps et M. le général Changarnier, je causai de la manœuvre du matin avec toute la réserve et les ménagements que l'on doit à un prince; mais, avant de dire que je croyais qu'on avait trop précipité l'offensive au centre et à la gauche, je m'accusai moi-même de n'avoir pas livré combat sur la rive gauche de l'Oued-Boutane au lieu de la rive droite. Ce n'était donc qu'une dissertation pour notre instruction mutuelle. S. A. R. Mgr le duc de Nemours ne parut nullement blessé ni de mes réflexions ni du ton dont elles étaient faites; mais M. le général Changarnier prit la parole avec aigreur et emportement.

Il prétendit que j'outrageais le prince et ses braves troupes. Je me contentai de remettre M. le général Changarnier à sa place, lorsque j'aurais dû le punir et même vous demander son rappel.

« Quelques jours après, les circonstances de la guerre nous séparèrent. Je fus avec le prince prendre Takdemt et Mascara, et je laissai au général Baraguey d'Hilliers le commandement des troupes. Le général Changarnier fut très indiscipliné avec son nouveau chef, qui le contint avec fermeté. Quand je revins, il me demanda faiblement à rentrer en France. Je lui répondis que, quant à moi, je saurais parfaitement me passer de lui, mais que mon devoir comme chef était de lui dire qu'il faisait une grande faute, envers le pays et envers lui-même, de quitter dans un moment pareil. Il se décida à rester. Depuis, je l'ai toujours traité avec beaucoup d'égards et de ménagements, bien que sa correspondance fût souvent aigre et pointilleuse.

« En février dernier, il lut dans le *Moniteur de l'armée* une compilation de mes rapports dans laquelle il crut voir une attaque à sa réputation. Il ne manqua pas de me l'attribuer, malgré la bienveillance dont je lui avais donné tant de preuves, — mes rapports sont là pour l'attester, — et il m'écrivit (le 12 février) la lettre que j'ai l'honneur

de vous communiquer. C'était un acte de la plus haute indiscipline. Je le fis venir et, après lui avoir représenté combien sa conduite était répréhensible sous tous les rapports, combien peu il reconnaissait les procédés bienveillants que j'avais eus pour lui, je lui prouvai son erreur par ma correspondance. Alors il s'excusa en pleurant; j'en fus touché et je lui dis : « Je ne veux pas briser votre « carrière en vous prenant au mot; vous rentreriez « en France, où vous seriez oublié. Retournez à votre « poste et continuez de bien servir votre pays. » Vous savez mieux que personne, Monsieur le maréchal, si je lui ai tenu rancune. Ce n'est pas, je vous assure, que je n'aie eu à me plaindre de lui. Sa correspondance a été souvent fort inconvenante. Beaucoup de rapports qui me revenaient de gens très véridiques étaient faits pour m'aigrir; je n'en ai tenu aucun compte; j'ai continué à vous parler de lui dans les termes les plus flatteurs, et lorsque M. le général Baraguey d'Hilliers est revenu, je l'ai envoyé dans la province de Constantine, afin qu'il n'altérât pas dans la province d'Alger la situation de M. le général Changarnier. Peu de temps après, j'ai eu l'honneur de vous le proposer une troisième fois pour le grade de lieutenant général.

« Tous ces procédés de haute bienveillance ont glissé sur son esprit et sur son cœur; il ne m'en a pas témoigné la moindre gratitude. J'ai su au contraire qu'il affectait de dire à tout le monde qu'il devait au Roi *seul* la haute faveur dont il venait d'être l'objet. Cependant il n'était pas plus reconnaissant envers le Roi qu'envers moi; car, le 15 juillet dernier, deux mois et demi après son élévation, il me demandait un congé que je lui ai refusé dans l'intérêt de sa réputation, et non pour l'avantage que je pouvais me promettre en le gardant. Dès ce moment je prévis qu'il saisirait le plus léger prétexte pour demander à s'en aller; ses discours donnèrent la même opinion à plusieurs autres personnes. Nous n'étions pas dans l'erreur.

« Vous voyez qu'il fonde sa demande sur le motif le plus futile. Je pense n'avoir ni excédé mes droits de général en chef ni rien fait qui pût blesser la susceptibilité la plus ombrageuse, en décidant qu'il inspecterait le 26ᵉ au lieu du 58ᵉ. Voici ce que M. le général Changarnier appelle *manquer aux égards dus à sa personne autant qu'à son grade*. Vous en jugerez, Monsieur le maréchal; vous jugerez aussi l'ensemble de sa conduite, et surtout la portée de sa dernière démarche. Si vous l'ap-

préciez comme moi, je présume que de quelque temps M. le général Changarnier ne recevra pas de marque de confiance de la part du gouvernement; cela produirait un effet déplorable sur l'esprit de l'armée. Je crois même devoir vous exprimer le vœu qu'il ne soit pas appelé au comité comme inspecteur général.

« Je termine, Monsieur le maréchal, en vous priant de rappeler en France M. le général Changarnier. Sa conduite, depuis qu'il est lieutenant général, m'a prouvé que l'armée n'avait plus de bons services à attendre de lui, et que toute son ambition était d'aller se reposer en France. Il l'a manifesté, dit-on, le jour même où il a reçu sa nomination. Pour mon compte, je suis heureux de me séparer de lui, et je pense qu'il ne laissera pas de regrets dans l'armée, parce que, depuis quelque temps, il traitait les officiers, même d'un grade élevé, avec une rudesse quelquefois révoltante. Je joins encore deux lettres de Blida, des 1^er^ et 2 août 1842; j'en trouverais bien d'autres inconvenantes. Vous me demanderez pourquoi j'ai souffert tout cela, et vous aurez raison; mais j'avais du faible pour le général Changarnier. »

Dans cette même journée du 12 août, après avoir reçu, en grande solennité, des mains du

commandant Liadières, officier d'ordonnance du Roi, son bâton de maréchal, le gouverneur eut une cérémonie d'un tout autre genre à subir. Il avait, la veille, fait mander par ordre le général Changarnier à son cabinet. Voici, d'après les Mémoires du général, le compte rendu de cette audience : « Accompagné d'un de mes aides de camp, le capitaine Pourcet, je mis pied à terre à la porte du palais du gouvernement; nous fûmes immédiatement introduits dans le cabinet du maréchal Bugeaud. Quand nous nous fûmes assis, il commença un récit de nos relations. Les nombreuses inexactitudes, quelques passages choquants de son discours préparé auraient justifié une vive réponse. Pour n'avoir pas à la faire, je profitai d'une quinte de toux du gouverneur pour me lever et lui dire, quoiqu'il me fît signe qu'il n'avait pas fini : « Nous « sommes d'accord sur un point, la nécessité de nous « séparer. Permettez que cette séparation ne soit « pas précédée de paroles trop pénibles pour tous « les deux. » Je le saluai et nous nous retirâmes, le capitaine Pourcet et moi, sans que le gouverneur eût eu le temps de reprendre sa harangue. » Le général a oublié ou négligé de faire mention dans ses Mémoires d'une lettre qu'il écrivit, trois jours plus tard, le 15 août, au maréchal Soult. Elle vaut

la peine d'être citée, car elle n'est pas la moins importante des pièces de l'enquête. La voici :

« D'après un ordre reçu, le 11 au soir, à Blida, je me suis rendu, le 12, auprès de M. le gouverneur général. Dans le long discours qu'il m'a tenu, et dont l'urbanité n'a pas toujours été le caractère principal, il m'a annoncé qu'il vous envoyait les copies de plusieurs de mes anciennes lettres. L'ennemi n'a pas toujours été le plus grand de mes embarras ; mais l'habitude invétérée chez M. le gouverneur général d'accueillir avec faveur et préférence les rapports publics ou secrets de certains subalternes (entendez Saint-Arnaud) dont je n'ai jamais pu empêcher la correspondance aussi irrégulière que fâcheuse pour la discipline, ne m'a pas toujours rendu l'exercice de mon commandement agréable et facile. J'arrête là mes observations sur des lettres dont on ne m'a même pas indiqué l'époque précise, mais qui, en définitive, doivent vous prouver que je n'ai pas attendu le grade de lieutenant général pour repousser les attaques à ma dignité personnelle.

« Non, Monsieur le maréchal, ma demande n'est pas basée sur un prétexte, mais sur la conviction de ne pouvoir plus rendre d'utiles services sous les ordres d'un chef qui, dans cette conversation

du 12, a manifesté toute la violence de la haine dont j'avais déjà reçu plus d'une preuve. Lorsque M. le gouverneur général se montrait bienveillant, je n'étais point ingrat, mais mes sentiments ont dû changer avec les siens. Lorsqu'il vous écrivait en termes chaleureux en ma faveur, plus modeste qu'il ne prétend, je pensais dès lors qu'une partie des éloges accordés à l'un de ses lieutenants pouvait se ressentir de ses relations avec d'autres (entendez La Moricière; mais l'insinuation est aussi mal fondée qu'elle est méchante). Retirez-moi de ce pays, Monsieur le maréchal, de ce pays qui m'a si bien traité, où j'ai passé de longues années laborieusement occupées, mais que les procédés de M. le gouverneur général me rendent odieux désormais. Mon excellente santé y succomberait infailliblement, moins à des fatigues incessantes qu'à des peines morales que je ne puis plus supporter. » Cette lettre, surtout le dernier paragraphe, attira sur son auteur le blâme le plus sévère du maréchal Soult.

Enfin, pour clore l'enquête, voici une dernière dépêche du maréchal Bugeaud au ministre : « Ma conduite avec le général Changarnier n'a pas cessé d'être bienveillante et même généreuse, car je lui rendais le bien pour le mal. Ma longanimité, mes

bons procédés répétés, rien n'a pu adoucir ce caractère orgueilleux et altier avec ses chefs, dur jusqu'à la grossièreté avec ses subordonnés. M. de Tinan, votre aide de camp, a été témoin du langage inconvenant qu'il m'a tenu parce que je lui avais dit, et avec de grands motifs, que l'inspection générale ne devait pas lui faire négliger les affaires de son gouvernement. A part un très petit nombre d'officiers, les autres le voient partir avec plaisir. Il lui est arrivé quelquefois de traiter des colonels comme on ne traite pas des laquais. Vous pouvez être tranquille, Monsieur le maréchal; l'absence du général Changarnier ne se fera pas sentir, lors même que la guerre redeviendrait ce qu'elle a été. »

Comme épilogue à ce conflit, Changarnier a dit dans ses Mémoires : « Poliment, mais froidement accueilli par le Roi, les princes, le maréchal Soult et les autres ministres, j'acquiers la certitude que Roi, princes et ministres ont pris parti contre moi pour Bugeaud. Je ne montre aucune irritation et je n'essaye auprès d'aucun d'eux une justification dont je n'ai pas besoin. Ils ne croient pas au bon droit de ce serviteur bruyant de la monarchie de Juillet, mais à l'utilité de lui tout sacrifier. On me laisse sans emploi; je ne réclame ni ne me plains. »

Cette surprise de n'être pas accueilli par des félicitations est bien de l'homme qui, après avoir fait échouer le premier projet du général Bugeaud sur Tenès, s'étonnait de n'avoir eu de lui aucun remerciement.

VI

Le 18 juillet, quelques jours après avoir reçu le bâton, le maréchal Bugeaud avait écrit au maréchal Soult : « Oui, la grosse guerre est finie, la conquête est assurée, le pays est dompté sur presque toute sa surface; mais il n'est pas encore parfaitement soumis, et il faudra longtemps pour le discipliner et nous l'assimiler. Matériellement, Abd-el-Kader est presque anéanti; il ne lui reste plus que de faibles débris de ses troupes régulières, et c'est avec mille expédients qu'il parvient à les nourrir; mais il lui reste encore son ascendant moral, et certainement il en usera souvent. Il ne peut plus rien faire de sérieux, mais il nous tracassera tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Il n'abandonnera la partie que quand il ne lui restera ni un soldat, ni un écu, ni une mesure d'orge. »

Le maréchal Bugeaud connaissait bien le génie de son infatigable adversaire. Établi chez les Dja-

fra, le camp de l'émir était le rendez-vous de tous les hommes d'aventure; vers la fin du mois d'août, il avait réuni sept ou huit cents chevaux. Les tribus de la Yakoubia, les Assasna surtout, se sentaient menacées. Malgré les chaleurs, La Moricière fit sortir tout son monde, le général de Bourjolly de Mostaganem, le général Bedeau de Tlemcen, le colonel Géry de Mascara, le général Tempoure de Sidi-bel-Abbès, poste-magasin récemment créé entre Mascara et Tlemcen, dans la plaine des Beni-Amer. Chacun se tenait alerte; La Moricière donnait l'exemple à tous. Le 24 août, il se crut au moment de gagner la partie; à sept heures du soir, il tomba sur le campement d'Abd-el-Kader, mais Abd-el-Kader n'y était plus: on ne lui prit que ses tentes et celles de Ben-Allal. Manœuvrant, ou plutôt se glissant entre les colonnes françaises, l'émir essaya d'une nouvelle pointe au nord, vers Mascara ou Sidi-bel-Abbès. Dans la nuit du 29 au 30 août, il fut subitement arrêté par un *qui vive?* C'était le bivouac du colonel Géry. Tout étonné de la rencontre, il se rejeta vivement sur la droite. Le 12 septembre, ce fut le colonel Géry qui lui rendit sa visite. Le campement arabe, sur l'Oued-Tifret, fut encore une fois surpris, mais encore une fois à peu près vide: l'émir avait eu le temps d'en

déloger; on ne gagna dans cette affaire que le restant bien réduit de son mince bagage. Quelques jours après, La Moricière fut averti qu'il s'était replié sur la Yakoubia, aux marabouts de Sidi-Youcef.

Le 22 septembre, à trois heures du matin, la colonne se mit en route à travers les broussailles qui sont honorées du nom pompeux de forêt des Assasna. Le colonel Morris, récemment nommé au 2ᵉ chasseurs d'Afrique, tenait la tête avec quatre petits escadrons de son régiment, un détachement de spahis et quelques Medjeher, trois cent quatre-vingts chevaux pour le tout. Suivaient à quelque distance un bataillon du 13ᵉ léger et le 41ᵉ de ligne. A six ou sept kilomètres de Sidi-Youcef, on aperçut les vedettes de l'ennemi qui tirèrent leur coup de fusil et s'enfuirent; Morris aussitôt se jeta sur leur piste, laissant l'infanterie en arrière. Du sommet d'une colline, il aperçut un bataillon et demi de réguliers et cent cinquante cavaliers environ, qui hâtaient la marche d'une longue file de mulets; tout cela cheminait dans la broussaille.

A cette vue, Morris, laissant un de ses escadrons en réserve, lança les trois autres contre l'infanterie; mais au moment de l'atteindre, il vit tout à coup déboucher sur sa gauche quatre cents khielas

en très bel ordre, conduits par l'émir en personne. Le colonel n'eut que le temps de leur faire face avec un de ses escadrons, pendant que les deux autres et les spahis continuaient leur course. Débordé, entouré par les khielas, Morris eut quelque peine à dégager et à rallier ses hommes sur l'escadron de réserve; mais alors la charge fut reprise; à côté du colonel galopaient deux officiers d'état-major, les capitaines Jarras et Trochu. Ce retour offensif eut enfin raison des khielas qui tournèrent bride. Pendant ce conflit des cavaliers, l'infanterie d'Abd-el-Kader avait jeté bas, par un feu de salve, le tiers du premier des deux escadrons lancés contre elle; mais, au lieu de continuer à tenir ferme, apercevant le 13e léger qui arrivait au pas de course, elle gagna promptement le fourré d'un ravin et se mit hors d'atteinte.

Au moment de la salve, le capitaine adjudant-major de Cotte avait été démonté; retardé par une ancienne blessure qui l'empêchait de courir, il allait être tué ou pris, quand le trompette Escoffier, mettant pied à terre, lui amena son cheval et lui dit : « Montez vite, mon capitaine, c'est vous et non pas moi qui rallierez l'escadron. » Le brave trompette fut fait prisonnier; mais Abd-el-Kader, instruit de son généreux dévouement, le fit traiter

avec égard. Cité à l'ordre de l'armée par le maréchal Bugeaud, nommé chevalier de la Légion d'honneur, Escoffier reçut la croix pendant sa captivité même, devant le front des réguliers rangés sous les armes. Il fut échangé l'année suivante. Dans ce combat de Sidi-Youcef, Abd-el-Kader perdit un de ses lieutenants, Abd-el-Baki, khalifa des tribus sahariennes, et six officiers de khielas.

Après s'être tenu caché dans la forêt des Assasna, l'émir fit, le 1er octobre, une apparition soudaine et rapide à l'entrée de la plaine de Sidi-bel-Abbès, pilla un douar des Beni-Amer et disparut à l'approche du commandant de Barral. Des débris de ses forces organisées il ne lui restait plus que deux petits bataillons d'askers qu'il confia au meilleur de ses lieutenants, Ben-Allal, tandis qu'il s'en allait, avec deux cents khielas, essayer de faire des recrues sur la frontière indécise de l'Algérie et du Maroc. De son côté, le maréchal Bugeaud, après une tournée militaire dans l'Ouarensenis, avait poussé jusqu'à Mascara, et venait d'y laisser un gros renfort de cavalerie, quatre escadrons du 4e chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel Tartas.

Le 6 novembre, une colonne de huit cents hommes de pied et de cinq cents chevaux, chasseurs

et spahis, commandée par le général Tempoure, se mit à la recherche de Ben-Allal. On croyait savoir qu'il avait quitté la Yakoubia pour se rapprocher de l'émir à l'ouest. En dépit des chemins défoncés et de la pluie qui tombait par torrents, le général Tempoure força de vitesse, gagna deux marches, et, guidé par des prisonniers Djafra, atteignit, le 11 au matin, non loin de Sidi-Yaya, au pied du Djebel-Dlâa, l'ennemi qu'il poursuivait. C'était la fumée de son campement qui l'avait fait découvrir. Aussitôt le général distribua sa cavalerie en trois colonnes de deux escadrons, avec une réserve d'égale force, et lui fit prendre le trot. Averti par le coup de fusil et la clameur d'une vedette, le khalifa n'eut que le temps de faire prendre les armes à ses deux bataillons. Ils marchaient rapidement en colonne serrée, tambour battant, drapeaux en tête, essayant de gagner, sur une colline rocheuse et boisée, une bonne position défensive. Avant d'y avoir pu arriver, ils se virent gagner de vitesse, s'arrêtèrent face aux assaillants et firent ferme. Attaqués de front et par les flancs, ils se défendirent avec courage; mais, leur instruction militaire étant faible, ils se laissèrent rompre et succombèrent sous les coups de sabre dans une mêlée terrible.

Après avoir lutté jusqu'au bout, Ben-Allal,

voyant le désastre irréparable, avait tourné bride. Un officier de spahis, le capitaine Cassaignolles, qui, sans le connaître, l'avait distingué à la richesse de ses vêtements, se mit à sa poursuite avec un maréchal des logis de son escadron et deux brigadiers de chasseurs. Tout près d'être atteint, sans espoir de salut, résolu à vendre chèrement sa vie, Ben-Allal fit volte-face, tua d'un coup de fusil le brigadier Labossaye, abattit d'un premier coup de pistolet le cheval du capitaine, blessa d'un second le maréchal des logis Siquot, qui venait de lui asséner un coup de sabre, et, le yatagan au poing, continuait à se défendre quand le brigadier Gérard termina cette lutte désespérée par un coup de feu qui l'atteignit en pleine poitrine. Il était borgne; ce fut à cet indice qu'on le reconnut. Sa tête fut envoyée, dans un sac de cuir, au général de La Moricière. Le général qui, jadis, en 1839, au temps de la trêve avec Abd-el-Kader, avait entretenu avec lui des relations amicales, ne put contempler sans émotion les traits de ce noble et vaillant adversaire. Le maréchal Bugeaud donna l'ordre que son corps fût inhumé à Koléa, dans le tombeau de ses ancêtres, et qu'on lui rendît les honneurs militaires, tels qu'ils sont dus à la dépouille mortelle d'un officier général.

Dans ce combat décisif, les réguliers avaient perdu les deux chefs de bataillon, dix-huit capitaines, tous tués avec trois cent quatre-vingts de leurs hommes, deux cent quatre-vingts prisonniers, dont treize officiers, trois drapeaux, des caisses de tambour, six cents fusils, des sabres et des pistolets en quantité, cinquante chevaux harnachés et un grand nombre de mulets. C'était la fin des réguliers; mais, pour Abd-el-Kader, la perte de Ben-Allal dépassait incomparablement toutes les autres. Cependant il contint sa douleur profonde et, deux jours après le désastre, il parut sur le champ de bataille pour faire donner la sépulture aux siens. De là, il gagna le Chott-el-Gharbi, vers la terre marocaine où il avait envoyé sa *deïra*, — ainsi nommait-on les restes de la smala fugitive.

En France, et surtout parmi les députés, il y avait des gens qui faisaient volontiers au maréchal Bugeaud un grief de n'avoir pas encore pris ou tué l'émir, comme on venait de tuer Ben-Allal. A M. de Corcelle, qui était l'intermédiaire accoutumé entre ses collègues de la Chambre et le maréchal son ami, celui-ci répondait : « Comment imaginez-vous que par des manœuvres sur un terrain sans bornes on puisse entourer un ennemi qui fuit toujours, et

fût-il même stratégiquement entouré, comment espérer de prendre dans ses filets un cavalier agile, qui peut en quelques heures franchir de très grandes distances et se dérober à nos colonnes, quelque multipliées qu'elles soient? Abd-el-Kader peut être pris ou tué dans un combat, mais cela est du ressort des éventualités très incertaines de la guerre, et ce serait une grande folie que d'y compter. Nous devons à nos combinaisons, à l'infatigable activité et à l'élan de nos troupes l'heureux succès du 11 novembre; mais la mort de Ben-Allal a été un coup de fortune qu'il n'était pas permis de prévoir. C'est la force morale qui doit nous garder au loin; c'est l'extrême mobilité de nos troupes; c'est la certitude qu'il faut imprimer dans l'esprit de toutes les tribus que nous pouvons les atteindre en tous lieux et en toute saison. Je n'ai de postes que sur les lignes parallèles à la mer, non pas pour garder ces lignes contre l'invasion de l'ennemi, ce qui est impossible, mais pour rapprocher ma base d'opération de la zone sud du Tell et du désert. » Il ajoutait qu'en tenant ces postes avec une minime partie de son effectif, il accroissait, dans une plus large étendue de temps et d'espace, l'action et la mobilité du reste.

Pendant six semaines, on avait cessé d'entendre

parler d'Abd-el-Kader, quand, le 22 décembre, il se montra subitement, avec trois cents cavaliers et deux cents fantassins, entre Sebdou et Tlemcen, chez les Beni-Hediel, qui le reçurent à coups de fusil. Après cette tentative avortée, il disparut de nouveau, et la campagne de 1843 s'acheva heureusement par une visite répressive du général Bedeau parmi les tribus les plus turbulentes de la frontière et de la vallée de la Tafna, depuis les Beni-Snous, au sud, jusqu'aux Oulaça, voisins de la mer.

CHAPITRE IV

CONSTANTINE. — LES OASIS. — LES BUREAUX ARABES. — LA KABYLIE.

I. — Le général de Négrier à Constantine. — Le général Randon à Bone. — Tebessa.
II. — Le général Baraguey d'Hilliers. — Mort de Si-Zerdoud. — Exploration du Djebel-Dira et du Hodna.
III. — Le duc d'Aumale à Constantine. — Occupation de Batna et de Biskra. — Combat de Mchounèche. — Soumission des Ouled-Soltane. — Incident de Biskra.
IV. — Opération du général Marey dans le sud. — Colonne chamelière. — Aïn-Madhi. — Tadjemout. — Laghouat.
V. — Organisation du pays conquis. — Institution des bureaux arabes.
VI. — La Grande Kabylie. — Occupation de Dellys. — Combat de Taourga. — Combat d'Ouarezzeddine. — Soumission des Flissa.

I

Convoitée par Abd-el-Kader, effleurée quelquefois par ses tentatives, la province de Constantine avait pu, grâce à l'éloignement, échapper toujours à ses prises.

Après la rapide excursion que le général Bugeaud y avait faite, au mois de mars 1841, il

avait laconiquement résumé son impression d'ensemble en deux phrases : « Si les troupes y sont aussi mal et plus mal qu'ailleurs, l'état politique est beaucoup moins mauvais; mais je ne saurais appeler cela *le système qui fait la prospérité de la province de Constantine*. Si cette prospérité durait cinquante ans, elle nous coûterait près d'un milliard, et nous n'aurions fondé rien de solide; il faut entrer dans une autre voie. » Ce qui choquait le gouverneur, c'était la bonhomie de l'autorité française qui se laissait abuser, duper et voler par les grands chefs arabes. Les grains, par exemple, lui étaient vendus à des prix trois ou quatre fois plus élevés qu'ils n'étaient en 1836; il en était de même pour les transports dont les tarifs étaient exorbitants.

Le général Bugeaud imputait ces abus à l'administration trop douce du général Galbois, le plus digne et le plus honorable des hommes, mais qui avait fait de la mansuétude à l'égard des indigènes le principe et la base du *système* contre lequel protestait la rude équité du gouverneur. Le résultat fut que le général Galbois, qui avait eu pour prédécesseur, en 1838, le général de Négrier, l'eut, en 1841, pour successeur. Le nouveau commandant supérieur était connu pour sa sévé-

rité parfois excessive; le souvenir en était resté dans la province, et l'annonce de son retour n'y fut reçue qu'avec tremblement.

La première action de guerre du général de Négrier fut dirigée contre la petite ville de Msila, située à l'extrémité occidentale de la province, à vingt-huit lieues au sud-ouest de Sétif, dans ce prolongement des Hauts-Plateaux qu'on appelle Hodna. Hadj-Moustafa, le propre frère d'Abd-el-Kader, s'y était établi depuis trois ans, et de là il exerçait une influence qui s'étendait au nord jusque dans la Medjana, au grand détriment de l'autorité française et du khalifa Mokrani, son représentant attitré. Parti de Constantine avec dix-sept cents hommes, le 29 mai, le général de Négrier prit en passant à Sétif toutes les troupes disponibles du général Guesviller, et parut, le 11 juin, devant Msila, où il entra sans coup férir. Hadj-Moustafa s'était retiré avec ses principaux adhérents dans le sud, à Bou-Sâda. Après avoir rétabli l'autorité de Mokrani dans ces parages, le général reprit, par Bordj-Medjana, Sétif et la plaine des Abd-en-Nour, le chemin de Constantine, où il rentra le 26 juin.

Dans le même temps, et pour ajouter dans une certaine mesure au succès de l'opération, Ben-

Ganah, le Cheikh-el-Arab, avait reçu du commandant supérieur l'ordre d'aller déloger de l'oasis de Biskra Farhat-ben-Saïd, son ancien compétiteur, qui, malgré d'anciens griefs contre Abd-el-Kader, était passé au service de l'émir. Il en fut de Biskra comme de Msila; l'ennemi s'étant dérobé, l'occupation se fit le plus aisément du monde; mais les suites furent bien différentes. Ben-Ganah, qui avait été reçu d'abord avec empressement, ne tarda pas à se faire exécrer de la population par sa rapacité. Non content de frapper sur l'oasis une contribution de quarante mille francs à son profit personnel, il voulut faire contribuer aussi les tribus du voisinage. Il y eut alors un soulèvement général qui le contraignit à se retirer au plus vite, de sorte que les gens de Biskra retournèrent à Farhat-ben-Saïd, c'est-à-dire au parti d'Abd-el-Kader.

A Msila, un autre agent de l'émir, Bel-Azouz, essaya de provoquer, au mois de juillet, un revirement du même genre. Il en fut pour sa courte honte et même un peu davantage; accueilli par les habitants qui faisaient en même temps prévenir Mokrani, l'agitateur fut pris au piège et conduit à Constantine, d'où il alla rejoindre, aux îles Sainte-Marguerite, les prisonniers indigènes que, pour

plus de sûreté, les gouverneurs de l'Algérie avaient pris l'habitude de déporter en France.

Il serait fastidieux de suivre toutes les courses de police et les tournées fiscales que les troupes étaient obligées de faire de temps à autre. On doit se borner à celles de ces opérations qui se distinguent par un sérieux intérêt, politique ou militaire. Telle est l'expédition dirigée, au mois d'octobre 1841, dans le Djebel-Aurès, où l'ancien bey de Constantine Ahmed avait réussi à se maintenir et d'où le général de Négrier ne parvint pas à le déloger encore; telle est, dans la subdivision de Bone, au mois de novembre, celle que conduisit le général Randon à la recherche du cheikh Si-Zerdoud. Ce cheikh, au mois de juin précédent, avait assassiné le sous-lieutenant de spahis Alleaume. Si-Zerdoud échappa au général Randon comme Ahmed au général de Négrier; toutefois, l'incursion du commandant de Bone dans la montagne de l'Edough ne fut pas inutile, car elle lui donna l'excellente idée d'en ouvrir l'accès par une bonne route militaire, qui fut exécutée dès le commencement de l'année suivante.

En somme, la campagne de 1841 n'avait pas eu beaucoup d'importance; la campagne de 1842 en eut un peu davantage. Dans le mois de mai, il n'y

eut pas moins de trois opérations simultanées. La première en date avait pour objectif la répression d'une insurrection soulevée dans les montagnes du cercle de Philippeville, où Si-Zerdoud, chassé de l'Edough par le général Randon, l'année précédente, était venu prêcher la révolte. Tout le pays kabyle, depuis El-Arouch jusqu'à Collo, était en armes.

Parti de Philippeville, le 1er mai, avec une colonne composée de huit cent cinquante hommes du 19e léger, de deux cent cinquante *zéphyrs* du 3e bataillon d'Afrique, d'une quarantaine de spahis, de deux pièces de montagne et d'un détachement de sapeurs, le colonel Brice, commandant du cercle, apprit en route qu'il devait y avoir le surlendemain, à Souk-Tléta, un grand rassemblement d'insurgés. Contrairement à l'avis des kaïds alliés qui lui conseillaient d'attendre dans une position bien choisie l'attaque des Kabyles, le colonel voulut les aller chercher chez eux. Arrivé à Souk-Tléta, il trouva la place du marché vide, mais toutes les hauteurs au-dessus garnies d'hommes armés qu'il se mit en devoir de déposter. Le combat s'engagea vivement; l'arrière-garde, comme toujours, ayant le plus à faire, c'était elle que Si-Zerdoud s'attachait particulièrement à retarder.

L'avant-garde, au contraire, avançait rapidement, parce que l'ennemi, au lieu de lui faire obstacle, s'ouvrait devant elle et se répandait sur les flancs. Il arriva donc bientôt que la colonne trop allongée, trop amincie, faillit être coupée par tronçons. Il fallut se resserrer, à tout prix, non sans peine ni sans perte; quand la colonne rentra, le 4, à Philippeville, elle ramena neuf morts et cinquante-six blessés.

Encouragé par ce qu'il avait le droit de considérer comme un succès, Si-Zerdoud se porta, le 20 mai, sur le camp d'El-Arouch. Afin de donner plus de confiance à sa troupe, il s'avança jusqu'au bord du fossé, un grand drapeau rouge et vert à la main, en vociférant des imprécations entremêlées de paroles magiques qui devaient frapper les Français d'engourdissement et d'impuissance. Réfractaire à l'incantation, un sergent-fourrier abattit d'un coup de fusil le cheval du sorcier pendant qu'un feu de salve accompagné de mitraille mettait toute la bande en déroute. Ce résultat, tout à fait contraire aux assurances de leur chef, découragea pour longtemps les Kabyles, et Si-Zerdoud fut obligé de se retirer chez les Zerdeza, plus à l'est.

Pendant ce même temps, le général Randon était

sorti de Bone pour se porter au sud contre une fraction de la grande tribu des Hanencha dont les douars étaient le rendez-vous de tous les bandits de la région jusqu'à la frontière de Tunis et au delà. La colonne, concentrée à Ghelma, comprenait cinq cent dix zouaves, cinq cent quarante hommes de la légion étrangère, deux cent cinquante tirailleurs indigènes, quatre cents spahis; avec les artilleurs et les sapeurs, l'effectif était de dix-huit cents combattants. Le 11 mai, après avoir franchi le défilé d'Akbet-el-Trab, le général Randon atteignit sur un plateau les Arabes, les chargea vivement et les mit en fuite. Avant de reprendre la marche, que le mauvais temps avait arrêtée pendant deux jours, le général jugea nécessaire de faire reconnaître et fouiller les profonds ravins qui entouraient le bivouac. La direction de la reconnaissance fut confiée au commandant Frémy, des zouaves, qui se mit en mouvement, le 14, avec trois compagnies de son bataillon, une compagnie de tirailleurs indigènes et deux escadrons de spahis.

On rencontra d'abord les traces d'un troupeau que ses gardiens entraînaient au plus vite : le troupeau fut bientôt rejoint, pris et ramené au bivouac de la colonne par les tirailleurs; d'autre

part, les spahis, lancés sur une autre piste, se trouvèrent séparés des zouaves qui continuèrent à marcher seuls. Tout à coup ceux-ci tombèrent au milieu d'une grande population qui se tenait prête à fuir. Surpris d'abord, les Arabes furent bientôt rassurés en voyant le petit nombre des survenants. La disproportion était énorme, deux cents contre douze cents. Entourés, perdus dans cette foule, les zouaves réussirent d'abord à se faire jour et à gagner la crête d'une roche dont l'accès était difficile. L'ennemi, qu'il fallait tenir à distance de baïonnette, suivait en hurlant. Arrivés sur la position, le commandant Frémy fit coucher ses hommes, et, pour ménager les cartouches, leur recommanda de ne tirer qu'à coup sûr. Des heures se passèrent ainsi. Étonné de ne voir pas revenir le détachement, le général Randon allait sortir à sa recherche, un peu à l'aventure, quand un spahi que la maraude avait conduit vers le lieu du combat, accourut à toute bride et lui fit connaître la direction qu'il fallait prendre. Immédiatement il partit au galop avec la cavalerie; l'infanterie suivait au pas de course. Il y avait trois lieues à faire; elles parurent bien longues à l'impatience des sauveteurs; enfin ils arrivèrent; à leur vue, les Arabes se dispersèrent et les zouaves descendirent

du rocher, aux acclamations des camarades. Un tiers de l'effectif était blessé ou mort. La colonne rentra, le 14 juin, à Bone.

La troisième opération du mois de mai fut dirigée par le général de Négrier en personne. Il s'agissait de pousser au sud-est, jusqu'au voisinage de la Tunisie, dans le pays des Nemencha, une forte reconnaissance et de rétablir, à la sollicitation même des grands de la tribu, l'ordre gravement compromis dans ce coin de la province. Parti, le 27 mai, d'Aïn-Babouch avec trois mille hommes, le général arriva, le 31 au soir, sous les murs de Tebessa. Le kaïd, le cadi, les oulémas, une députation des Coulouglis qui formaient en majorité la population de la ville, étaient venus au-devant de la colonne, et bientôt les couleurs françaises flottèrent au-dessus de l'antique Theveste, une des plus intéressantes parmi les colonies que Rome avait semées en Afrique.

« Les principaux, écrivait le général de Négrier dans son rapport, vinrent me recevoir, et, après m'avoir salué de leurs drapeaux, me présentèrent les clefs de leur ville; je les pris au nom du Roi. Un vieux marabout, nommé Si-Abd-er-Rahmane, qui la veille était venu à ma rencontre et dont je voulus visiter la zaouïa, ayant reçu de mes mains

le burnous vert, me pria d'accepter sa bénédiction. Ayant levé les yeux au ciel, il appela à haute voix sur le sultan des Français et son khalifa la protection de Dieu et du Prophète. Les nombreux musulmans qui assistaient à cette scène touchante unirent leurs prières à celle du vieillard. L'iman et les desservants de la grande mosquée m'en ouvrirent à deux battants les portes; mais je m'arrêtai sur le seuil, voulant respecter les mœurs religieuses du pays. Le soir, je reçus une députation des gens de Bekaria, ville située à deux lieues et demie au sud-est de Tebessa. Leur iman, avec les drapeaux de la mosquée, venait m'offrir leur soumission, et comme symbole de leurs bonnes dispositions, il m'apportait du miel et des gazelles, le mets le plus doux et l'animal le plus pacifique de ces contrées. »

Après avoir autorisé, sur la demande des Nemencha, la levée d'une sorte de maghzen chargé de maintenir la paix entre les tribus et de protéger particulièrement Tebessa, le général venait de reprendre, le 3 juin, la direction du nord, quand, au passage de l'Oued-Chabro, la colonne fut insultée par quelques centaines de Hanencha dissidents, qu'il ne fut pas difficile de mettre en déroute. C'était l'avant-garde du fameux cheikh El-Has-

naoui, qui se présenta lui-même, trois jours après, avec le gros de ses forces, mais pour recevoir une correction encore plus sérieuse. Après avoir donné quelque repos à ses troupes en attendant un convoi de Constantine, le général de Négrier se porta sur un autre théâtre de guerre, chez les Zerdeza, les alliés et fauteurs de Si-Zerdoud ; mais sa seule approche avait fait tout fuir, et, ne trouvant personne à combattre, il rentra, le 17 juin, à Constantine. Le général Levasseur, qui opéra, quinze jours plus tard, dans le cercle de Philippeville, n'eut pas une meilleure fortune ; devant lui également les Kabyles se dérobèrent, abandonnant maisons et moissons, qui furent livrées aux flammes.

II

Au mois de décembre 1842, le général Baraguey d'Hilliers, toujours protégé par le gouverneur et rentré en grâce, succéda au général de Négrier dans le commandement de la province de Constantine. L'état des affaires laissait beaucoup à dire. Au nord, Si-Zerdoud, entre Collo et Bone; à l'est, El-Hasnaoui, chez les Hanencha; au sud, Ahmed, dans l'Aurès; plus au sud encore, Mohammed-bel-Hadj au nom d'Abd-el-Kader, dans le Zab, chacun pour sa part tenait en échec l'autorité française. Les instructions de Baraguey d'Hilliers lui prescrivaient d'agir d'abord contre Si-Zerdoud. Le 13 février 1843, quatre colonnes, sorties de Bone, de Philippeville, de Constantine et de Ghelma, attaquèrent par quatre côtés à la fois les montagnes des Zerdeza. Devant ce concert de forces agissantes, la résistance fut à peu près nulle et les Zerdeza se soumirent. Expulsé de chez eux, Si-Zerdoud se rejeta dans l'Edough; les colonnes

de Constantine, de Philippeville et de Bone l'y poursuivirent.

Dans la nuit du 2 au 3 mars, un Kabyle se glissa furtivement jusqu'à la tente du colonel Barthélemy, commandant de la colonne de Philippeville; il lui dit qu'il était le secrétaire de Si-Zerdoud, que le cheikh se proposait de fuir le lendemain vers Collo, et qu'en attendant il se tenait caché au fond d'un ravin, à trois lieues du camp.

Voici, d'après Montagnac, alors chef de bataillon au 61e, le récit saisissant de ce dramatique épisode : « Le 3 mars, le colonel Barthélemy me fait appeler à six heures du matin : « Le refuge de Si-Zerdoud est connu; vous allez l'enlever, me dit-il; combien voulez-vous d'hommes pour ce coup de main? — Donnez-moi, lui répondis-je, deux compagnies de grenadiers et deux de voltigeurs; avec cela et l'appui de la Providence nous ferons de la besogne. » Le secrétaire de Si-Zerdoud se chargeait de nous conduire à l'endroit où se trouvait son maître et que lui seul connaissait. Me voilà donc guidé par cet ignoble brigand. Au bout de deux heures de marche, le traître me dit : « Il y a là, derrière cette montagne, un ravin très profond couvert de buissons, de broussailles impénétrables; dans cette direction, — qu'il m'indi-

quait du doigt, — est Si-Zerdoud. » D'après ces renseignements, il ne me restait plus qu'à entourer mon homme, comme un renard, par un cercle de soldats qui irait toujours en resserrant vers le point où il était réfugié. »

Le mouvement fut d'abord mal exécuté. « Quoique le coup me parût à peu près manqué, continue Montagnac, je fis prendre le pas de course aux grenadiers, en leur ordonnant de couper le ravin à deux cents pas de là ; il était temps. Au moment où les premiers grenadiers arrivèrent, ils aperçurent quelque chose qui se glissait dans le ravin, sous les broussailles ; c'était Si-Zerdoud. Il fut fusillé ; sa femme et quatre enfants furent pris à hauteur de l'endroit où j'avais fait rebrousser chemin aux grenadiers. Si-Zerdoud avait assassiné M. Alleaume, sous-lieutenant de spahis, que le général La Fontaine avait envoyé de Bône, avec vingt-cinq cavaliers, dans le pays que nous venons de parcourir, pour percevoir l'impôt. Si-Zerdoud lui prit ses pistolets, son fusil à deux coups, son cheval et tout ce qu'il avait. Lorsqu'il fut tué, il tenait à la main les pistolets de l'officier ; le fusil à deux coups a été trouvé dans l'endroit où il s'était caché.

« La mort de cet homme influent frappa de stu-

peur tous les spahis qui étaient là, à ce point que je ne pus en trouver un de bonne volonté pour prêter son cheval, quand il s'agit de le transporter du fond du ravin où il avait été tué jusque sur le haut du versant, où je voulais lui faire couper la tête, en présence de tout le bataillon et des spahis réunis. Je dus jeter par terre un d'eux et lui prendre son cheval de force, il pleurait comme un imbécile. Ce fut une bien autre histoire pour lui faire couper la tête. Je tenais beaucoup à ce que l'opération fût exécutée par les spahis nouvellement organisés, afin de les compromettre complètement vis-à-vis des autres Arabes du pays. Je ne pus trouver personne parmi les indigènes; enfin, je vis venir à moi un jeune Turc qui sert dans les spahis et qui parle français. Ce jeune garçon, de seize à dix-sept ans, qui est depuis longtemps avec nous, professe pour les Arabes la haine qu'avaient ses pères, anciens dominateurs du pays, et il a tranché la question à merveille.

« La décapitation de ce Si-Zerdoud qui, chez les Arabes, passait pour faire des miracles, les a tous jetés dans la consternation. Le petit Turc qui lui a coupé la tête est menacé par ses camarades d'être tué. On ne se fait pas d'idée de l'effet que produit sur les Arabes une décollation de la main

des chrétiens; ils se figurent qu'un Arabe, un musulman, décapité par les chrétiens, ne peut aller au ciel; aussi une tête coupée produit-elle une terreur plus forte que la mort de cinquante individus. » Le Kabyle qui avait vendu son maître reçut six mille francs pour prix de sa trahison.

La mort de Si-Zerdoud fit tomber l'agitation qu'il entretenait depuis deux ans dans le vaste triangle de montagnes compris entre Philippeville, Bone et Constantine. Restait la région insoumise à l'ouest de Philippeville jusqu'à Collo. Le général Baraguey d'Hilliers la fit attaquer, au mois d'avril, par trois colonnes. Celle de Constantine, qu'il commandait en personne, eut, le 9, une rude rencontre avec les Beni-Toufout, au défilé de Djebeïl. Collo fut occupé le lendemain. Du 15 au 19, il y eut toute une série d'engagements plus ou moins vifs avec les mêmes Beni-Toufout, renforcés par les tribus environnantes. On brûla les maisons, on coupa les arbres fruitiers, on enleva les troupeaux; rien n'y fit d'abord; les hostilités, interrompues par des pluies torrentielles, durent être reprises. Ce fut seulement le 10 mai que les Beni-Sala et quelques fractions des Beni-Toufout firent un semblant de soumission qu'on s'empressa d'accueillir.

Au mois de juin, comme la grande tribu des

Harakta, au sud de Constantine, refusait obstinément l'impôt, le général Baraguey d'Hilliers fit une grande razzia sur son territoire, tandis qu'une visite de même sorte était faite chez les Hanencha par le colonel Herbillon et le colonel Senilhes.

Toujours satisfait de lui-même, Baraguey d'Hilliers écrivit alors au gouverneur que la division à ses ordres avait soumis toutes les montagnes, de Collo à la frontière de Tunis, forcé l'Edough à accepter la domination française, et conquis à la France le quart de cette province de Constantine dont la soumission, disait-il, n'avait jamais été qu'apparente, et dans laquelle nos bases d'opération et nos lignes de communication étaient sans cesse menacées. Ce tableau flatteur et flatté faisait plus d'honneur à l'imagination du peintre qu'à la sûreté de son coup d'œil; de toutes ces assertions confiantes il y avait beaucoup à rabattre.

Après les grandes chaleurs, une opération combinée, analogue à celle qui, l'année précédente, avait conduit l'une au-devant de l'autre les divisions d'Alger et d'Oran dans la vallée du Chélif, mit les divisions d'Alger et de Constantine en communication sur leur commune frontière. Deux colonnes, la première venue de Médéa sous les ordres du général Marey, la seconde de Sétif avec

le général Sillègue, se rencontrèrent, le 3 octobre, à la limite orientale du Titteri, au pied du Djebel-Dira, dont quelques expéditions naguère avaient fait le tour, mais où les troupes françaises n'étaient pas encore entrées. La montagne fut parcourue en tous sens pendant quinze jours, sans combat, parce que les tribus qui s'étaient d'abord enfuies vers le nord sollicitèrent l'*aman*. Quand les deux colonnes se furent séparées, le général Sillègue fit une pointe au sud, à travers le Hodna jusqu'à Bou-Sâda, qui, le 25 octobre, lui ouvrit sans difficulté ses portes. Ce fut plutôt une course de police qu'autre chose. Les gens de Bou-Sâda réclamaient, par exemple, contre les Ouled-Sidi-Brahim qui détruisaient le commerce du Hodna en pillant les marchandises dirigées sur Msila ou sur Médéa. Il y avait encore les Ouled-Naïl dont les caravanes étaient inquiétées par les gens de Msila et les tribus du voisinage. Après avoir fait raison à tous les plaignants et réglé autant que possible les choses pour l'avenir, le général Sillègue revint par Msila et Bordj-bou-Aréridj, le 4 novembre, à Sétif.

Baraguey d'Hilliers, nommé lieutenant général au mois d'août, avait dès cette époque demandé à rentrer en France. C'était le duc d'Aumale qui devait lui succéder à Constantine.

III

Le 20 août 1843, le maréchal Bugeaud écrivait au maréchal Soult : « L'intention du Roi étant que S. A. R. Mgr le duc d'Aumale soit investi du commandement de la division de Constantine, je crois devoir appeler votre attention sur les officiers généraux qui y sont actuellement employés, afin que vous puissiez prendre telle mesure que vous jugerez convenable pour que S. A. R. soit secondée efficacement pendant le temps qu'elle restera revêtue de ce commandement. Je ne crois pas à M. le général Sillègue, commandant à Sétif, une très grande portée. M. le général Randon, qui commande à Bone, est bon administrateur; malheureusement, il ne possède pas la confiance des troupes d'infanterie à un assez haut degré pour leur faire entreprendre des opérations de quelque importance, qui demanderaient de l'énergie et du coup d'œil. Malgré les qualités administratives de M. le général Randon, comme il m'est bien

prouvé aujourd'hui qu'on est loin d'en avoir fini avec les tribus de la frontière de Tunis, et qu'il y aura là à montrer de l'énergie et l'entente de la conduite de l'infanterie, je propose de remplacer cet officier général par M. le maréchal de camp Magnan, dont on m'a vanté le zèle et la capacité. Cet officier général m'a témoigné deux fois le désir de rentrer en Afrique. »

Après avoir conseillé de mettre à la retraite, comme insuffisants, quatre ou cinq des colonels qui servaient dans les troupes d'Algérie, et proposé au ministre de retenir en France, où il était alors en congé, le général Sillègue, il ajoutait encore en *post-scriptum :* « Quant à M. le général Randon, j'ai acquis de nouveaux renseignements qui me prouvent qu'il ne peut rendre aucun service à la tête des troupes, parce qu'elles n'ont aucune confiance en lui. Cette opinion existait déjà dans la province d'Oran, mais je l'ai ignorée jusqu'au moment où il a été fait maréchal de camp. C'est, dit tout le monde, un homme de détails intérieurs : ce n'est pas un homme de guerre. »

Prononcée de si haut, et par un tel juge, la sentence assurément était grave. Hâtons-nous de dire, pour en atténuer l'effet, que, quatorze ans plus tard, l'ancien officier de cavalerie qu'elle

mettait en suspicion, gagna sa cause et fit casser l'arrêt, en achevant, par la conquête de la Kabylie, le programme du maréchal Bugeaud et en terminant sa grande œuvre. Quoi qu'il en soit, le général Sillègue et le général Randon furent maintenus l'un et l'autre à leurs postes.

Le duc d'Aumale arriva, le 5 décembre 1843, à Constantine. Quelques jours après, une des principales fêtes de l'islam y amena, selon l'usage antique et solennel, les grands des tribus, d'autant plus empressés et nombreux qu'ils étaient flattés d'avoir pour khalifa *Ould-el-Rey,* le fils du sultan de France. Par la dignité de son attitude, jointe à cette bonne grâce qui l'avait rendu si populaire dans l'armée, le prince, en leur faisant accueil, sut leur imposer et les charmer tout ensemble. Les fêtes qu'il leur donna furent splendides, et la *fantasia* qu'ils lui offrirent en retour dépassa tout ce que l'imagination arabe avait rêvé de plus magnifique. Quand ils revinrent dans leurs tribus, ils y rapportèrent un double sentiment de crainte respectueuse et de sécurité confiante que les derniers prédécesseurs du duc d'Aumale ne s'étaient pas assez mis en peine de leur inspirer.

Les premiers soins donnés aux affaires générales et administratives de la province, le commandant

supérieur se livra tout entier à la préparation des opérations militaires qu'il était de plus en plus urgent d'exécuter dans le Sud. Son plan comprenait quatre objets : 1° expulser du Zab les agents d'Abd-el-Kader; 2° constituer dans ces parages le pouvoir du Cheikh-el-Arab, de telle sorte qu'il pût s'y maintenir, administrer le pays et percevoir les impôts au nom de la France; 3° régler les rapports des nomades sahariens avec les tribus du Tell; 4° enfin, rétablir les anciennes relations commerciales du Zab avec Constantine. Plus tard, on verrait à faire pénétrer la domination française dans l'Aurès.

Le 8 février 1844, le lieutenant-colonel Buttafuoco sortit de Constantine avec mille hommes d'infanterie, une section d'artillerie de montagne et cent spahis, pour conduire à quatre-vingts kilomètres de distance, dans le sud-sud-ouest, un grand convoi de vivres à Batna. Cet ancien poste romain commande au nord une longue vallée qui, longeant le versant nord-ouest de l'Aurès, débouche à l'autre bout, par le défilé d'El-Kantara, dans le Zab; c'est la principale des communications suivies par les nomades sahariens quand ils viennent échanger leurs dattes contre les grains du Tell.

Afin d'assurer les transports de la colonne, dont le détachement dirigé sur Batna n'était que l'avant-garde, le duc d'Aumale avait prescrit au Cheikh-el-Arab de faire dans les Ziban une grande réquisition de chameaux. En dépit des menaces lancées par Mohammed-bel-Hadj, le principal agent d'Abd-el-Kader dans les oasis de Biskra et de Sidi-Okba, une longue caravane de plusieurs centaines de ces animaux s'était acheminée vers El-Kantara; mais elle y avait été arrêtée, à l'instigation de l'ancien bey Ahmed, par cinq ou six cents cavaliers des Ouled-Soltane. A la nouvelle de cet incident, le lieutenant-colonel Buttafuoco fit marcher de Batna quatre compagnies d'infanterie et deux cents chevaux, qui eurent bientôt fait de disperser le contingent arabe et de rouvrir le passage intercepté.

Le 25 février, le duc d'Aumale, avec le gros du corps expéditionnaire, rejoignit à Batna l'avant-garde. Pendant sa marche depuis Constantine, le général Sillègue, sorti de Sétif à la tête de deux bataillons et de deux cents chevaux, avait couvert son flanc droit; attaqué dans son bivouac, pendant la nuit du 24 au 25 février, par les Ouled-Soltane, le général les avait repoussés et s'était rendu maître le lendemain du village de Ngaous,

point stratégique important, parce qu'il commande le chemin de Sétif à Biskra.

La colonne réunie à Batna comprenait deux mille quatre cents baïonnettes, six cents chevaux, trois pièces de campagne et trois de montagne. Elle se mit en marche le 26 février. Le lieutenant-colonel Bouscaren, des spahis, l'éclairait d'un côté, de l'autre le lieutenant-colonel de Mac Mahon, de la légion étrangère. Le 29, elle atteignit El-Kantara, dont le défilé avait été reconnu et rendu praticable par les soins du duc de Montpensier, commandant de l'artillerie. Quatre jours de marche conduisirent le duc d'Aumale à l'oasis de Biskra. Mohammed-bel-Hadj l'avait évacuée à l'approche de la colonne et s'était retiré dans l'Aurès, mais la population avait refusé d'émigrer avec lui. Le prince resta dix jours dans le Zab, occupé à faire reconnaître et à consolider l'autorité de Ben-Ganah, le Cheikh-el-Arab, à fixer le taux des contributions, à donner des instructions pour assurer la sécurité des caravanes entre le désert et le Tell. La garde de Biskra fut confiée au commandant Thomas, des tirailleurs indigènes, avec trois cents hommes de son bataillon. Le kaïd de la ville fut autorisé à entretenir un petit maghzen de cinquante

cavaliers choisis parmi les tribus sahariennes.

Du village de Mchounèche, situé à huit lieues nord-est de Biskra, au pied du Djebel-Ahmar-Kaddou, Mohammed-bel-Hadj observait la colonne française; le duc d'Aumale résolut de l'y aller chercher. Il commença par renvoyer l'artillerie de campagne sous l'escorte d'un bataillon et de deux cents chevaux qui devaient former la garnison de Batna. Le Djebel-Ahmar-Khaddou est une de ces arêtes qui, courant parallèlement du sud-ouest au nord-est, constituent le massif de l'Aurès. On ne pouvait arriver à Mchounèche que par un vallon étroit et difficile. Perché sur le roc et solidement retranché, le village avait pour avancées trois redoutes ou fortins. La guerre sainte, prêchée dans la montagne, avait fait accourir à la défense de la position deux ou trois mille Kabyles. Le 12 mars, une première reconnaissance fut faite; elle débarrassa la vallée des postes qui l'occupaient. Le 15, la colonne agissante, composée de douze cents hommes d'infanterie, de quatre cents chevaux et d'une section d'obusiers de montagne, commença l'attaque.

Voici textuellement le rapport du duc d'Aumale : « Arrivés devant Mchounèche, nous vîmes toutes les hauteurs chargées de monde, et de

grandes clameurs s'élevèrent de toutes parts. Notre convoi se masse sur un plateau, où il reste gardé par quelques compagnies; le reste de l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie se massent pour l'attaque. La position ouest est enlevée au pas de course par le bataillon du 2e de ligne. J'y envoie la section de montagne qui lance des obus dans l'oasis et sur les groupes nombreux qui occupent les hauteurs à l'est du village; ces mamelons sont bientôt emportés par trois compagnies de tirailleurs indigènes, commandés par le capitaine Bessières, qu'appuient le goum et un peloton de spahis. Cette attaque était dirigée par M. le lieutenant-colonel Tatareau, chef d'état-major. En même temps, le 2e de ligne enlève le bois de palmiers. La cavalerie et trois compagnies de la légion étrangère suivent le lit de la rivière et arrivent au pied des rochers escarpés où l'ennemi se croyait à l'abri de nos poursuites. Il est bientôt débusqué, avec grande perte, du village retranché où s'établit le 2e de ligne; mais le fort, situé à mi-côte, sur une arête fort étroite, au-dessus de la gorge de l'Oued-el-Abiod, présente une vive résistance et inquiète par un feu plongeant les troupes qui se rallient après l'enlèvement des premières positions. Un petit plateau, où se trouvent deux forts de

moindre importance, est occupé par la légion étrangère et par l'artillerie. Quelques obus lancés avec bonheur tuent et blessent une partie des défenseurs et favorisent le mouvement de M. le commandant Chabrière, qui, avec deux compagnies de la légion, gravit les rochers pour tourner le fort, en se défilant le mieux possible du feu très vif qui est dirigé sur lui de toutes parts. Le 2ᵉ de ligne débouche en même temps du village, et le fort est enlevé.

« Cependant une compagnie de la légion étrangère, détachée sur la droite pour contenir les Kabyles qui gênaient l'attaque du fort, cheminait avec succès vers la crête supérieure de la montagne, lorsque les réguliers accoururent pour la défendre. Ils font pleuvoir sur les assaillants une grêle de balles et roulent sur eux des quartiers de rocher. Des difficultés de terrain épouvantables arrêtent l'élan des braves grenadiers; les officiers et sous-officiers cherchent à s'ouvrir un passage : ils sont les premiers atteints. Une lutte corps à corps s'engage; écrasés par le nombre, nos hommes vont reculer; mais les troupes qui ont pris part à l'attaque du fort et du village voisin arrivent à leur aide. Les tirailleurs indigènes, après le succès de leur première attaque, accourent et essayent de

tourner la position par la droite; les obusiers sont traînés à bras jusqu'à mi-côte; les tambours battent; on s'élance à la charge, et les dernières hauteurs sont enlevées à la baïonnette. La fusillade cesse instantanément. L'ennemi épouvanté s'enfuit de toutes parts, abandonnant toutes ses provisions et laissant sur le terrain des cadavres que la précipitation de sa retraite ne lui a pas permis d'enlever. Mon frère le duc de Montpensier, qui paraissait pour la première fois à l'armée, dirigea pendant tout le jour le feu de l'artillerie. Le soir, il eut l'honneur de charger avec plusieurs officiers, à la tête de l'infanterie, et il fut légèrement blessé à la figure. »

Mohammed-bel-Hadj s'était enfui dans le Djerid. La colonne expéditionnaire reprit la direction de Batna, où elle arriva le 21 mars, sans avoir brûlé une amorce. La garnison du poste avait été attaquée le 10 et le 12, par un rassemblement d'un millier de montagnards de l'Aurès et de cinq à six cents cavaliers des Ouled-Soltane.

Rentré à Constantine, le duc d'Aumale résolut de châtier cette tribu agressive. Il fit marcher de Sétif un détachement sur Batna, où s'opéra la concentration des troupes. Elles se composaient de trois bataillons détachés des 2e, 22e et 31e de

ligne, de deux bataillons du 19e léger, des tirailleurs indigènes, de quatre escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, de trois escadrons de spahis, d'une batterie de montagne et d'un goum arabe. Le 20 avril, le bivouac fut pris à Ras-el-Aïoun, au pied de la montagne des Ouled-Soltane. Cette région, désignée sous le nom de Belezma, comprend une large et riche vallée qui est, après la voie de Batna, la communication la plus fréquentée entre le Sahara et le Tell. Le 24, trois heures après s'être engagée dans la montagne, la colonne, qui gravissait une pente raide et boisée, fut tout à coup enveloppée par un brouillard épais. Aussitôt les Kabyles en profitèrent pour se jeter avec furie, les uns sur les voltigeurs d'avant-garde, les autres sur le goum qui côtoyait la colonne. Après un moment de surprise, les premiers furent énergiquement repoussés à coups de baïonnette ; mais le goum, effrayé, se jeta sur le convoi qu'il mit en désordre. Les muletiers arabes, perdant la tête, coupaient les cordes, jetaient les charges dans le ravin et se hâtaient de fuir avec leurs bêtes. Heureusement la panique ne fut pas de longue durée. Le lieutenant-colonel Tatareau assura le flanc découvert par la retraite précipitée du goum, et quelques paquets de mitraille mirent les assail-

lants en déroute. Cependant, l'obscurité ne permettant plus à la colonne de continuer sa route, elle revint sur Ngaous, où elle avait laissé ses munitions de réserve. La plus grande partie des vivres transportés avait été perdue dans la bagarre; le général Sillègue alla chercher de quoi réparer le déficit à Sétif.

Aussitôt après son retour, la colonne rentra le 1er mai dans la montagne et prit avec éclat, à peu près sur le même terrain, la revanche de l'échauffourée du 24 avril. Les Kabyles châtiés, le duc d'Aumale redescendit vers Ngaous, d'où il se mit à la poursuite des Ouled-Soltane qui se hâtaient d'émigrer au sud. Le 8, vers cinq heures du soir, on trouva toutes dressées les tentes d'Ahmed-Bey, qui n'avait pas eu le temps de plier bagage. A chaque minute on ramassait des prisonniers et du butin. Poursuivis, l'épée dans les reins, pendant quatre jours sans relâche, les fuyards eurent la mauvaise chance de donner de la tête au milieu des Saharis accourus du Zab avec Ben-Ganah. Dès lors, il fallut se rendre à discrétion. Le 13 au soir, les grands de la tribu vinrent se jeter aux pieds du prince, qui leur fit grâce et leur permit de regagner leur territoire. Ahmed presque seul avait réussi à s'échapper.

Cette affaire des Ouled-Soltane heureusement conclue, le duc d'Aumale revenait doucement à Batna, quand il reçut du Zab une surprenante et désagréable nouvelle. Le commandant Thomas avait accueilli, à Biskra, dans ses compagnies de tirailleurs, de soi-disant déserteurs du bataillon régulier de Mohammed-bel-Hadj. Celui-ci, qui s'était retiré à Sidi-Okba, profita d'une tournée que le commandant faisait parmi les douars sahariens pour fomenter dans Biskra, au moyen de ses prétendus déserteurs, une insurrection qui éclata pendant la nuit du 11 au 12 mai et gagna les tirailleurs eux-mêmes. De huit officiers et soldats français qui se trouvaient isolés dans la place, quatre furent massacrés, trois faits prisonniers; il n'y eut que le sergent-major Pélisse qui parvint à s'enfuir jusqu'à Tolga, où il fut rejoint par le kaïd de Biskra, seul demeuré fidèle. Accouru à marches forcées, le duc d'Aumale était, le 19, devant la place révoltée; mais à sa grande surprise, au lieu des rebelles il en vit sortir à sa rencontre le sergent-major Pélisse et le kaïd qui, soutenus par les gens de Tolga, venaient d'y rentrer après le départ de Mohammed-bel-Hadj, lequel, au su de l'arrivée du prince, s'était hâté encore une fois de déguerpir.

Réintégré dans son commandement, le commandant Thomas garda provisoirement deux bataillons sous ses ordres, jusqu'à ce que les travaux entrepris à la kasba pour la mettre en bon état de défense permissent de réduire la garnison à cinq cents hommes. Le 4 juin, le duc d'Aumale revint à Constantine avec le gros de la colonne.

Pendant cette expédition, le général Randon avait parcouru sans incident, du milieu d'avril à la fin de mai, depuis Ghelma jusqu'à Tebessa, la lisière orientale de la province.

IV

Dans le même temps que le duc d'Aumale étendait, pour la première fois, au sud de la province de Constantine la domination française, le général Marey, au sud de la province d'Alger, dirigeait une entreprise analogue et parallèle. Parti de Médéa, au mois de mars 1844, il fit une première course chez les Ouled-Naïl. L'effet de cette apparition fut considérable. Le cheikh de Laghouat, Ahmed-ben-Salem, s'empressa de dépêcher son frère Yaya vers le gouverneur général, avec la mission de demander pour lui-même le titre de khalifa et l'investiture de l'autorité française, moyennant quoi il promettait de payer tribut et d'administrer, au nom de la France, toutes les oasis de la région, Aïn-Madhi compris dans le nombre.

Le maréchal Bugeaud se prêta volontiers à l'arrangement. « Il ne faut pas, écrivait-il au maré-

chal Soult, négliger les dons que la fortune nous offre. La partie habitée du désert nous est nécessaire politiquement et commercialement. Nous devons régner partout où a régné Abd-el-Kader, sous peine d'être sans cesse sur le qui-vive dans le Tell. Ce n'est que par la domination que nous pouvons ouvrir à notre commerce des relations avec l'intérieur de l'Afrique. Il faut aussi enlever à Abd-el-Kader les ressources qu'il pourrait trouver dans cette contrée et jusqu'à l'apparence même d'un reste de puissance. »

On a déjà vu comment, pour agir rapidement dans le Sud, le colonel Jusuf avait inventé le *cavalier-fantassin* monté à mulet : le général Marey voulut faire mieux; ayant à s'enfoncer plus avant dans le désert, il s'inspira des souvenirs de la grande expédition d'Égypte et rétablit à sa façon le régiment de dromadaires jadis institué par le général Bonaparte. Pour commencer l'expérience, il mit cent hommes sur cent chameaux et leur fit exécuter des manœuvres : marches en bataille, marches en colonne, formations sur la droite, sur la gauche, en avant, en bataille. Au commandement : A terre! les hommes sautaient à bas de leur monture; les numéros de un à trois se formaient en ligne, tandis que les numéros quatre

gardaient les animaux. L'épreuve ayant été satisfaisante, le général Marey organisa sa troupe.

Le chameau portait un homme avec son fusil, les sacs de deux hommes, une besace contenant leurs vivres pour vingt-cinq ou trente jours, et deux outres contenant ensemble de dix à douze litres d'eau, en somme une charge de cent cinquante à cent soixante kilogrammes. Un bridon de corde, un bât arabe légèrement modifié avec des étriers de bois à deux échelons, constituaient tout le harnachement. L'un des deux hommes marchait à pied avec son fusil, pendant que l'autre était monté; toutes les deux lieues ils alternaient. De la sorte, on pouvait faire de douze à treize lieues par jour.

Le 1er mai, la colonne chamelière partit de Médéa; elle était le 14 à Taguine, où elle acheva de s'organiser. Elle comprenait dix-sept cents hommes du 33e de ligne, deux cent trente du train, trente artilleurs avec deux obusiers de montagne, cent quarante spahis, quatre cents cavaliers des goums, trois cents serviteurs arabes, cent chevaux et mulets, treize cents chameaux de guerre et de charge. Le 18, elle entra dans le Djebel-Amour, d'où elle déboucha, le 21, sur Tadjemout. Là, le général Marey trouva le khalifa Ben-Salem

et les chefs des Ksour qui l'attendaient avec les chevaux de soumission.

Pour Aïn-Madhi, les choses n'avaient pas marché toutes seules : Mohammed-el-Tedjini, le marabout vénéré, l'ennemi juré d'Abd-el-Kader, avait déclaré qu'il ne recevrait à aucun prix la colonne dans son ksar. « Un général français, avait-il écrit à l'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, veut pénétrer dans ma ville à la tête de ses troupes, c'est-à-dire enlever à la zaouïa de mes ancêtres le prestige dont elle jouit dans le Tell et le Sahara; mais, en permettant un acte qui sera considéré par tous les Arabes comme un acte d'hostilité, le khalifa du sultan de France ne détruirait-il pas l'influence que j'exerce à son profit? Voudrait-il me traiter comme m'a traité mon ennemi et le sien, le fils de Mahi-ed-Dine? Je suis prêt à acquitter l'impôt dû au gouvernement. J'enverrai au général les principaux d'Aïn-Madhi donner l'exemple de la soumission; mais s'il persistait dans le projet de pénétrer avec son armée dans ma ville, je le dis à toi qui sais que le fils de mon père conforme ses actes à sa parole, je saurais m'ensevelir sous ses ruines. »

De part et d'autre on transigea : il fut convenu qu'une délégation française aurait seule accès

dans Aïn-Madhi. « En effet, raconte le commandant Durrieu dans une lettre à M. Léon Roches, un escadron d'élite, composé de dix officiers pris dans chacun des corps de notre colonne expéditionnaire, et placé sous le commandement du colonel de Saint-Arnaud, se présentait, le 22 mai, à la porte d'Aïn-Madhi, ayant pour escorte douze chasseurs d'Afrique. Le khalifa Ben-Salem et cent cavaliers, montés sur des juments de pure race et coiffés d'un grand chapeau garni de plumes d'autruche, nous attendaient le fusil haut. Les deux premiers khoddam du chérif, Sidi-Mohammed-Tedjini, ayant à leur suite une partie de la population, nous souhaitèrent la bienvenue au nom de leur maître et nous introduisirent dans la ville dont les nouvelles murailles nous ont tous étonnés par leur force et la bonne disposition du plan, qui diffère, d'ailleurs, très peu de celui qui accompagne le récit émouvant que vous avez rédigé des épisodes du siège mémorable d'Aïn-Madhi. La ville est restée livrée à notre curiosité pendant trois heures; les crayons des topographes et des paysagistes ont fait leur jeu. » Le lendemain, Tedjini fit porter au général les cinq cents boudjous qui représentaient le montant de sa taxe, mais le général les lui renvoya gracieusement.

Le témoignage du lieutenant-colonel de Saint-Arnaud est encore plus curieux et pittoresque : « Nous avions, écrivait-il, traversé la zone des gazelles, celle des autruches et celle des dattes. Quel pays! Pas de végétation, pas d'eau, pas un arbre! Des ondulations de terre comme les vagues d'une mer sans bornes, un horizon grisâtre qui recule toujours et ne finit jamais; pas un objet où l'œil fatigué puisse se reposer; de loin en loin, un troupeau de gazelles qui fuit, quelques gerboises effrayées qui rentrent dans leur trou; sur nos têtes, le vautour, le milan qui, par instinct, suivent la colonne.

« A Tadjemout, nous n'étions qu'à six lieues d'Aïn-Madhi. J'offris d'y aller moi-même avec ce qu'on voudrait me donner et d'entrer dans la place. Le lendemain matin, le général Marey me fit demander à six heures et me dit : « Vous allez « partir avec quelques officiers que vous choisirez « dans toutes les armes pour représenter l'armée. « Je vous donnerai douze chasseurs à cheval et « cent hommes des goums, et vous entrerez à « Aïn-Madhi. Le khalifa Zenoun vous accom- « pagnera. J'espère que vous serez bien reçu. « Soyez prudent. Vous visiterez la ville et ferez « vos observations; vous ferez aussi lever des

« plans et me rendrez compte. Je désire que vous « soyez rentré avant la nuit. »

« Ravi de cette mission, je suis parti du camp à huit heures du matin, avec un état-major de dix officiers et la petite escorte de cent quinze chevaux environ. A onze heures et demie, j'étais sous les murs d'Aïn-Madhi; je faisais venir les principaux habitants et je leur disais que nous venions en amis, qu'ils s'étaient soumis et que nous leur devions protection, mais que partout les Français étaient maîtres, et que rien ne les arrêtait pour entrer où il leur plaisait d'entrer. Ensuite j'ai fait prendre douze des principaux comme otages, je les ai mis entre les mains de six chasseurs et de quelques cavaliers du goum, avec ordre de les bien traiter, mais de ne les lâcher qu'après mon retour, et je suis entré dans Aïn-Madhi avec mes dix officiers, six chasseurs et quelques chefs des goums. Je me suis promené partout à cheval pendant le temps nécessaire pour parcourir la ville, qui est petite et en ruine ; puis j'ai mis pied à terre et je me suis encore promené. Nous avons été reçus dans la maison d'un chef qui nous a donné des dattes à manger. Nous les avons dévorées, nous mourions de faim. Des dattes ont été portées par les gens de la ville à notre escorte. A

midi, j'avais envoyé un courrier au général Marey avec deux lignes : « Je sais que vous êtes inquiet ; « rassurez-vous. Je suis entré dans la ville sans « coup férir et je me promène. Nous avons été « bien accueillis. Ce soir, à six heures, je serai au « camp. »

« Quant à Tedjini, se renfermant dans sa dignité de marabout et de chérif descendant du Prophète, il était resté fort inquiet dans sa maison. Par le moyen du khalifa Zenoun, je l'ai fait engager à recevoir mon chargé d'affaires arabes, le capitaine d'état-major Durrieu, qui le rassurerait sur nos intentions toutes pacifiques et conciliantes. Il a consenti après bien des hésitations. Tedjini est un homme de trente-six à quarante ans, replet, bien portant, la peau cuivrée, se gardant dans sa maison comme dans une forteresse. Du reste, Aïn-Madhi est une ville forte pour les Arabes. Il peut y avoir un millier d'âmes et trois cents fusils. Plus du tiers de la ville est en ruine ; l'intérieur des maisons est misérable. La seule kasba de Tedjini a un étage. Aïn-Madhi est moins important que Laghouat, qui compte trois mille habitants et cinq cents fusils. Comme Tadjemout, comme Laghouat, Aïn-Madhi est une oasis dans le désert. Hors l'enceinte des jardins, plus un

arbre, plus la moindre végétation : des sables, des terrains rocheux. Le soir, à six heures, j'étais au bivouac, où j'ai reçu des compliments du général Marey.

« Le lendemain, nous quittions Tadjemout, et, pour servir la politique du khalifa Zenoun, nous faisions une pointe sur El-Aouta, autre ksar du désert. Deux jours après, nous étions à Laghouat. Là, toute la population mâle et militaire, environ cinq à six cents Arabes, sont venus au-devant de nous, faisant de la fantasia, tirant des coups de fusil, et musique en tête.

« Laghouat est fort grand; en comptant les jardins, il a environ une lieue et demie à deux lieues de tour. La ville sépare les jardins en deux, et est séparée elle-même par un rocher sur le haut duquel est bâtie la kasba. Du haut de cette kasba la vue est admirable; à l'est et à l'ouest, le désert; derrière, les contours de la rivière; au nord et au sud, les deux parties de la ville, avec ses hautes murailles grises sans ouvertures que des portes de trois pieds de haut, et plus loin les jardins, avec des forêts de palmiers si élevés que les autres arbres paraissent au-dessous absolument comme des plants de fraisiers-ananas. Du reste, cette ville, l'une des plus importantes du désert, est pleine de

malheureux qui meurent de faim. Je suis entré dans plusieurs maisons. Il y a de jolies femmes à côté d'horribles créatures. J'ai vu vingt vieilles auxquelles j'aurais donné plus de cent ans : elles n'en avaient pas cinquante. On fait commerce de burnous, de peaux d'autruche et de dattes. Nous sommes arrivés le 25 mai sous Laghouat, et nous le quittons demain 28. »

Enfin, après cette longue excursion, qui avait mené la colonne à plus de cent vingt lieues de la mer, elle rentra, le 11 juin, dans le Tell, par Tiaret.

V

Ces expéditions au delà des limites telliennes des provinces de Constantine et d'Alger devaient avoir d'importantes conséquences. Elles habituaient les tribus, même les plus lointaines, à l'idée d'accepter la suprématie française. C'était déjà, dans la plus grande partie du Tell, un fait accompli. Comme les premiers mois de l'année 1844 s'étaient écoulés paisiblement, le maréchal Bugeaud avait profité de cette accalmie pour régler méthodiquement l'administration des indigènes. Ses idées à cet égard ont été recueillies par le général Rivet, l'un de ses anciens aides de camp.

Le maréchal, d'après ce témoin considérable, confident du grand chef, pensait qu'on ne pouvait pas imposer à un peuple conquis un système quelconque de gouvernement, fût-il plus moral, plus paternel, plus parfait que celui sous lequel il avait précédemment vécu. Il croyait qu'il fallait tenir

un grand compte des traditions, des habitudes, en un mot du génie des races. Aussi songea-t-il à se servir des rouages qui fonctionnaient antérieurement, sauf amélioration. Il avait à choisir entre deux systèmes, celui des Turcs, celui d'Abd-el-Kader. Le système turc était abhorré des indigènes, non seulement à cause de son arbitraire, mais surtout à cause de l'inégalité des charges, et notamment des privilèges accordés aux tribus maghzen sur les tribus rayas.

Tout autre était le système d'Abd-el-Kader. Son premier soin avait été de proclamer l'égalité générale, de faire taire, au nom de la religion, les vieilles rancunes, afin de constituer, s'il était possible, une forte unité nationale sous une hiérarchie de pouvoirs nettement définis. Au sommet, lui, l'émir, le sultan; au second rang, les khalifas; au-dessous des khalifas, les aghas; sous les aghas, les kaïds à la tête de chaque tribu. Un cadi supérieur, par aghalik, surveillait les cadis subalternes et maintenait la bonne administration de la justice. Ce fut ce système que le maréchal Bugeaud entreprit d'accommoder avec la domination française.

« Changer les hommes, dit le général Rivet, sans toucher aux institutions fondamentales ; faire

succéder, sans secousse, notre autorité à l'autorité déchue; supprimer par des réformes successives les abus inséparables de tout gouvernement absolu; moraliser les nouveaux chefs indigènes par l'exemple de notre probité politique et administrative; conquérir peu à peu l'affection des administrés en leur faisant entrevoir constamment, dans les commandants français détenteurs de l'autorité supérieure à l'égard des chefs indigènes, un recours contre l'injustice et l'arbitraire de ceux-ci, tel fut le but que le gouverneur général se proposa d'atteindre. »

Le difficile était de faire de bons choix parmi les grands chefs; Abd-el-Kader, avec une admirable sûreté de coup d'œil, en avait pris l'élite; on fut donc obligé de s'adresser à des hommes du second ordre, à qui furent conférées les fonctions de kaïd et d'agha; quant aux khalifas qui avaient été nommés d'abord, c'étaient de trop gros personnages, souvent embarrassants, comme ce Mohammed-ben-Abdallah qui gênait l'administration du général Bedeau à Tlemcen. Le maréchal Bugeaud commença par restreindre leurs attributions, et, quand il y eut lieu de les remplacer, ce furent les commandants supérieurs français qu'il leur substitua. Mais, pour aider les commandants supérieurs

dans l'administration délicate des affaires arabes, il leur fallait des auxiliaires familiarisés avec la langue, les habitudes, les idées des populations indigènes.

Sur ce point-là comme sur beaucoup d'autres, la province d'Oran, grâce à l'esprit d'initiative de La Moricière, pouvait servir d'exemple. Dès 1843, dès 1842 même, il avait institué une véritable direction des affaires arabes : le commandant Daumas d'abord, puis le commandant de Martimprey, les commandants Bosquet et de Barral, le capitaine Charras lui avaient servi ou lui servaient encore d'assesseurs. Il n'y avait qu'à se régler sur ce modèle pour organiser partout l'administration des indigènes. C'est ce que fit le maréchal Bugeaud.

Une ordonnance royale, provoquée par lui et promulguée le 1er février 1844, institua dans chacune des trois provinces, sous l'autorité immédiate de l'officier général commandant supérieur, une direction des affaires arabes. La direction d'Alger, chargée de centraliser le travail des deux autres, avait le titre de direction centrale. Dans chaque subdivision ou cercle, le commandement militaire était assisté d'un bureau arabe chargé de la correspondance avec les indigènes, de la surveil-

lance des marchés, et généralement de tous les détails dont la connaissance importait au gouvernement de la colonie.

« Le bureau arabe, dans la pensée du maréchal, dit le général Rivet, ne devait pas être une autorité proprement dite, mais comme un état-major chargé des affaires arabes auprès du commandant supérieur, et n'agissant qu'au nom et par ordre de celui-ci. Ainsi, chaque cercle, chaque subdivision eut un bureau arabe ou état-major spécial des affaires arabes; le directeur central fut, auprès du gouverneur général, le chef d'état-major général des affaires arabes de toute l'Algérie. De cette manière, les commandants de cercles, de subdivisions, de divisions, le gouverneur général lui-même pouvaient changer, mais les institutions ne changeaient pas, et les traditions du gouvernement des Arabes se transmettaient sans qu'il y eût interruption dans le fonctionnement général de l'administration. »

Un arrêté du maréchal Bugeaud, du 1er mars 1844, institua : sous la direction centrale d'Alger, les bureaux arabes de Blida, Médéa, Miliana, Orléansville, Tenès, Cherchel, Boghar et Teniet-el-Had; sous la direction d'Oran, les bureaux de Mascara, Mostaganem, Tlemcen et Tiaret; sous la

direction de Constantine, les bureaux de Bone, Philippeville, La Calle, Sétif et Ghelma. Une sorte de code succinct, renfermant les principales mesures applicables aux tribus, suivant les lieux et les circonstances, en matière administrative et judiciaire, fut rédigé par le lieutenant-colonel Daumas, directeur central des affaires arabes, et envoyé à tous les bureaux pour leur servir de règle.

VI

Par l'organe des bureaux arabes, le gouverneur général pouvait donc faire connaître sa volonté, depuis la frontière du Maroc jusqu'à la frontière de Tunis, on devrait dire dans l'Algérie tout entière, s'il n'y avait pas eu ce large et profond massif qui, sous le nom de Grande-Kabylie, interposait entre les provinces de Constantine et d'Alger son indépendance. Le maréchal avait beau dire : à Paris, dans le gouvernement, et surtout dans les Chambres, on se refusait à convenir avec lui que, pour la sécurité de la conquête, il y avait péril à négliger cette enclave. « Ces gens-là ne nous disent rien, laissons-les tranquilles »; c'était le thème qu'on opposait aux objurgations du gouverneur.

Telle n'avait pas été d'abord l'opinion du maréchal Soult, ministre de la guerre, et vraiment les rôles paraissaient renversés; car, « dès 1842, écrivait à M. de Corcelle le maréchal Bugeaud,

M. le ministre, à qui nos victoires avaient ouvert l'appétit, me pressait de prendre tout ce qui restait du pays kabyle *dans la campagne d'automne*. Voici un paragraphe de sa lettre du 9 juillet 1842 : « Je vois avec la plus grande satisfaction que « les provinces d'Alger, de Titteri et d'Oran sont « entièrement soumises ou à peu près. J'ai l'es- « poir qu'il en sera bientôt de même à l'est, et « que, dans la campagne que vous devez faire « cet automne, vous obtiendrez la soumission des « tribus kabyles qui sont entre Sétif, Constantine, « Djidjeli, Bougie, Philippeville et Bone. » Je répondis par une longue lettre pour exposer l'inopportunité et les difficultés de cette entreprise. Depuis 1842, le ministre m'a plusieurs fois entretenu de la soumission du grand pâté du Djurdjura ; mais, quand il a vu l'opinion des Chambres et de la presse se prononcer contre cette entreprise, il a imaginé une expédition bâtarde qui consisterait à s'emparer d'une bande sur le littoral, depuis notre frontière jusqu'à Bougie. »

Le maréchal Bugeaud avait trop l'esprit d'initiative et trop peu la crainte de la responsabilité pour ne prendre pas sur lui d'agir quand il était convaincu que l'action était indispensable. « Si je crois, écrivait-il encore à M. de Corcelle, qu'il n'est pas sage

d'attaquer les Kabyles de la grande chaîne, je crois tout aussi fermement qu'il faut renverser le drapeau d'Abd-el-Kader dans les petits coins où il reste encore debout. Ce sont de très petits foyers, il est vrai, mais ils pourraient ramener l'incendie ; il faut donc y promener la pompe. Je compte m'avancer un peu entre le Djurdjura et la mer pour en chasser le khalifa Ben-Salem et ranger sous notre drapeau cinq ou six tribus qui avaient obéi et payé l'impôt à Abd-el-Kader. »

Déjà, en 1842, il avait poussé une reconnaissance au sud-ouest du Djurdjura contre Ben-Salem. En 1844, il méditait une grande opération à laquelle auraient concouru les forces de Constantine avec celles d'Alger. « Pour espérer des succès un peu prompts, écrivait-il au maréchal Soult, il ne faut pas moins de trois colonnes, et je préférerais en employer quatre, partant de Bougie, Djidjeli, Djémila et Sétif, pendant que les troupes d'Alger s'avanceraient entre le Djurdjura et la mer. Chaque colonne ne peut être moindre de quatre mille hommes, car on peut rencontrer vingt mille Kabyles réunis et même plus. Je pense que tôt ou tard cette partie de l'Algérie doit nous appartenir comme tout le reste ; mais si on la veut

dès à présent, il faut vouloir y employer les moyens nécessaires. »

Comme à Paris on ne la voulait pas du tout, les moyens nécessaires lui furent péremptoirement refusés. Réduit à ses propres ressources, il restreignit son plan à l'occupation de Dellys et à la soumission de la Kabylie occidentale. Le 26 avril, trois colonnes se formèrent en avant de la Maison-Carrée. L'effectif total était de cinq mille baïonnettes et de quatre cents chevaux.

Le 28, les trois colonnes arrivèrent sur l'Isser, où le khalifa Mahi-ed-Dine les rejoignit avec six cents cavaliers arabes. Le 2 mai, elles bivouaquèrent à Bordj-Mnaïel, au pied des montagnes qu'habitent les Flissa. Bordj-Mnaïel était un ancien poste turc. Le maréchal y fit construire un camp retranché, afin d'y pouvoir laisser un grand dépôt de munitions de guerre et de bouche. Tandis qu'une partie des troupes travaillait à cet ouvrage, il mena l'autre à Dellys, petite ville maritime, située à sept lieues de distance, au nord-est. Il y arriva le 8 mai; une flottille de bateaux à vapeur, venus d'Alger, l'y attendait avec un chargement de vivres.

La ville, adossée à la montagne dont le dernier éperon forme le cap Bengut, contenait une cen-

taine de maisons et quelques centaines d'habitants vivant en général du produit de leurs jardins et d'un petit commerce de volailles et de fruits secs qu'ils faisaient avec Alger par mer. Le maréchal y laissa une garnison de deux cent cinquante hommes et reprit, le 11, le chemin de Bordj-Mnaïel.

Dans l'après-midi, on aperçut, le long des pentes, des groupes de Kabyles, et le soir, de grands feux au sommet des montagnes. Parmi les tribus du voisinage, surtout chez les Amraoua, la plus considérable, il y avait deux partis, celui de la soumission, celui de la résistance. Le dernier avait à sa tête Bel-Kassem : comme il était soutenu par l'influence du khalifa d'Abd-el-Kader dans le Sebaou, Ben-Salem, ce fut lui qui l'emporta; le chef des amis de la paix, Medani-ben-Mahi-ed-Dine, fut obligé de suivre le mouvement et de donner au parti triomphant sa famille en otage.

Le 12, les hostilités commencèrent. Les Kabyles vinrent attaquer la colonne du maréchal au passage du Sebaou. L'affaire fut engagée par la cavalerie des deux parts; le lieutenant-colonel Daumas, à la tête du goum, fit d'abord reculer l'ennemi. « J'avais réuni sous les ordres du capitaine d'état-major de Cissey, dit le maréchal Bugeaud dans son rapport, cinquante maréchaux des logis ou

brigadiers du train des équipages militaires, neuf gendarmes, vingt spahis et quelques chasseurs de mon escorte, pour former la réserve du goum arabe. C'étaient les seuls cavaliers français dont je pouvais disposer, ma cavalerie régulière ayant été laissée à Bordj-Mnaïel. J'ai eu beaucoup à me louer de cet escadron vraiment d'élite. Vers la fin de la charge, qui s'est terminée à trois lieues et demie de la rivière, il était en tête, et c'est à lui et à quelques officiers énergiques que nous devons d'avoir sabré bon nombre d'Arabes. »

Les fantassins kabyles occupaient les hauteurs à droite de la direction que le maréchal devait nécessairement suivre. Il fit donc faire à l'infanterie tête de colonne à droite, pendant que la cavalerie se rabattait à gauche sur l'ennemi, dont la ligne, coupée par tronçons, s'éparpilla dans les ravins. « Mes cavaliers arabes, ajoute le maréchal, ne savaient se décider ni à prendre, ni à tuer leurs coreligionnaires, malgré tous les efforts des officiers français. Ils se bornaient à leur enlever leurs armes et leurs burnous, puis ils les laissaient aller. Toutefois, il resta sur ce point environ cent cinquante hommes sur le terrain; on y recueillit un drapeau, des fusils, des yatagans et des flissas. » La prise et l'incendie du village de

Taourga mirent un terme au combat, qui prit le nom de ce village.

Le lendemain 13 mai, le jeune Ben-Zamoun, fils du fameux chef qui avait donné tant de besogne aux Français dans les premières années de la conquête, fit porter au maréchal des promesses d'obéissance, à la réserve de l'impôt, auquel il ne voulait pas être soumis; à quoi le maréchal fit répondre qu'il n'avait pas deux poids et deux mesures, que les Kabyles de l'ouest, c'est-à-dire ceux de la province d'Oran, payant l'impôt, les Kabyles de l'est devaient le payer de même. Ces pourparlers eurent du moins pour effet de sauver pour le moment les villages des Flissa, que le général Gentil avait reçu l'ordre de brûler en venant de Bordj-Mnaïel rallier le gouverneur.

Tout le corps expéditionnaire se trouva réuni, le 16, à Tamdaït. En face du bivouac, on voyait grossir à vue d'œil les rassemblements hostiles; par les cheikhs des Isser qui marchaient avec le goum, on ne tarda pas à savoir que Ben-Salem et d'autres chefs venaient d'amener aux Amraoua et aux Flissa de nombreux contingents, et qu'il en arrivait encore. Dans une énumération digne de l'*Iliade,* ils citaient les tribus que conduisait le marabout Si-el-Djoudi, celles qui suivaient Rabeha-

ben-Idir, et tous les guerriers descendus des hautes montagnes de l'est. Les positions occupées par l'ennemi, naturellement très fortes, étaient couvertes par des redans en pierre sèche. Le village d'Ouarezzeddine se présentait en saillie au centre; il partageait la ligne de bataille occupée, à droite, par les contingents étrangers, à gauche, par les dix-neuf fractions des Flissa et les Amraoua.

Le 17, à trois heures du matin, le maréchal fit commencer l'attaque. Une avant-garde, composée de deux compagnies de zouaves, d'un détachement de sapeurs et des carabiniers du 3e bataillon de chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel de Chasseloup-Laubat, des zouaves, gravissait en silence la principale arête. Le jour commençait à poindre, quand elle atteignit un village situé à mi-côte. Le premier coup de fusil donna l'éveil aux Kabyles, et la longue crête de leurs retranchements ne fut plus qu'une ligne de feu. Emportés par leur ardeur, les zouaves se trouvent un moment compromis; dégagés par le 3e léger et le 48e, tous ensemble s'élancent vers Ouarezzeddine, qu'ils emportent. Désormais les Kabyles sont coupés en deux; leur droite s'enfuit dans une vallée où la cavalerie du général Korte, arrêtée par des ma-

rais, arrive trop tard pour lui couper la retraite. Les Flissa de la gauche font meilleure contenance ; il faut un effort simultané des zouaves, du 3 léger, du 26e et du 48e pour les refouler; mais ils ne sont pas en déroute. Au moment où le vainqueur, croyant l'affaire achevée, se prépare à prendre, un peu en arrière du champ de bataille, son bivouac, les voici qui, à la faveur d'un bois, se jettent sur une compagnie de grand'garde et la mettent en désordre; heureusement la réserve accourt, et la surprise n'a pas de suite fâcheuse.

Commencé à trois heures du matin, ce combat, on pourrait dire cette bataille, ne prit décidément fin qu'à cinq heures du soir. On ne put pas connaître exactement les pertes de l'ennemi; celles du corps expéditionnaire furent de trente-deux tués et de cent cinq blessés. Le maréchal, qui avait fait venir des vivres de Bordj-Mnaïel, attendit au bivouac les conséquences de sa victoire.

Pendant deux jours, on ne vit rien venir; mais on sut que les contingents étrangers avaient regagné leurs montagnes. Enfin, le 20 mai, le jeune Ben-Zamoun, accompagné des principaux des Flissa, se présenta devant le maréchal, le suppliant de faire cesser la dévastation des villages et la destruction des vergers, et promettant, au nom de

tous, la soumission la plus complète. « Nous ne pouvions, disaient ceux qui lui faisaient cortège, nous dispenser de combattre. Nos femmes n'auraient plus voulu ni faire le couscouss ni avoir commerce avec nous. Vous êtes victorieux ; nous nous soumettons, vous pouvez compter sur notre fidélité. Si Ben-Salem était resté au milieu de nous, vous auriez pu nous tuer jusqu'au dernier avant d'avoir raison de nous : il nous a lâchement abandonnés au moment du combat ; il ne peut plus reparaître dans nos tribus. »

Sur ces assurances, le maréchal descendit la montagne, donna l'ordre d'évacuer Bordj-Mnaïel et reporta son bivouac à Tamdaït. Ce fut là que le 23 mai, il reçut solennellement, au bruit du canon, l'hommage de Ben-Zamoun et le fit reconnaître, au nom de la France, agha des Flissa. L'ancien chef du parti de la paix, Medani-ben-Mahi-ed-Dine, eut l'aghalik de Taourga et Allal-ben-Ahmed celui des Amraoua. Les chefs subalternes reçurent des burnous d'honneur et des armes de prix.

Cette organisation achevée, le maréchal s'en alla prendre la mer, le 26 mai, à Dellys. Trois bataillons furent laissés au général Korte, avec l'ordre d'exécuter, depuis le col des Beni-Aïcha jusqu'au

bord de l'Isser, une bonne route muletière qui n'aurait besoin que d'être élargie pour devenir carrossable. Le reste des troupes rentra dans la province d'Alger.

Le maréchal Bugeaud avait terminé un peu brusquement sa campagne et bien facilement pardonné aux Flissa, puisqu'il ne leur avait même pas imposé la moindre contribution de guerre. C'est qu'il venait de recevoir, le 20 mai, du général de La Moricière des dépêches inquiétantes et qu'il avait hâte d'arriver dans la province d'Oran. « Ce que je demande à Dieu avant tout, écrivait-il, au moment de s'embarquer à Dellys, au maréchal Soult, c'est que nos ennemis temporisent assez pour me donner le temps de rejoindre M. le général de La Moricière. »

CHAPITRE V

GUERRE AVEC LE MAROC.

I. — Mauvais vouloir des Marocains. — Création des postes de Saïda, de Sebdou et de Lalla-Maghnia. — Hésitations du gouvernement de Fez.

II. — Réclamations des Marocains contre le poste de Lalla-Maghnia. — Agression du 30 mai 1844. — Le maréchal Bugeaud rejoint La Moricière.

III. — Projets du maréchal. — Conférence du général Bedeau et du kaïd d'Oudjda. — Agression du 15 juin. — Marche sur Oudjda. — — Occupation de Djemma-Ghazaouat.

IV. — Intervention de la diplomatie. — Instructions et dépêches de M. Guizot. — Démonstration navale. — Le prince de Joinville.

V. — Le maréchal Bugeaud est tenté de marcher sur Fez. — Approche de l'armée marocaine. — Décision du prince de Joinville. — Bombardement de Tanger.

VI. — Bataille d'Isly. — Bombardement et prise de Mogador.

VII. — Traités de Tanger et de Lalla-Maghnia. — Le maréchal Bugeaud, La Moricière et Cavaignac.

VIII. — Campagne d'automne en Kabylie. — Le maréchal Bugeaud à Paris. — Discours du 24 janvier 1845.

I

Quand, en 1842, le général Bedeau avait été appelé au commandement de Tlemcen, il avait eu d'abord à combattre contre Abd-el-Kader sou-

tenu par les tribus marocaines voisines de la frontière, notamment par les Beni-Snassen. En transmettant à M. Guizot, ministre des affaires étrangères, le rapport du gouverneur de l'Algérie sur cet incident grave, le maréchal Soult le priait d'ordonner au consul général de France à Tanger de faire à l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane les représentations les plus sérieuses. Il fut répondu au consul général qu'Abd-el-Kader avait sans doute avec lui un certain nombre de volontaires du Maroc attirés dans son camp par des promesses de pillage, mais que le kaïd d'Oudjda, la ville marocaine la plus rapprochée de la frontière, avait reçu de l'empereur l'ordre formel d'empêcher toute intervention de ses sujets en faveur de l'émir et d'arrêter même les chefs qui lui auraient prêté secours.

A la suite de cette communication, le général Bedeau eut, au mois de juin, une entrevue avec le kaïd. Celui-ci lui déclara officiellement qu'il avait des instructions précises pour maintenir la neutralité, que son maître voulait la paix et qu'il avait fait punir quelques-uns de ceux qui s'étaient rendus sans autorisation au camp de l'émir. Un des chefs des Beni-Snassen, Bechir-ben-Mçaoud, présent à l'entrevue, s'excusa personnellement en

affirmant qu'Abd-el-Kader lui avait assuré que les Français voulaient s'emparer d'Oudjda.

Pendant neuf ou dix mois, la tranquillité parut être rétablie dans ces parages; mais, le 30 mars 1843, le général Bedeau, qui parcourait avec une petite colonne le territoire des Beni-bou-Saïd, à deux lieues de la frontière, se vit assailli tout à coup par une bande marocaine dans laquelle il reconnut des cavaliers réguliers du kaïd d'Oudjda. Le général, à qui ses instructions prescrivaient la plus grande prudence, arrêta le feu que ses troupes avaient déjà commencé; mais, quand la marche fut reprise, le maghzen d'Oudjda poussa l'audace jusqu'à serrer de près l'arrière-garde en tirant des coups de fusil qui blessèrent grièvement deux hommes. Justement irrité de la récidive, Bedeau fit volte-face, riposta vigoureusement à l'attaque et mit les agresseurs en déroute.

Dans une nouvelle entrevue provoquée par le général, le kaïd désavoua le maghzen et promit de frapper d'une punition exemplaire le chef qui avait compromis sa troupe. Il promit également de demander à l'empereur l'internement des partisans et des serviteurs d'Abd-el-Kader, notamment de Bou-Hamedi, qui intriguait sur la frontière; quant au tracé de la frontière même, le kaïd essaya

d'alléguer quelques prétentions que le général Bedeau repoussa énergiquement.

Les affaires demeurèrent dans cet état d'équilibre instable jusqu'aux premiers jours de l'année 1844. Préoccupé du voisinage de l'émir, qui se tenait alors avec sa deïra dans la région des Chott, le général Bedeau sollicita du maréchal Bugeaud l'autorisation de se couvrir, au sud, par l'occupation des ruines de Sebdou, à l'ouest, par l'établissement d'un poste permanent dans la plaine des Angad. A ces deux demandes le général de La Moricière en ajouta une troisième, l'occupation de Saïda, au sud de Mascara. Après avoir commencé par jeter les hauts cris, le maréchal finit par donner son acquiescement.

Le commandant de Martimprey avait été envoyé d'avance à Bedeau par La Moricière, afin d'étudier le terrain et d'indiquer les emplacements les plus favorables pour les établissements projetés. Dans la plaine des Angad, l'attention de cet excellent officier d'état-major s'arrêta sur un mamelon couvert de débris romains, tout à côté du marabout de Lalla-Maghnia; puis il s'occupa de reconnaître la direction de la route à suivre entre Tlemcen et Sebdou, dont le capitaine de Lourmel était chargé d'organiser les ruines. Dans ce même temps, La Mo-

ricière préparait l'installation du poste de Saïda. Ainsi, tous les anciens établissements fondés par Abd-el-Kader et détruits par les Français étaient successivement relevés par eux-mêmes. C'était sans doute pour son orgueil une satisfaction morale; mais il lui en fallait une autre plus profitable et plus concrète. C'était du Maroc qu'il en attendait la chance.

De la frontière son influence n'avait pas cessé de se propager dans l'empire de Mouley-Abd-er-Rahmane avec une force inquiétante pour l'empereur lui-même. Vers la fin de l'année 1843, il avait envoyé en députation à Fez Miloud-ben-Arach et Barkani, avec l'ordre de joindre aux présents qu'ils devaient offrir de sa part au sultan-chérif la demande formelle de son assistance contre les chrétiens. Entre la crainte d'Abd-el-Kader et la crainte de la France, le malheureux sultan était fort empêché; mais les plus grandes probabilités étaient qu'il céderait plutôt à la première. C'était l'opinion de La Moricière et du maréchal Bugeaud, et ils en prévoyaient les conséquences.

« Il n'est pas douteux pour moi, écrivait, dès le 9 janvier 1844, le gouverneur au maréchal Soult, que si, pour faire face à cette intervention marocaine, nous dégarnissions les autres parties de

l'Algérie, il se manifesterait à l'instant des insurrections. Abd-el-Kader ferait courir partout des émissaires pour annoncer les Marocains et inviter les peuples à la révolte. Le cas échéant, il faudrait inévitablement des renforts de France pour remplacer les vieilles troupes que nous porterions sur la frontière de l'ouest. Il ne faudrait pas moins de quatre régiments d'infanterie et un de cavalerie légère, avec des chevaux choisis. Quant au résultat d'un engagement sérieux avec les troupes de l'empereur, il ne me paraît pas douteux, quelque disproportionnés que fussent les nombres des deux armées, pourvu que je puisse réunir huit ou dix mille hommes. Un grand combat refoulerait l'armée marocaine sur son territoire, et l'autorité de cette victoire, en rétablissant les choses en Algérie, consoliderait notre puissance. Les secours occultes donnés à Abd-el-Kader pour raviver la guerre en détail, çà et là, seraient plus longtemps embarrassants qu'une intervention ouverte avec vingt mille hommes. Cette armée défaite, la dernière espérance des Arabes s'évanouirait, et ils se résigneraient. » Voilà, en quatre lignes, tout le programme de la campagne d'Isly.

Cependant, la diplomatie était sur le qui-vive. Dès le 27 décembre 1843, le consul général de

France à Tanger, M. de Nion, avait adressé, par ordre de M. Guizot, à l'empereur Abd-er-Rahmane, une note réclamant « l'adoption franche et loyale des mesures qui pouvaient seules, en mettant fin à une pareille situation, assurer le maintien des relations pacifiques entre les deux États ». Très perplexe et pour gagner du temps, l'empereur n'avait imaginé rien de mieux que d'interdire au consul général de correspondre directement avec lui et de le renvoyer au pacha de Tanger pour les négociations de toute espèce.

Vers le même temps, l'interprète principal de l'armée d'Afrique, M. Léon Roches, qui avait, en 1839, vécu dans la familiarité de l'émir, obtint du maréchal Bugeaud l'autorisation de se mettre en correspondance avec lui et de lui faire, entre autres propositions, celle de renoncer à la lutte et de se retirer à La Mecque, où le gouvernement français lui assurerait une grande et large existence.

Voici la réponse d'Abd-el-Kader : « Je peux accepter tout ce qui est d'accord avec ma loi et les prescriptions de ma religion, mais je refuserai tout ce qui serait en dehors de cette voie; car tu sais que je tiens peu aux jouissances de cette vie, tandis que je suis prêt à combattre et à souffrir, tant

que j'existerai, serais-je même seul, pour la gloire de ma religion. Les propositions que tu me fais sont vraiment éloignées de la raison. Comment toi, qui portais le titre de mon fils, toi qui, dans cette démarche, te dis guidé par une amitié sincère, comment as-tu pu penser que j'accepterais comme une grâce un refuge qu'il est à ma disposition d'atteindre avec mes propres forces et avec le secours des fidèles qui restent encore autour de moi? Que les Français ne méprisent pas ma faiblesse! Le sage a dit : *Le moucheron remplit de sang et prive de la clarté l'œil du lion superbe.* Si le maréchal a l'intention de me faire entendre des paroles qui soient dans l'intérêt de tous, qu'il envoie un de ses confidents avec des lettres de créance; qu'il me fasse prévenir secrètement; alors j'enverrai aussi secrètement un de mes amis, Bou-Hamedi, par exemple, qui devra se rencontrer avec son envoyé aux environs de Tlemcen. Ils s'entendront ensemble sur les clauses à établir, sans prêter le flanc aux discours de l'envie et de la calomnie. Alors nous renouvellerons une alliance dont les bases solides seraient une sûre garantie d'une amitié et d'un accord durables. »

Ainsi, vaincu, errant, pauvre, mais indompté, Abd-el-Kader regardait la France en face et pré-

tendait, en traitant d'égal avec elle, renouveler l'alliance sur les bases peut-être du traité de la Tafna! Avec un si fier ennemi, la négociation était humiliante. Il n'y avait plus qu'à se tenir partout sur ses gardes et prêt à combattre.

Avant de partir d'Alger pour l'expédition de Kabylie, le maréchal Bugeaud envoya ses ordres : à La Moricière de s'établir, vers le milieu d'avril, sur la rive gauche de la Tafna et de hâter la construction du poste de Lalla-Maghnia; au général Bedeau et au général Tempoure de sortir, celui-ci de Sidi-bel-Abbès, celui-là de Tlemcen, et de se mettre en observation sur la lisière du Tell, entre Sebdou et Daya; au général de Bourjolly de surveiller les Flitta et les Beni-Ouragh; au lieutenant-colonel Eynard de manœuvrer autour de Tiaret; au colonel Cavaignac d'avoir toujours quelque renfort à envoyer d'Orléansville, soit à La Moricière, soit à Bourjolly.

II

De Saïda, dont les terrassements étaient à peu près achevés, La Moricière se rendit à Tlemcen. Le lendemain même de son passage à Mascara, le 30 mars, Abd-el-Kader mit toutes les tribus voisines en émoi par un coup de main d'une audace inouïe : en dépit des colonnes françaises, il vint surprendre et piller huit douars entre Mascara et Sidi-bel-Abbès.

Arrivé à Tlemcen, La Moricière se porta en avant, le 10 avril, sur la rive gauche de la Tafna, de manière à couvrir un convoi que conduisait à Lalla-Maghnia le général Bedeau. Arrivé à destination, celui-ci crut devoir en donner avis au kaïd d'Oudjda. « Tu me dis, lui écrivit-il, que tu as reçu de ton empereur l'ordre de maintenir les bonnes relations avec nous et d'empêcher que les Arabes de chez vous ne puissent mettre le trouble entre nous. J'ai reçu les mêmes ordres de mes chefs. Je sais que la parole de mon sultan est d'accord avec celle de

l'empereur Abd-er-Rahmane pour assurer la paix et pour garantir le respect des limites. C'est pour cela que nous avons reçu l'ordre de placer un poste dans la plaine des Angad. Ce poste sera construit sur notre territoire. Les troupes qui l'occuperont surveilleront les Angad qui dépendent de notre autorité, comme les *mghazni* d'Oudjda peuvent surveiller les Angad qui dépendent du Maroc. Nos deux autorités régulières mettront fin aux désordres qui ont souvent existé dans ces tribus, et, s'il plaît à Dieu, l'ordre et la paix étant bien assurés, les relations de commerce pourront être reprises, comme par le passé, pour la prospérité des deux pays. »

Le 17 avril, le kaïd répondit que les Arabes avaient voulu monter à cheval pour aller attaquer les Français, mais qu'après les avoir dissuadés de leur projet, non sans peine, il invitait le général à retarder d'un mois la construction du fort, afin d'avoir le temps de recevoir, sur ce grave sujet, les instructions de l'empereur son maître. La Moricière et Bedeau ne jugèrent pas devoir tenir compte de cette mise en demeure, et, le 27 avril, la construction fut entreprise.

Le 1er mai, les échos des montagnes marocaines répétèrent les salves d'artillerie tirées du mara-

bout de Lalla-Maghnia en l'honneur du Roi, dont c'était la fête. Le 3, on reçut du kaïd d'Oudjda une lettre encore toute pleine d'assurances pacifiques. Cependant, le 6, le chef des Ouled-Riah, Bel-Hadj, qui rentrait d'émigration avec deux douars de la tribu seulement, rapporta des nouvelles absolument contraires. Il assurait que partout, sur la frontière, on prêchait la guerre sainte, et que, près d'Oudjda, il y avait, sous les ordres de Si-el-Arbi-el-Kebibi, un camp de réguliers noirs. En effet, chaque matin, on entendait clairement le bruit des exercices à feu, et, des hauteurs voisines, on distinguait à la longue-vue les tentes dressées autour de la ville. D'Oudjda à Lalla-Maghnia, il n'y avait guère qu'une trentaine de kilomètres.

Pendant ce temps, la redoute, entourée d'un fossé profond de deux mètres et large de quatre, était armée sur les saillants de canons en barbette; dans l'intérieur, huit grandes tentes abritaient les vivres, le matériel et l'ambulance. Il y avait même un marché que les Arabes avaient fréquenté d'abord; mais, depuis quelques jours, ils n'y venaient plus. Tous les symptômes étaient donc à la guerre.

En même temps que les dépêches allaient avertir le maréchal Bugeaud en Kabylie, La Moricière

prescrivait au général Bedeau de ne laisser à Sebdou qu'une petite colonne et de se tenir prêt à le rejoindre; au général Tempoure et au lieutenant-colonel Eynard de rester, l'un aux environs de Sidi-bel-Abbès, l'autre aux environs de Tiaret; au général de Bourjolly d'expédier de Mostaganem à Oran deux de ses bataillons et d'en appeler deux autres d'Orléansville; au général Thiéry de réunir en avant d'Oran, prêts à marcher au premier signal, quatre bataillons, la cavalerie disponible et le maghzen.

Les informations de la diplomatie concordaient avec les renseignements militaires. « On écrit de Fez, disait dans une dépêche du 13 mai M. de Nion à M. Guizot, que la guerre sainte contre les Français est hautement proclamée. Ce ne sont plus seulement les Kabyles de la frontière qui prennent part au mouvement, ce sont aussi plusieurs grandes tribus du centre. Un seul mot d'ordre circule aujourd'hui dans tout l'empire : « Dédain des menaces de l'Espagne, haine et vengeance contre les Français, confiance dans la protection de l'Angleterre. »

Le 16 mai, dans la soirée, un Juif de Nédroma, revenu d'Oudjda la veille, annonça au général de La Moricière que les Marocains avaient toutes leurs

dispositions faites pour l'attaquer, le 18 au matin. Le nouveau kaïd El-Ghennaouï devait longer les montagnes des Beni-bou-Saïd, tourner les Français et couper leurs communications avec la Tafna, pendant que les réguliers agiraient de front et les Beni-Snassen sur le flanc droit. Il n'y aurait d'autre préliminaire aux actes d'hostilité qu'une sommation d'évacuer immédiatement Lalla-Maghnia, et tout de suite l'attaque. Aussitôt La Moricière se fit rejoindre par Bedeau, qui arriva, le 17 au soir, avec les zouaves, le 8e bataillon de chasseurs à pied et trois escadrons de chasseurs d'Afrique. La Moricière avait dès lors sous la main six bataillons, quatre escadrons et huit obusiers de montagne, environ quatre mille cinq cents combattants.

Le 18, l'ennemi attendu ne parut pas. Le 22, deux chefs des Abid-el-Bokhari, — c'était le nom des réguliers noirs, — apportèrent au général une lettre d'El-Ghennaouï ainsi conçue : « Nos camps sont dans Oudjda pour les intérêts de notre pays, alors que nous avons appris que les gens se disputaient entre eux, et la nouvelle nous est arrivée que vous êtes à Maghnia, y séjournant pour quelques jours. Cet endroit n'est pas un lieu pour camper ni pour séjourner. Il ne peut résulter de cela que du trouble et de la mésintelligence entre les

deux nations et du mal entre vous et nous. Si vous êtes toujours pour l'alliance et la conservation des traités entre notre sultan et le vôtre, retournez dans votre endroit, et, quand vous y serez, écrivez-nous selon vos intentions. Salut. »

La Moricière répondit aussitôt : « Je suis venu dans l'ouest du pays d'Oran à cause de l'insoumission de nos tribus voisines de la frontière, et, quand j'y suis venu, j'ai fait connaître au kaïd d'Oudjda la cause pour laquelle je venais, et je lui ai dit de plus que j'avais reçu l'ordre de bâtir un fort à Maghnia, afin d'obliger nos raïas des frontières à se soumettre ou à quitter le pays. Je l'informais en même temps que j'avais reçu l'ordre de maintenir la paix avec lui et d'observer les traités. Il y a bientôt un mois que je suis ici, et personne de mon camp n'a commis d'hostilités sur votre territoire. Le fort Maghnia, au lieu d'être une cause de mésintelligence entre les deux nations, a pour objet de la prévenir au contraire, parce qu'il doit assurer la soumission de nos tribus de la frontière, comme Oudjda chez vous assure la soumission de vos tribus de la frontière. Tu me demandes de quitter Maghnia : je te répondrai que j'ai reçu ordre d'y venir et d'y bâtir, et que je ne peux pas le quitter. Cette affaire doit s'arranger avec votre

sultan et le nôtre. Je vais envoyer ta lettre au maréchal gouverneur d'Alger et au sultan mon maître; de ton côté, écris à ton sultan. Lorsqu'ils seront informés, ton maître et le mien nous diront ce que nous avons à faire. Salut. »

Il était arrivé au camp d'Oudjda de nombreux contingents de tribus; mais comme il n'était fait à ces irréguliers de distributions ni de blé ni d'orge, ils se mirent à dévaster les champs des environs; de là des rixes entre les pillards et les gens de la ville, soutenus par les Abid-el-Bokhari; sur quoi El-Ghennaouï, désespérant de contenir cette foule affamée, lui donna congé jusqu'après la moisson.

Il semblait donc que l'ouverture des hostilités dût être ajournée d'autant. Des tribus qui s'étaient tenues à l'écart dans une attitude plus que suspecte se rapprochèrent alors du bivouac français et remirent au général des lettres que leur avait envoyées le kaïd; il y avait entre autres celle-ci, à l'adresse des Trara : « Ne nous cachez rien des nouvelles du chrétien; munissez-vous de ce qu'il faut en poudre et en balles, et quand nous voudrons nous battre avec lui, nous vous enverrons, pour vous aider, en nombre suffisant, des cavaliers de notre maître. »

D'après les renseignements recueillis par La

Moricière, depuis le renvoi des contingents, il y avait encore, autour d'Oudjda, trois cents fantassins et douze cent cinquante cavaliers de l'armée noire; quant aux congédiés, il écrivait gaiement au général Tempoure : « La troupe réunie pour la danse s'est dispersée, parce que le violon s'est brisé; mais elle reviendrait bien vite au premier coup d'archet. » Il convient d'ajouter qu'Abd-el-Kader se tenait, à quelque distance, comme en observation ou en réserve, avec cinq cents askers et trois cents khiélas.

La redoute de Lalla-Maghnia mise en défense, La Moricière porta, le 28 mai, son bivouac au nord-ouest, près du marabout de Sidi Aziz, à deux lieues de la frontière. Le 30, dans la matinée, le colonel Roguet, du 41e, qui examinait les alentours, aperçut tout à coup, dans le champ de sa lunette, une grosse troupe de cavalerie qui marchait, drapeaux en avant, éclaireurs en tête, évidemment sur le bivouac. Aussitôt prévenu, La Moricière fit abattre les tentes, charger les bagages et prendre les armes. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que, sans aucun échange de paroles, les Marocains commencèrent à tirer contre les grand'gardes. Alors les Français descendirent en plaine; le colonel Morris, avec quatre escadrons, couvrait la gauche, qui,

sous les ordres du colonel Roguet, se composait de deux bataillons du 41e de ligne et du 10e bataillon de chasseurs à pied ; à droite, sous le général Bedeau, venaient les zouaves, le 8e et le 9e bataillon de chasseurs. C'était de ce côté-là que le feu des Marocains était le plus vif. Les troupes, qui marchaient l'arme au bras, ne commencèrent à y répondre qu'à moins de soixante mètres. L'ennemi s'était laissé peu à peu resserrer entre les zouaves et de grands escarpements rocheux qui bordaient le vallon par où descendait La Moricière. Une charge, exécutée à propos par deux des escadrons de gauche, accula quelques centaines de cavaliers à l'obstacle et les sabra vigoureusement, tandis que les autres regagnaient Oudjda au plus vite. Le soir, la colonne française alla se refaire de munitions et de vivres à Lalla-Maghnia.

On sut par les prisonniers qu'un grand personnage, du nom de Sidi-el-Mamoun-ech-Chérif, allié à la famille impériale, était arrivé le matin même, avec une troupe de cinq cents cavaliers, des environs de Fez, et qu'en dépit des représentations du kaïd El-Ghennaouï, il avait voulu engager la bataille avec les chrétiens. Sa seule inquiétude, au dire des prisonniers, était que les *roumi* ne lui échappassent en se réfugiant sur leurs vaisseaux, et

c'est pourquoi il avait envoyé un détachement pour leur couper le chemin de la mer.

La Moricière attendait avec impatience l'arrivée du maréchal Bugeaud. « Ma conduite, lui écrivait-il le 2 juin, prenait une apparence de timidité fâcheuse; on me disait bloqué sous les parapets de mon fort. Aucune défection n'a encore eu lieu; mais il est grand temps d'agir d'une manière décidée, afin de dissiper les inquiétudes de nos amis et d'arrêter l'exaltation croissante chez nos ennemis. Ce que je crois du plus grand intérêt pour nous, c'est de vous voir arriver de votre personne à Lalla-Maghnia le plus tôt possible. »

Embarqué, le 26 mai, à Dellys, le maréchal, après avoir donné quelques jours aux affaires d'Alger, avait pris terre, le 5 juin, à Mers-el-Kebir; le 7, il emmenait d'Oran quatre bataillons, deux pièces de campagne, cinq cents chevaux des Douair et des Sméla; enfin, le 12, il faisait sa jonction avec La Moricière.

III

Dans une dépêche datée du 10 juin au bivouac sur l'Isser, le maréchal Bugeaud avait résumé en quelques lignes son opinion au sujet du conflit soulevé entre le Maroc et la France : « Si, disait-il, par le désir d'épargner à mon pays une guerre avec le Maroc, je reste dans une défensive timide, je m'expose à perdre l'Algérie. Le Maroc profitera de mon inaction pour accumuler devant moi de grandes forces; s'il craint d'en venir à une bataille contre mes sept mille hommes, il me débordera au loin, pénétrera derrière moi dans le pays, où ses excitations et ses proclamations l'auront précédé, pendant qu'Abd-el-Kader agira matériellement et moralement sur les peuples de l'Algérie, en longeant le désert et cherchant une trouée entre les colonnes très espacées qui gardent le Tell. Ainsi, je puis être ruiné par l'inaction où se tiendront mes principales forces sur la rive gauche de la Tafna. Quelques actes de vigueur sur les Maro-

cains peuvent seuls, dans la situation où nous sommes, maintenir l'autorité morale que nous avons acquise sur les peuples par nos succès. Je me crois assuré de battre plusieurs fois les troupes marocaines avec les sept mille hommes que je vais avoir sur la rive gauche de la Tafna. »

Voici quelle était, à cette époque, la distribution des troupes françaises dans les provinces d'Alger et d'Oran, en commençant par les plus éloignées : au col des Beni-Aïcha, sur la limite orientale de la Métidja, trois bataillons sous les ordres du général Korte; autour d'Alger, les dépôts, les réserves de l'artillerie et du génie, un détachement à Boufarik; à Blida, quatre bataillons sous les ordres du général Gentil; à Médéa, deux bataillons du 33e; à Miliana, trois petits bataillons du 64e, deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, un de spahis; à Cherchel, le 2e bataillon d'Afrique; à Tenès et Orléansville, quatre bataillons et deux escadrons sous les ordres du colonel Cavaignac; entre Mostaganem et les Flitta, cinq petits bataillons sous les ordres du général Bourjolly; à Teniet-el-Had, un bataillon; à Tiaret, le général Marey avec trois bataillons et trois cent quatre-vingts chevaux; un bataillon au sud-ouest de Mascara; le général Tempoure en avant de Sidi-

bel-Abbès, avec deux bataillons et quatre cents chevaux; le colonel Chadeysson à Sebdou, avec trois bataillons et un escadron; les généraux de La Moricière et Bedeau, en présence des Marocains, avec neuf bataillons et cinq escadrons.

Dans sa dépêche du 10 juin au maréchal Soult, le maréchal Bugeaud disait encore : « Il est impossible de montrer plus de modération que ne l'a fait le général de La Moricière; je pars après-demain pour aller le joindre; j'ai le projet de demander, dès mon arrivée, des explications sérieuses aux chefs marocains. Si leurs intentions sont telles qu'on puisse espérer de revenir à l'état pacifique, je profiterai de l'outrage qu'ils nous ont fait, en nous attaquant sans aucune déclaration préalable, pour obtenir une convention qui, en réglant notre frontière, établira d'une manière précise les relations de bon voisinage.

« Les principales bases de cette convention seraient : 1° la délimitation exacte de la frontière; 2° que les deux pays s'obligent à ne pas recevoir les populations qui voudraient émigrer de l'un à l'autre; 3° que l'empereur du Maroc s'engage à ne prêter aucun secours en hommes, en argent ni en munitions de guerre à l'émir Abd-el-Kader. Si celui-ci est repoussé dans les États marocains,

l'empereur devra le faire interner avec sa troupe dans l'ouest de l'empire, où il sera soigneusement gardé. A ces conditions, il y aura amitié entre les deux pays. Si, au contraire, les Marocains veulent la guerre, mes questions pressantes les forceront à se déclarer. Nous ne serons plus dans cette situation équivoque qui peut soulever en Algérie de grands embarras. J'aime mieux la guerre ouverte sur la frontière que la guerre des conspirations et des insurrections derrière moi. S'il faut faire la guerre, nous la ferons avec vigueur, car j'ai de bons soldats, et, à la première affaire, les Marocains me verront sur leur territoire.

« Je vous avoue que, si j'eusse été à la place de M. le général de La Moricière, je n'aurais pas été si modéré et j'aurais poursuivi l'ennemi, l'épée dans les reins, jusque dans Oudjda. Peut-être le général a-t-il mieux fait de s'en abstenir; c'est ce que la suite prouvera. »

Pressé par le désir d'en finir avec l'équivoque, le maréchal fit proposer, le 14 juin, au kaïd El-Ghennaouï une entrevue pour laquelle Bedeau, qui croyait encore au rétablissement des relations pacifiques, s'était spontanément offert. Le kaïd répondit qu'il se trouverait, le lendemain, prêt à conférer avec l'envoyé du khalifa du sultan de

France, au marabout de Sidi-Mohammed-el-Oussini, à trois kilomètres du camp français, sur la rive droite de la Mouila. Le 15, La Moricière s'établit à sept cents mètres en arrière du lieu de la conférence, avec quatre bataillons, quatre escadrons et deux obusiers de montagne; ces troupes étaient formées en bataille. En face d'elles, à douze cents mètres environ, se tenaient, également en bataille, sous les ordres d'El-Kebibi, quatre mille cinq cents cavaliers marocains, réguliers et Angad, avec une bande de cinq cents Kabyles.

A l'heure convenue, le général Bedeau se rendit au marabout, suivi du capitaine Espivent de la Villeboisnet, son aide de camp, de l'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, de l'interprète de la division d'Oran, de Si-Hammadi-Sakkal, ancien kaïd de Tlemcen, et de deux ou trois spahis. Comme il disparaissait derrière un pli de terrain, La Moricière, inquiet, envoya le commandant de Martimprey en avant, de manière à voir ce qui se passerait sur le terrain de la conférence. Arrivé sur une hauteur d'où les deux camps étaient en vue, le commandant mit pied à terre et s'assit à l'ombre d'un frêne.

Le général et le kaïd s'étaient rencontrés. Après les compliments d'usage, les pourparlers commen-

cèrent. Le nom d'Abd-el-Kader ayant été prononcé : « Abd-el-Kader est un menteur, dit El-Ghennaouï avec vivacité; c'est un homme qui n'a jamais cherché que le désordre; ne nous occupons pas de lui; convenons bien de ce que nous voulons faire entre nous : il faudra bien ensuite qu'il soit écarté. » D'après les instructions du maréchal, le général Bedeau avait rédigé les termes d'une convention qu'il présenta au kaïd; celui-ci la lut attentivement, d'un air calme; mais, au moment d'entamer la discussion des articles, il fut obligé d'interrompre la conférence, parce que les cavaliers marocains s'étaient rapprochés en poussant des clameurs hostiles.

Dans le premier moment, il parvint à les faire reculer quelque peu; mais presque aussitôt ils revinrent à la charge, et, pendant trois quarts d'heure, le kaïd, aidé de quelques chefs du maghzen, fit de vains efforts pour mettre un terme à cette abominable bagarre. Le général et les siens restaient calmes sous un déluge d'injures et de menaces. Pendant ce temps, le commandant de Martimprey, sous son frêne, était pareillement injurié et menacé.

Enfin, le calme ayant été à peu près rétabli, la conférence fut reprise. « Nous ferons un arrange-

ment pour Abd-el-Kader, dit le kaïd; nous nous consulterons pour qu'il quitte la frontière, pour qu'il aille au delà de Fez, s'il le faut; mais vous reconnaîtrez que la limite entre les deux États de Maroc et d'Algérie sera fixée par la Tafna. » El-Ghennaouï avait à peine prononcé le dernier mot que le général se récria : « Était-ce la Tafna qui faisait frontière au temps des Turcs? — Du temps des Turcs, répliqua le kaïd, peu importait que des musulmans fussent entremêlés; mais avec vous, chrétiens, la séparation que j'indique est nécessaire. » Et comme le général lui répétait que sa prétention était inadmissible : « Eh bien, il n'y a rien de fait, ajouta-t-il. Si le refus est maintenu, je suis pressé, il faut nous retirer. — Mais alors, reprit Bedeau, si l'entrevue se rompt sans qu'aucune garantie nous soit donnée contre le retour des actes dont nous avons à nous plaindre, c'est donc la guerre? — C'est la guerre », répondit le kaïd.

Le général, sa suite et le commandant de Martimprey, qui les attendait au passage, se retirèrent sans hâte; les balles marocaines sifflaient à leurs oreilles. Quand ils eurent rejoint les troupes, La Moricière donna l'ordre de retourner au camp; mais le maréchal, averti, accourait avec quatre

bataillons. A peine arrivé sur le terrain, il commanda : « Halte! Face en arrière! » fit former ses huit bataillons en échelons sur le centre, plaça la cavalerie dans l'angle, prête à déboucher sur les cavaliers marocains qui suivaient en tiraillant l'arrière-garde. En voyant la retraite changée en offensive, les Marocains essayèrent d'éviter la rencontre; mais une charge vivement menée par le colonel Jusuf et le commandant Walsin Esterhazy les atteignit au passage de la Mouila. Cavaliers et fantassins sabrés laissèrent plus de trois cents morts sur la place; près du gué, les spahis élevèrent une pyramide de cent cinquante têtes. Le soir venu, les troupes reprirent leur bivouac.

Le lendemain 16, le maréchal écrivit au kaïd qu'il allait marcher sur Oudjda : « J'aurais le droit, disait-il, de pénétrer au loin sur le territoire de ton maître, de brûler vos villes, vos villages et vos moissons; mais je veux encore te prouver ma modération et mon humanité, parce que je suis convaincu que l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane ne vous a pas ordonné de vous conduire comme vous avez fait, et que même il blâmera cette conduite. Je veux donc me contenter d'aller à Oudjda, non pour le détruire, mais pour faire comprendre à nos tribus qui s'y sont réfugiées, parce que vous

les avez excitées à la rébellion, que je peux les atteindre partout et que mon intention est de les ramener à l'obéissance par tous les moyens qui se présenteront. Je te déclare en même temps que je n'ai aucune intention de garder Oudjda, ni de prendre la moindre parcelle du territoire de l'empereur du Maroc, ni de lui déclarer ouvertement la guerre; je veux seulement rendre à ses lieutenants une partie des mauvais procédés dont ils se sont rendus coupables envers moi. » Dans une lettre vague et embarrassée, El-Ghennaouï désavoua le guet-apens du 15 juin, protesta de ses bonnes intentions et déclara finalement qu'il « n'avait pas la permission de faire la guerre ».

En trois petites marches, le maréchal atteignit Oudjda, le 19 juin, à six heures du matin. Oudjda était une ville de quatre à cinq mille âmes, assez mal construite, avec un méchouar fortifié. Il n'y avait que quatre puits dans l'enceinte; mais, au dehors, les jardins bien cultivés et les vergers luxuriants de beaux fruits, grenades, figues, abricots, etc., étaient arrosés par des canaux dérivés d'une source abondante. Le quart à peu près des habitants était demeuré dans les maisons; le maréchal leur fit déclarer que la ville ne serait occupée que par des postes de garde, et que, dans la cam-

pagne, il ne serait pris que le fourrage et l'orge pour la nourriture des chevaux.

Après le combat du 15, un sérieux dissentiment avait éclaté entre El-Ghennaouï et El-Kebibi; ils se reprochaient mutuellement les incidents fâcheux qui avaient troublé la conférence et les suites désastreuses qu'ils avaient entraînées. En fin de compte, les deux chefs s'étaient retirés avec trois mille six cents cavaliers réguliers, quinze cents hommes des contingents et quatre pièces de canon. Les poudres qu'ils avaient laissées dans le méchouar furent noyées et les balles fondues.

Avant de s'éloigner de Lalla-Maghnia, le maréchal avait envoyé aux commandants des postes situés en arrière les instructions les plus précises pour surveiller les mouvements d'Abd-el-Kader; c'était d'une bonne précaution, car un Djafra, pris dans la nuit du 10 au 11 juin, avait appris au colonel Eynard, à Saïda, que l'émir, qui avait quitté, dès le 4, la deïra, se dirigeait par les Hauts-Plateaux vers l'est, avec l'intention de tomber sur les Harar. Il était suivi de plus de deux mille cavaliers, quelques-uns khiélas, d'autres réguliers du Maroc, le surplus Hachem, Angad, Hamiane-Gahraba, recrutés pendant la marche. Surpris par la présence

d'une colonne française à Saïda, l'émir se hâta de rebrousser chemin.

D'après les dires du prisonnier djafra, la misère était grande dans la deïra, campée à dix lieues au sud-ouest d'Oudjda. Les askers qui la gardaient et la plus grande partie des Hachem étaient obligés de gagner leur vie en travaillant à la terre pour les Kabyles de Beni-Zekri.

Ces nouvelles décidèrent le maréchal Bugeaud à renvoyer La Moricière à Sebdou pour centraliser l'action des forces réparties entre Saïda, Sidi-bel-Abbès et Mascara, et à rétrograder lui-même sur Lalla-Maghnia, où il rentra le 22 juin.

Le difficile était d'y faire subsister les troupes qu'il ramenait; il n'y avait de pratique que le ravitaillement par mer. Le maréchal inclinait d'abord pour l'établissement d'un dépôt de vivres à l'embouchure de la Tafna, sur l'emplacement du camp occupé de 1836 à 1837; mais La Moricière lui avait signalé un point de la côte beaucoup plus favorable à tous égards : c'était la petite crique de Djemma-Ghazaouat, qui n'était qu'à neuf lieues de Lalla-Maghnia. Il s'y rendit le 25 juin. Le village de Djemma-Ghazaouat, — en arabe la mosquée des pirates, — s'élevait au sommet d'un rocher à l'est d'une baie de six cents mètres d'ouverture,

entre deux pointes avancées d'une centaine de mètres dans la mer. Le mouillage était médiocre, mais suffisant pendant la belle saison. Deux bâtiments à vapeur, venus d'Oran avec des bricks et des tartanes à la remorque, se trouvaient en rade. Les vivres qu'ils apportaient ayant été mis à terre, la plus grande partie, chargée sur les mulets du train ou des Arabes auxiliaires, prit le chemin de Lalla-Maghnia; le surplus resta confié à la garde du kaïd des Souhalia, qui devait s'entendre avec le kaïd de Nedroma pour les transports ultérieurs. Le problème du ravitaillement heureusement résolu, le maréchal rejoignit, le 29 juin, ses troupes au bivouac.

IV

A Paris, dans la presse et dans les Chambres, l'opposition contestait l'opportunité d'un conflit avec le Maroc, et ses récriminations allaient presque jusqu'à reprocher au maréchal de l'avoir volontairement provoqué. « Chose étrange et affligeante! écrivait-il, le 25 juin, à M. de Corcelle; c'est quand, sous un soleil de 53 degrés (depuis dix jours nous avons ce chiffre), l'armée court du pays kabyle de l'est d'Alger aux frontières du Maroc pour repousser une injuste agression, qu'on vient lui dire : « Vous faites la guerre sans néces-« sité, sans utilité, uniquement pour satisfaire votre « ambition personnelle. » Si la démocratie de la presse et des Chambres savait tout ce que nous avons enduré avant de repousser l'agression par les armes, ce serait pour le coup qu'elle ferait des interpellations pour accuser le gouvernement d'avoir abaissé la France et compromis l'honneur de son drapeau. Après avoir poussé la modération

jusqu'à la faiblesse, quand nous rendons attaque pour attaque, on nous dit que nous allons chercher une autre guerre. Et ce sont les mêmes hommes qui veulent qu'on prenne Madagascar!... »

Pour ce qui est du gouvernement, surpris et troublé d'abord par la nouvelle des combats du 30 mai et du 15 juin, surtout de la marche sur Oudjda, il avait été bientôt rassuré au sujet de cette opération simplement comminatoire. « Votre modération, écrivait le ministre de la guerre au maréchal Bugeaud, vous fait un grand honneur; le Roi et son gouvernement vous en louent, et ils considèrent qu'en agissant ainsi, vous avez fourni un moyen puissant pour aplanir les différends qui existent entre la France et le Maroc. »

Dès le 12 juin, aussitôt après le combat du 30 mai, le ministre des affaires étrangères, M. Guizot, avait envoyé ses instructions à M. de Nion, consul général à Tanger : « Vous devez, au reçu de la présente dépêche, écrire immédiatement à l'empereur pour lui adresser les plus vives représentations au sujet d'une attaque qui ne pourrait être justifiée, pour demander les satisfactions qui nous sont dues. Est-ce la paix ou la guerre qu'il veut? Si, comme le lui conseillent ses véritables intérêts, il tient à vivre en bons rapports avec

nous, il doit cesser des armements qui sont une menace pour l'Algérie, respecter la neutralité en retirant tout appui à Abd-el-Kader, et donner promptement les ordres les plus sévères pour prévenir le retour de ce qui s'est passé. Si c'est la guerre qu'il veut, nous sommes loin de la désirer, nous en aurions même un sincère regret; mais nous ne la craignons pas, et, si l'on nous obligeait à combattre, on nous trouverait prêts à le faire avec vigueur, avec la confiance que donne le bon droit, et de manière à faire repentir les agresseurs.

« Voici comment je résume vos instructions. Vous demanderez à l'empereur du Maroc : 1° le désaveu de l'inconcevable agression faite par les Marocains sur notre territoire; 2° la dislocation du corps de troupes marocaines réunies à Oudjda et sur la frontière; 3° le rappel du kaïd d'Oudjda et des autres agents qui ont poussé à l'agression ; 4° le renvoi d'Abd-el-Kader du territoire marocain. Vous terminerez en répétant : 1° que nous n'avons absolument aucune intention de prendre un pouce de territoire marocain, et que nous ne désirons que de vivre en paix et en bons rapports avec l'empereur; 2° mais que nous ne souffrirons pas que le Maroc devienne pour Abd-el-Kader un re-

paire inviolable, d'où partent contre nous des agressions pareilles à celle qui vient d'avoir lieu, et que, si l'empereur ne fait pas ce qu'il faut pour les empêcher, nous en ferons nous-mêmes une justice éclatante. »

Dans cette même dépêche, M. Guizot annonçait à M. de Nion la prochaine apparition sur les côtes du Maroc d'une escadre commandée par le prince de Joinville. « Du reste, disait le ministre, les instructions de Son Altesse Royale sont pacifiques et partent de ce point que la guerre entre la France et le Maroc n'est pas déclarée. Sa présence sur les côtes de cet empire a plutôt pour but d'imposer et de contenir que de menacer. Nous aimons à penser qu'elle produira, sous ce rapport, un effet salutaire. »

Les coups de feu déjà tirés sur la frontière du Maroc, et surtout la démonstration navale de la France, ne pouvaient manquer d'exciter quelque émotion en Angleterre. C'est pourquoi M. Guizot prenait soin de mettre l'ambassadeur de France à Londres, le comte de Sainte-Aulaire, en état de donner aux ministres anglais les éclaircissements qu'ils pouvaient demander. « Avant 1830, disait-il, le territoire qu'on nous conteste aujourd'hui a constamment fait partie de la Régence d'Alger;

nous occupons depuis longtemps ce territoire sans objection, sans contestation, soit de la part des habitants eux-mêmes, soit de la part des Marocains. C'est Abd-el-Kader qui, dans ces derniers temps, a cherché et trouvé ce prétexte pour exciter et compromettre contre nous l'empereur du Maroc.

« A vrai dire, ce n'est pas à l'empereur, c'est à Abd-el-Kader que nous avons affaire là. Il s'est d'abord réfugié en suppliant, puis établi en maître dans cette province d'Oudjda; il s'est emparé sans peine de l'esprit des populations, il prêche tous les jours, il échauffe le patriotisme arabe et le fanatisme musulman; il domine les autorités locales, menace, intimide, entraîne l'empereur, et agit de là, comme d'un repaire inviolable, pour recommencer sans cesse contre nous la guerre qu'il ne peut plus soutenir sur son ancien territoire. Jugurtha n'était, je vous en réponds, ni plus habile, ni plus hardi, ni plus persévérant que cet homme-là, et s'il y a de notre temps un Salluste, l'histoire d'Abd-el-Kader mérite qu'il la raconte. Mais en rendant à l'homme cette justice, nous ne pouvons accepter la situation qu'il a prise et celle qu'il nous fait sur cette frontière.

« Voilà près de deux ans que cette situation dure et que nous nous montrons pleins de modération

et de patience. Nous avons obtenu des désaveux, des promesses, des ajournements, et quelquefois des apparences : au fond, les choses sont restées les mêmes; pour mieux dire, elles ont toujours été s'aggravant. Depuis six semaines la guerre sainte est prêchée dans tout le Maroc; les populations se soulèvent et s'arment partout; l'empereur passe des revues à Fez; ses troupes se rassemblent sur notre frontière; elles viennent de nous attaquer sur notre territoire. Cela n'est pas tolérable. Plus la démonstration, qui est devenue indispensable, sera forte et éclatante, plus elle produira sûrement l'effet que nous cherchons. La présence d'un fils du Roi y servira, bien loin d'y nuire, car elle prouvera l'importance que nous y attachons et notre parti pris d'y réussir. »

A Londres, le premier ministre, sir Robert Peel, était inquiet et ombrageux; mais le secrétaire d'État pour les affaires étrangères, lord Aberdeen, lié personnellement avec M. Guizot, était heureusement là pour calmer ses défiances. « Je l'ai vu hier, écrivait, le 17 juin, M. de Sainte-Aulaire; il m'a annoncé qu'il envoyait immédiatement à Tanger l'ordre au consul anglais, M. Drummond-Hay, d'aller trouver Abd-er-Rahmane en personne et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour

prévenir la guerre. » Les instructions données au consul d'Angleterre et communiquées par le ministre de la Reine à M. de Sainte-Aulaire étaient très nettes et très positives; elles avaient pour objet de presser fortement l'empereur d'accorder toutes les satisfactions que réclamait la France. D'autre part, lord Aberdeen venait d'écrire aux lords de l'amirauté que le commandant de l'escadre de Gibraltar devait bien faire savoir et comprendre aux autorités marocaines que le gouvernement anglais n'avait pas l'intention « de prêter aucun appui au gouvernement marocain dans sa résistance aux demandes justes et modérées de la France, si malheureusement cette résistance devait avoir lieu ».

Après avoir mouillé, du 28 juin au 7 juillet, en rade de Mers-el-Kebir, pour se tenir en relation avec le maréchal Bugeaud, le prince de Joinville se présenta, le 9, devant Tanger. M. de Nion vint à son bord et lui apporta les preuves écrites de l'embarras où se perdait le faible Abd-er-Rahmane, ballotté entre des influences contradictoires. C'étaient deux lettres adressées au consul général de France, l'une par Sidi-ben-Dris, principal ministre de l'empereur, l'autre par Bou-Selam-ben-Ali, pacha d'El-Araïch. Autant la première était arro-

gante et offensante, puisqu'elle rejetait tout le tort de l'agression du 30 mai sur les généraux français et réclamait leur punition, autant l'autre était modeste et conciliante, puisqu'elle exprimait le regret de l'empereur, éclairé par El-Ghennaouï, sur les actes commis près de la frontière, et le désaveu de ces actes, dont les irréguliers seuls se seraient rendus coupables. « Les affaires du Maroc, disait au maréchal Bugeaud un des notables d'Oudjda, sont conduites au hasard et selon la volonté de chaque individu; on peut dire qu'au fond il n'y a pas de gouvernement. Nous ne pouvons démêler si l'empereur veut la guerre ou ne la veut pas. »

L'intention du prince de Joinville était de se tenir à proximité, dans les eaux de Cadix, toujours prêt à faire son apparition dès qu'il serait nécessaire, mais évitant jusque-là de donner, par sa présence, un nouvel aliment à l'excitation des esprits. « Un seul cas, écrivait-il au ministre de la marine, pourrait me faire passer par-dessus toutes ces considérations : c'est celui où une escadre anglaise viendrait sur les côtes du Maroc. Cette escadre est annoncée plus forte que la mienne; si elle se borne, comme nous, à jouer de Gibraltar un rôle d'observation, rien de mieux; mais si elle

va sur les côtes du Maroc, je m'y rendrai à l'instant. Dans l'intérêt de notre dignité comme dans l'intérêt de l'influence que nous devons exercer sur les États limitrophes de nos possessions d'Afrique, il est essentiel que cette affaire du Maroc ne soit pas traitée sous le canon d'une escadre étrangère. »

V

Cependant les incidents se succédaient sur la frontière. Des Angad algériens émigrés au Maroc avaient fait savoir au maréchal Bugeaud que, s'ils n'étaient pas surveillés par les Marocains, ils rentreraient volontiers sur leur ancien territoire. Afin de les aider dans leur projet de retour, le maréchal se décida, le 30 juin, à se porter, le long de la Mouila, sur le champ de bataille du 15.

Le 2 juillet, il prit son bivouac au point où la rivière reçoit un affluent nommé Bou-Naïm, ou plus communément Isly. Aussitôt le camp marocain, qui était à deux lieues de distance, vint s'établir à deux portées de canon. Le lendemain, voyant que les Angad n'arrivaient pas et sachant même qu'ils avaient changé d'idée, le maréchal se retirait, quand les coureurs ennemis vinrent tirailler contre son arrière-garde. Il avait fait ses dispositions en conséquence. Après avoir attendu que le grand arc de cercle dessiné par la ligne des Maro-

cains se fût allongé sur les deux flancs de ses colonnes, il fit brusquement volte-face et marcha sur eux ; mais ils se dérobèrent au plus vite. Alors le maréchal rétablit ses troupes au bivouac de la veille, sur l'Oued-Isly.

Quelques jours après, il remonta la vallée de cet affluent de la Mouila, cherchant les traces de l'armée marocaine qu'on disait campée plus haut. Il ne la trouva pas; mais, à son approche, la deïra fut obligée de quitter le terrain qu'elle occupait depuis deux mois et de s'enfoncer plus loin dans les terres. Le 11 et le 12, il y eut de petits engagements avec des bandes qui cherchaient à la rejoindre.

Il paraît certain que le maréchal, impatient des lenteurs de la diplomatie, eut en ce temps-là l'idée de marcher sur Fez. « On peut y aller, écrivait-il au prince de Joinville, avec vingt mille hommes d'infanterie, trois régiments de cavalerie d'Afrique, une vingtaine de bouches à feu bien approvisionnées et des moyens suffisants pour transporter des vivres pour un mois. » Cette velléité d'aventure fut combattue par La Moricière : « Ce projet, disait-il, me paraîtrait gigantesque; il y a plus de quatre-vingt-dix lieues et de très longues marches sans eau. Il faudrait réunir des forces qui sont

hors de proportion avec l'effectif de l'armée et dont l'appel dans l'ouest détruirait toute l'économie de notre occupation. La base d'opération contre Fez n'est pas à Lalla-Maghnia, mais à Tétuan, à Rabat et à Tanger. »

Néanmoins, à la date du 16 juillet, le maréchal écrivait encore au prince de Joinville : « Je n'ai qu'un regret, c'est que la saison et surtout l'exiguïté de mes moyens d'action ne me permettent pas d'aller en ce moment dicter la paix à Fez. J'irais, je n'en doute pas, avec les troupes que j'ai, c'est-à-dire six à sept mille hommes d'infanterie et neuf cents à mille chevaux réguliers; mais il me manque des transports pour les vivres, des outres, un petit équipage de pont, de l'artillerie de campagne de réserve, et les troupes nécessaires pour l'établissement de trois postes intermédiaires où je déposerais des vivres pour assurer mon retour. »

Sur ces entrefaites, averti à Cadix qu'une escadre anglaise avait paru devant Tanger, le prince de Joinville appareilla sur-le-champ; les Anglais n'ayant fait que passer, le prince reprit son poste d'observation. La correspondance était active entre lui et le maréchal, qui le pressait d'ouvrir le feu contre la côte. Les agressions ma-

rocaines étaient de véritables actes d'hostilité, de sorte que, si la guerre n'était pas déclarée officiellement, l'état de guerre existait de fait; mais comme les instructions du prince lui prescrivaient expressément de se tenir sur la réserve, à moins d'un outrage aux représentants diplomatiques de la France ou d'une insulte à son pavillon : « Le drapeau de l'armée, répliquait le maréchal, est aussi respectable que le pavillon, ou, pour mieux dire, c'est tout un; or, notre drapeau n'a-t-il pas été attaqué le 30 mai et outragé le 15 juin? »

Une rumeur sourde arrivait du fond du Maroc, annonçant la marche de Mouley-Mohammed, fils du sultan-chérif, à la tête d'une innombrable armée. Sur ces nouvelles, le maréchal rappela de Sebdou La Moricière; le 19 juillet, le corps expéditionnaire était concentré sous Lalla-Maghnia.

El-Ghennaouï, disgracié, n'était plus kaïd d'Oudjda; Sidi-Hamida, son successeur, écrivit d'abord pour rejeter sur lui seul la responsabilité des actes agressifs. A cette ouverture, le maréchal répondit, le 18 juillet, par une sorte de *memorandum* ou de résumé des demandes faites par la France : internement d'Abd-el-Kader et de sa deïra, licenciement de ses bandes, renvoi immédiat des tribus émigrées. Le 21, nouveau message

de Sidi-Hamida : « Nous savons que votre principal but est El-Hadj Abd-el-Kader et sa deïra; aussi lui avons-nous envoyé à l'instant même des messagers, qui ont ordre de le chercher partout où il sera, et il faut que je me rencontre demain avec lui, s'il plaît à Dieu. Je lui parlerai avec fermeté, jusqu'à ce qu'il aille à Fez ou qu'il sorte de notre royaume à l'instant même, par quelque moyen que ce soit, bon gré, mal gré, attendu que j'ai reçu des ordres de mon seigneur à ce sujet. » Les apparences retournaient donc à la paix; quelques tribus émigrées demandèrent à rentrer sur leurs territoires.

Pour hâter la solution décisive, le maréchal prit le parti de se rapprocher d'Oudjda, en remontant la vallée de l'Isly. Ce mouvement eut pour conséquence un nouveau message de Sidi-Hamida, annonçant à la fois l'internement d'Abd-el-Kader et l'arrivée prochaine de Mouley-Mohammed, qui devait tout accommoder : « Je n'ai plus, disait le kaïd, voix délibérative en sa présence, et je ne puis terminer aucune affaire, qu'elle soit importante ou non. » Mais, pendant que le maréchal se repliait encore une fois sur Lalla-Maghnia, il reçut une communication toute contraire; c'était une confidence faite par El-Kebibi à un ami en ces

termes : « Dis à ton oncle, de ma part, que Sidi-Hamida ne parle que de paix, parce qu'il la veut sincèrement; quant à moi, je n'y crois pas. Le fils de l'empereur ne peut venir à la frontière avec une nombreuse armée que pour la guerre. Il est suivi de très grandes forces; il a trente pièces de canon, des pelles, des pioches, pour faire le siège de Maghnia. On ne fait pas tant de préparatifs, si l'on vient pour la paix. »

Le 29 juillet, le maréchal, qui faisait, à l'extrémité nord de la frontière, une excursion chez les Msirda dont la fidélité n'était pas sûre, fut averti que Mouley-Mohammed venait d'établir son campement non loin d'Oudjda; aussitôt il reprit le chemin de Lalla-Maghnia. Le 4 août, il reçut de Sidi-Hamida une dépêche qui débutait de la sorte : « Nous sommes enfin sous l'ombre du drapeau de notre seigneur et maître, fils de notre maître et seigneur; — que Dieu lui soit en aide et perpétue sa gloire et son élévation ! — La veille de la date de cette lettre, il a campé sur l'Oued-el-Kessab avec son infanterie victorieuse et ses nombreuses armées formidables par Dieu et victorieuses par lui. L'heureuse venue de Son Altesse chérie du ciel est dans le but de terminer plusieurs affaires importantes. » Au nombre de ces affaires étaient le

rétablissement de l'ordre et le châtiment des mauvais serviteurs qui avaient attaqué les Français sans l'assentiment et contre la volonté du sultan. Mais tout de suite après cette apparence de satisfaction et l'assurance qu'Abd-el-Kader était interné dans l'empire, la dépêche reprochait au maréchal d'être sorti de ses limites, et surtout d'avoir fait un établissement militaire à Lalla-Maghnia, sur un territoire que le sultan d'ailleurs ne revendiquait plus; c'était contre le seul fait de l'établissement qu'il protestait, en demandant en termes péremptoires l'évacuation du poste.

Le maréchal répondit que les Français avaient le droit de faire sur leur territoire toutes les constructions qu'il leur plairait, tout comme il était loisible aux Marocains d'en faire autant sur le leur, et refusa, en termes non moins péremptoires, l'évacuation demandée. Depuis cet échange de messages, les communications entre les deux camps cessèrent; mais, huit jours après, le 11 août, le maréchal reçut de Tanger, par Djemma-Ghazaouat, des nouvelles d'une importance décisive.

Le 25 juillet, le prince de Joinville avait écrit au ministre de la marine : « M. le maréchal Bugeaud me dit que la guerre n'est pas déclarée diplomatiquement, mais qu'elle existe de fait. Il

ajoute que je suis libre de suivre une marche différente de celle de l'armée de terre, et d'employer des moyens dilatoires, alors qu'il en est venu à une offensive ouverte. Mes instructions me prescrivent de commencer les hostilités dans le cas prévu d'une semblable déclaration de la part du maréchal. J'ai fait mon possible pour lui faire partager mon opinion; comme vous le voyez par sa lettre, je n'ai pas réussi. Il suit une marche contraire à mes idées; mais, outre que mes instructions me prescrivent d'agir comme lui, je crois qu'à une grande distance de France, quelle que soit la différence d'opinion, il faut unité de vue et d'action entre les agents du gouvernement. Or, entre M. le maréchal et moi, c'est moi qui dois céder; je m'incline devant son grade, son âge, son expérience. Puisqu'il fait la guerre sous sa responsabilité, puisqu'il a recours à ce moyen extrême pour obtenir la paix, puisqu'il me place dans un des cas prévus par mes instructions, celui où la guerre serait positivement déclarée et engagée, je me tais et je ferai tous mes efforts pour le seconder. »

Le 1er août, le prince parut devant Tanger. Son escadre comprenait trois vaisseaux de haut bord : *Suffren, Jemmapes* et *Triton;* la frégate à voiles

Belle-Poule; trois frégates à vapeur : *Labrador, Asmodée, Orénoque;* quatre corvettes à vapeur : *Pluton, Gassendi, Véloce, Cuvier,* et plusieurs navires de rang inférieur, en tout vingt-huit bâtiments de guerre. Le 2, le délai donné au Maroc pour répondre à l'*ultimatum* de la France venait à son terme; mais on n'avait aucune nouvelle du consul d'Angleterre, M. Drummond-Hay, qui s'était rendu à Rabat, par ordre de son gouvernement, pour y faire entendre des conseils pacifiques. Le 4, M. de Nion, qui avait amené son pavillon et s'était retiré à bord du *Suffren,* reçut du pacha d'El-Araïch une réponse mesurée dans la forme, mais insolente au fond; car il exigeait, au nom d'Abd-er-Rahmane, l'évacuation de Lalla-Maghnia et la punition du maréchal Bugeaud. Le 5, enfin, on apprit qu'après avoir échoué dans sa mission, M. Drummond-Hay avait abandonné l'empereur aux ressentiments de la France et s'était embarqué à Mogador. Le 6, au matin, l'escadre attaqua les fortifications de Tanger, qu'elle avait ordre de détruire.

« En faisant un débarquement, dit le prince dans son rapport, j'aurais pu facilement atteindre ce but; mais j'ai préféré agir avec le canon et mettre les batteries hors de service, en respectant

le quartier des consuls, où cinq ou six boulets à peine sont allés s'égarer. » Ouvert à huit heures et demie, le feu avait cessé avant onze heures; toutes les batteries marocaines étaient démantelées, la plus grande partie des pièces démontées; l'ennemi avait, de son aveu, cent cinquante morts et quatre cents blessés; sur l'escadre, les pertes se réduisaient à seize blessés et à trois morts; les avaries étaient peu de chose.

« Pendant l'affaire, ajoute le prince de Joinville, M. Hay est arrivé de Rabat, où il s'était arrêté pour voir l'empereur; je l'ai reçu le lendemain. Il m'a dit qu'il avait trouvé l'empereur très abattu; la nouvelle du retrait des consuls lui était parvenue. M. Hay m'a remercié de la sollicitude que nous avons montrée à son égard. Maintenant je vais à Mogador, à l'autre bout de l'empire. Mogador est la fortune particulière de l'empereur; outre les revenus publics, la ville est sa propriété : il en loue les maisons, les terrains. C'est, en un mot, une des sources les plus claires de son revenu. Toucher à cette ville, la ruiner ou occuper l'île qui ferme le port jusqu'à ce que nous ayons obtenu satisfaction, c'est faire à Mouley-Abd-er-Rahmane et à tout le sud de son empire un mal sensible. »

Le 8 août, dans un accès d'impatience et de

mauvaise humeur, le maréchal Bugeaud avait écrit au maréchal Soult, ministre de la guerre, une lettre acerbe. « J'ai, disait-il, devant moi un camp de quinze à vingt mille hommes; nous savons qu'il y a un autre camp à Taza, peut-être en route pour venir joindre celui-ci. On peut encore soulever toutes les montagnes de la côte du Rif et des Beni-Snassen et amener contre nous tous ces montagnards; il faudra donc attendre la concentration de toutes ces forces! Si, au contraire, j'étais libre de faire la guerre comme elle doit être faite, je sommerais le fils de l'empereur de répondre, dans les vingt-quatre heures, s'il accepte la suspension d'armes que je lui ai proposée et s'il renonce à la prétention de nous faire évacuer Lalla-Maghnia. S'il me répondait non, je marcherais sur lui et j'attaquerais ce premier camp. Au lieu de cela, que m'ordonnez-vous? 1° d'attendre la concentration de forces énormes; 2° de perdre cette force morale sur les peuples et sur mes soldats que j'avais acquise par une attitude énergique et offensive. Plus j'y réfléchis, Monsieur le maréchal, plus cette conduite me paraît funeste, je dirai même intolérable. Hier, j'étais fier de ma situation; dans deux ou trois jours peut-être, je regretterai amèrement d'avoir prolongé aussi longtemps mon séjour en

Afrique. C'est avec la tristesse dans le cœur que je trace ces dernières lignes. »

Mais, le 11 août, quand il reçut la nouvelle du bombardement de Tanger, ce fut un cri de joie qui sortit de sa poitrine. « Le 14 au plus tard, écrivait-il au prince, j'ai la confiance que nous aurons acquitté la lettre de change que la flotte vient de tirer sur nous. »

VI

Les camps marocains s'étaient rapprochés; de la vigie de Lalla-Maghnia on les apercevait sur les collines de la rive droite de l'Isly, à deux ou trois kilomètres en arrière d'Oudjda. D'après les dires des espions, il y avait là un rassemblement de trente mille cavaliers et de dix mille fantassins, avec onze bouches à feu. L'élite de cette armée était la cavalerie noire ou mulâtre de la garde de l'empereur, les Abid-el-Bokhari.

Voici, d'après les Mémoires du général de Martimprey, une esquisse de cette troupe qui passait pour redoutable : « Une large culotte ou zeroual, un bournous de drap bleu, un grand bonnet rouge pointu, un sabre et un long fusil armé d'une baïonnette, leur constituaient une tenue et un armement à peu près uniformes. Toutefois, les fusils n'étant pas à cette époque du même calibre, il s'ensuivait qu'il ne pouvait être fait de distribution de cartouches. Dans le combat, chacun, muni de

balles à sa convenance et d'une poire à poudre, chargeait son arme comme on le fait à la chasse, méthode délicate et lente dans la chaleur de l'action. »

La température était excessive; afin d'abriter ses troupes, le maréchal avait transporté le bivouac à l'est de Lalla-Maghnia, au bord d'un ruisseau, dans un bois de frênes d'une belle venue, de sorte que les rôdeurs marocains, ne voyant plus les Français à leur ancienne place, se figurèrent d'abord qu'ils avaient fait retraite sur Tlemcen. Ils se trompaient du tout au tout. Le maréchal n'attendait, pour marcher à eux, que le retour du général Bedeau, détaché avec deux bataillons vers Sebdou en reconnaissance. « Je compte qu'il me rejoindra après-demain matin, écrivait le gouverneur au maréchal Soult le 11 août; le même jour, au soir, je ferai un mouvement en avant. Le 14, au matin, je serai de très bonne heure sur l'Isly, à une petite distance du camp ennemi. Si mes troupes ne sont pas trop fatiguées et surtout si la chaleur n'est pas excessive, je continuerai mon mouvement et j'attaquerai le camp marocain pour ne pas lui donner le temps d'évacuer les provisions et les *impedimenta* qu'il doit avoir réunis. Vainqueur, je le poursuivrai jusqu'à Aïoun-Sidi-Mel-

louk; il ne m'est guère possible d'aller plus loin, à cause de l'éloignement des eaux. Après, je me jetterai sur le pays, à droite et à gauche, pour le ravager et faire vivre ma cavalerie. »

Le général Bedeau rejoignit le 12, plus tôt que n'avait espéré le maréchal; dans la matinée du même jour était arrivé un régiment de marche venu de France et composé de quatre escadrons, deux du 1er chasseurs à cheval, deux du 2e hussards. La petite armée comprenait dès lors huit mille cinq cents baïonnettes, quatorze cents chevaux réguliers, quatre cents irréguliers et seize bouches à feu, dont quatre de campagne. « Elle compte sur la victoire, tout comme son général, écrivait allègrement le gouverneur; si nous l'obtenons, ce sera un nouvel exemple que le succès n'est pas toujours du côté des gros bataillons, et l'on ne sera plus autorisé à dire que *la guerre n'est qu'un jeu du hasard*. »

La masse énorme de la cavalerie marocaine ne lui imposait pas; plus elle était nombreuse, plus il était assuré d'avoir raison d'elle. Il avait à cet égard une théorie depuis longtemps faite : « Vous vous attendez, écrivait-il dès 1841 à La Moricière, vous vous attendez à être attaqué par une nombreuse cavalerie et quelque peu d'infanterie. Vous

n'êtes pas préoccupé et vous avez bien raison; passé un certain chiffre, comme quatre ou cinq mille, le nombre des cavaliers ne fait rien à l'affaire. Il suffit de marcher à eux en bon ordre et résolument, puis de les accueillir, s'ils viennent à vous, par un feu de deux rangs bien dirigé; mais il faut préalablement avoir bien convaincu les soldats que le nombre ne fait rien. Vous y parviendrez facilement en leur représentant que, même en Europe, la cavalerie régulière est impuissante contre la bonne infanterie, que la cavalerie arabe, n'ayant ni organisation, ni discipline, ni tactique, ne peut pas faire des charges successives, qu'elle n'a aucune force d'ensemble, et que, pourvu qu'on marche à elle, on la met dans une telle confusion et un tel découragement qu'elle ne peut plus revenir au combat. C'est une cavalerie absolument sans consistance pour attaquer les carrés d'infanterie, et plus elle est nombreuse, passé un certain chiffre, moins elle a de puissance. Il n'est pas plus difficile de repousser, avec des bataillons bien harmonisés, quinze mille chevaux arabes que trois ou quatre mille. Les courages individuels, quelque distingués qu'ils soient, ne sont plus indépendants; ils sont entraînés dans le tourbillon et ils s'affaiblissent par le désespoir de l'impuissance. »

Le 12, dans la soirée, les officiers des chasseurs d'Afrique et des spahis offrirent un punch aux camarades des escadrons venus de France. La salle de réception était une enceinte de verdure, au bord du ruisseau; des lanternes en papier de couleur se balançaient aux branches des lentisques et des lauriers-roses; le punch flambait dans les gamelles; on buvait à la gloire et à la patrie, à l'Algérie et à la France. Cependant il manquait à la fête quelque chose, ou plutôt quelqu'un, le grand chef. L'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, qui vivait dans sa familiarité, fut dépêché vers lui en ambassade.

Le grand chef, accablé de fatigue, dormait tout habillé dans sa tente. Au premier abord, le réveil fut terrible et l'ambassadeur envoyé au diable; puis, grommelant, le maréchal se mit en route avec son guide; tous deux allaient, trébuchant dans l'obscurité contre les piquets des tentes, l'un grondant de plus en plus, l'autre de plus en plus bourré; mais quand, à la lueur des illuminations, un hurrah accueillit le maréchal, sa mauvaise humeur tomba soudain, sa figure s'éclaira d'un joyeux sourire, et, d'une voix forte, il fit, devant cette foule d'auditeurs qui buvaient ses paroles, la prophétie de la bataille : « Après-demain, mes

amis, sera une grande journée, je vous en donne ma parole. Avec notre petite armée, je vais attaquer les innombrables cavaliers du prince marocain. Je voudrais que leur nombre fût double, fût triple, car plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi, j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue. Je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. » Et il expliquait le fameux ordre triangulaire, « la tête de porc »; et joignant l'action à la parole, « il accompagnait sa démonstration, dit le général de Martimprey, de violents gestes des coudes, très expressifs, qui mirent en gaieté son auditoire ».

La formation, d'ailleurs, avait été mise à l'ordre. L'infanterie était répartie en quatre commandements : 1° avant-garde, sous les ordres du colonel Cavaignac, du 32e, comprenant le 8e bataillon de chasseurs, un bataillon du 32e, un du 41e, le 2e bataillon du 53e et deux compagnies d'élite du 58e; 2° brigade de droite, sous les ordres du général Bedeau, comprenant deux bataillons du 13e léger, deux du 15e léger, un bataillon de zouaves et le 9e bataillon de chasseurs; 3° brigade de gauche, sous les ordres du colonel Pélissier, comprenant deux bataillons du 6e léger, le 10e bataillon de chasseurs et trois bataillons du 48e; 4° arrière-garde, sous

les ordres du colonel Gachot, comprenant deux bataillons du 3e léger et le 6e bataillon de chasseurs. La cavalerie, commandée par le colonel Tartas, marchait en deux colonnes encadrées par l'infanterie : celle de droite, sous les ordres du colonel Morris, formée du 2e chasseurs d'Afrique et du régiment de marche venu de France; celle de gauche, commandée par le colonel Jusuf, formée des spahis et du 4e chasseurs d'Afrique et suivie du maghzen d'Oran, sous les ordres du commandant Walsin Esterhazy[1]. Telle qu'elle était réglée par le maréchal, la formation de combat présentait la figure d'un losange irrégulier, dont les côtés postérieurs étaient réunis suivant un angle obtus.

Depuis quelques jours, le maréchal envoyait régulièrement ses fourrageurs de plus en plus près de la frontière. Le 13, à trois heures de l'après-midi, toute l'armée se mit en mouvement, comme

[1] En ordre de marche, le 8e bataillon de chasseurs tenait la tête de l'avant-garde, ayant sur ses flancs en échelons, à droite le bataillon du 32e, à gauche le bataillon du 41e, entre les deux, le maréchal et l'état-major général, suivis du bataillon du 53e, des pièces de campagne et d'une section de montagne. Le général de La Moricière marchait en tête avec le 8e bataillon de chasseurs. En arrière, à droite du 31e, venait toute la brigade Bedeau; à gauche du 41e, toute la brigade Pélissier, chacune des deux sur une seule colonne; dans l'intervalle marchaient les deux colonnes de cavalerie, flanquant elles-mêmes de part et d'autre la réserve d'artillerie, le train des

pour soutenir un plus grand fourrage; mais, le soir venu, au lieu de rentrer au bivouac, elle s'arrêta sur place et passa la nuit, sans feux allumés, dans le plus grand silence. Le 14, à deux heures du matin, elle se remit en marche, passa l'Isly à gué et remonta la rive gauche, n'ayant devant elle que cinq ou six cavaliers marocains, qui se retiraient lentement en tiraillant sur les guides.

Le commandant de Martimprey marchait tout à fait en tête, ayant derrière lui le fanion connu du troupier sous le nom d'*Étoile polaire*. Tout à coup, il aperçut sur sa gauche le maréchal qui lui cria : « Êtes-vous sûr de la direction, Martimprey? — Oui, monsieur le maréchal. — *Bonô!...* » Faite d'une voix de stentor, en prolongeant la dernière syllabe, à travers l'air sonore et calme du matin, cette réplique excita dans les premiers pelotons une bruyante hilarité, qui, de proche en proche, gagna jusqu'à l'arrière-garde. Ce fut dans cette heureuse disposition qu'après avoir gravi allègre-

équipages, les bagages des corps et le troupeau. L'arrière-garde avait deux de ses bataillons dans les traces respectives des colonnes d'infanterie, et le troisième sur la ligne du centre en arrière, fermant le système. — Pour passer de l'ordre de marche à l'ordre de combat, l'avant-garde conservait sa formation; le premier bataillon de chaque colonne restait également à sa place; les autres s'échelonnaient successivement en dehors et à soixante pas chacun du précédent, sauf le dernier, qui s'échelonnait en dedans, de manière à se relier avec les bataillons d'arrière-garde.

ment une dernière hauteur, l'armée aperçut tout à coup, resplendissantes au soleil, les innombrables tentes des camps marocains.

Tous les mamelons en étaient couverts, depuis Oudjda jusqu'à l'Isly. Au milieu de la foule qui s'agitait en prenant les armes, on distinguait parfaitement le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux, son parasol de commandement. Ce fut le point de direction donné à l'avant-garde. Tous les chefs des principales fractions de l'armée, appelés par le maréchal, reçurent ses dernières instructions; chacun retourna diligemment à son poste, la formation de combat fut prise, et le losange, déployant ses ailes, descendit, au son des musiques de régiment, vers la rivière qu'il fallait passer encore.

Les gués ne furent que faiblement disputés; mais, par delà, le maréchal et ses troupes se trouvèrent entourés de toutes parts et disparurent dans les flots de poussière soulevés par le tumulte de la cavalerie marocaine, comme un navire battu par les vagues dans les embruns d'une mer démontée. La gauche, particulièrement, fut assaillie avec une violence extrême; les Marocains, s'excitant par de bruyantes clameurs, se jetaient d'un échelon sur l'autre, en essayant de passer par les

intervalles; partout leur effort échoua devant le feu des tirailleurs qui se flanquaient mutuellement; deux bataillons seulement furent obligés de former le carré; les autres continuèrent de rester en colonne à demi-distance.

Dès que le maréchal s'aperçut que, sous l'effet des balles et de la mitraille, la masse assaillante commençait à se disloquer, il donna au colonel Tartas l'ordre de faire sortir du losange ses dix-neuf escadrons et de les échelonner, de sorte que le dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isly. A la tête des spahis, soutenus par le 4ᵉ chasseurs d'Afrique, le colonel Jusuf mena la charge contre le camp de Mouley-Mohammed. Une batterie de onze pièces était déployée sur le front de bandière; mais elle ne put tirer qu'une salve; les canonniers sabrés se dispersèrent. En avant de la tente impériale, cavaliers et fantassins confondus essayèrent d'arrêter les spahis; mais les chasseurs, venant à la rescousse, culbutèrent l'obstacle, et, dès lors, tout le camp fut la proie du vainqueur.

Pendant ce temps, le colonel Morris, emporté par son ardeur, s'était lancé au loin, de l'autre côté de l'Isly, à l'attaque d'une grosse troupe de cavalerie ralliée sur la rive gauche. Ce fut le seul moment critique de la bataille; mais, pendant plus

d'une demi-heure, les six escadrons du 2e chasseurs qu'il commandait, c'est-à-dire cinq cent cinquante hommes seulement, se trouvèrent sérieusement engagés parmi des milliers d'ennemis. Comme les combattants étaient noyés dans des flots de poussière, on ne savait ce qui se passait derrière ce nuage; mais enfin le général Bedeau, averti, envoya au pas de course les zouaves et deux autres bataillons, qui dégagèrent les chasseurs et décidèrent la retraite des Marocains. L'artillerie acheva de disperser ce qui essayait de résister encore.

A midi, la bataille était gagnée; les troupes avaient exécuté résolument ce que le général avait supérieurement conçu. Toutes ses prévisions s'étaient réalisées, grand triomphe pour un homme de guerre, et sans avoir été payées par de trop douloureux sacrifices. L'armée n'avait à regretter que quatre officiers, tous quatre aux spahis, et vingt-trois soldats; sept officiers et quatre-vingt-douze soldats étaient blessés. Les Marocains laissaient huit cents morts sur le champ de bataille. La tente et le parasol de Mouley-Mohammed, dix-huit drapeaux, onze pièces de canon, furent les principaux trophées de la victoire; quant au reste, le butin fut immense.

Pour les Arabes, le vaincu est celui qui a tort; les tribus au milieu desquelles se fourvoyaient les fuyards les poursuivaient à coups de fusil ou les dépouillaient impitoyablement. De cet immense rassemblement, il ne resta bientôt plus que les fidèles du maghzen autour du prince réfugié à Taza. La chaleur de plus en plus intense ne permettait pas au maréchal de l'y aller chercher.

Le 16 août, il lui écrivit, en vainqueur généreux, sans rien ajouter aux conditions qui lui avaient été posées avant la bataille. Le 23, dix cavaliers des Abid-Bokhari apportèrent la réponse du prince; elle débutait mal, car elle portait contre le maréchal une accusation de perfidie : « Sache que si tu as pris mon camp, c'est que tu as usé de ruse et que tu n'as pas tenu tes promesses; sans cela, tu aurais vu ce qui te serait arrivé »; mais, après cet accès de méchante humeur, elle devenait toute pacifique.

Le maréchal profita de ce temps d'arrêt pour ramener à Lalla-Maghnia d'abord, puis à Djemma-Ghazaouat, les troupes épuisées de chaleur et les malades, dont le nombre excédait de beaucoup les ressources de l'ambulance. A Lalla-Maghnia, le 28 août, il reçut la nouvelle d'un nouveau succès du prince de Joinville.

Le 11 août, l'escadre française était arrivée devant Mogador, mais l'état de la mer était tel que, pendant quatre jours, tout ce qu'elle avait pu faire avait été de tenir au mouillage. Enfin, le 15, le temps étant devenu meilleur, le bombardement avait commencé. Les batteries de mer ayant été détruites par le feu des vaisseaux *Jemmapes, Triton, Suffren* et de la frégate *Belle-Poule,* les bricks *Cassard, Volage* et *Argus* débarquèrent dans l'île cinq cents marins qui, malgré la vive résistance de la garnison, s'emparèrent des batteries et des postes fortifiés. Le lendemain, un second débarquement acheva de détruire les défenses de la ville. Les canons furent encloués ou jetés à la mer, les poudres noyées, les barques coulées à fond. Alors les montagnards des environs descendirent en foule sur Mogador, qu'ils mirent à sac. Le consul anglais et quelques autres Européens qui s'étaient obstinés à rester dans la place furent trop heureux d'être recueillis par l'escadre française.

Après avoir laissé cinq cents hommes bien établis dans l'île et quelques-uns de ses bâtiments dans le port, le prince de Joinville revint à Cadix avec la plus grande partie de l'escadre.

VII

Plus encore que la victoire de l'Isly, les succès de la flotte française excitèrent dans Londres une émotion vive. Le premier ministre, sir Robert Peel, était de plus en plus sombre et inquiet. « Il accueillait, dit M. Guizot dans ses Mémoires, tous les renseignements, tous les bruits qui lui parvenaient sur les immenses travaux que nous faisions, disait-on, dans tous les ports d'où l'Angleterre pouvait être menacée, à Dunkerque, à Calais, à Boulogne, à Cherbourg, à Saint-Malo, à Brest. Il se refusait à regarder nos assurances pacifiques et amicales comme des garanties suffisantes, et il insistait auprès de ses collègues pour que l'Angleterre se préparât promptement et largement à une guerre qui lui paraissait probable et prochaine. C'était contre ces dispositions et ces appréhensions du premier ministre que lord Aberdeen avait à défendre la politique de la paix; il le faisait avec une habileté parfaitement loyale, opposant aux

vaines alarmes de sir Robert Peel une appréciation plus juste et plus fine, soit des événements, soit des hommes, soit des chances de l'avenir. »

Ce fut l'opinion de lord Aberdeen qui prévalut ; mais il importait que la paix entre la France et le Maroc ne tardât pas trop à se conclure. Le Maroc en prit l'initiative, d'abord par un message que Mouley-Mohammed adressa le 1er septembre au maréchal Bugeaud, puis par une lettre de Sidi-Bou-Selam au prince de Joinville. « J'atteste par ces présentes, disait expressément le pacha d'El-Araïch, que j'ai entre les mains l'ordre de l'empereur de faire la paix avec vous. »

Le maréchal Bugeaud aurait bien voulu présider aux négociations, mais la diplomatie refusa de se ranger sous la tutelle militaire. Les plénipotentiaires français, M. de Nion et le duc de Glücksberg, s'abouchèrent à Tanger, le 10 septembre, avec Sidi-Bou-Selam, plénipotentiaire du sultan, et le traité fut immédiatement conclu. Il était conforme à l'*ultimatum* posé par la France, si ce n'est que la mise hors la loi était substituée à l'internement, en ce qui concernait Abd-el-Kader.

« Hadj Abd-el-Kader, était-il dit dans l'article IV, est mis hors la loi dans toute l'étendue de l'empire du Maroc, aussi bien qu'en Algérie. Il sera en

conséquence poursuivi à main armée par les Français sur le territoire de l'Algérie, et par les Marocains sur leur territoire, jusqu'à ce qu'il en soit expulsé ou qu'il soit tombé au pouvoir de l'une ou de l'autre nation. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes françaises, le gouvernement de Sa Majesté l'empereur des Français s'engage à le traiter avec égards et générosité. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes marocaines, Sa Majesté l'empereur du Maroc s'engage à le faire transporter dans une des villes du littoral ouest de l'empire, jusqu'à ce que les deux gouvernements aient adopté de concert les mesures indispensables pour qu'Abd-el-Kader ne puisse, en aucun cas, reprendre les armes et troubler de nouveau la tranquillité de l'Algérie et du Maroc. » L'article V établissait la délimitation de la frontière comme au temps de la domination turque.

Disons tout de suite que, pour l'application régulière de cette clause, une convention spéciale fut signée le 18 mars de l'année suivante, à Lalla-Maghnia, par le général de La Rue, assisté du commandant de Martimprey et de M. Léon Roches, pour la France, et par Sidi-Hamida, assisté de Si-Selaouï, pour le Maroc. Le tracé de la délimitation

avait été fait par le commandant de Martimprey. « Dans le Tell, a-t-il dit modestement dans ses Mémoires, ce travail était facile ; dans le Sahara, c'était beaucoup moins clair, et je fus conduit à une erreur grave, en m'en rapportant aux témoignages du kaïd de Tlemcen et de l'agha de la montagne de l'Ouest. Ils nous certifièrent que les Ouled-Sidi-Cheikh-Gharaba étaient Marocains. » C'est ainsi que les ksour de Figuig, sans qu'on se doutât du sacrifice, furent abandonnés au Maroc.

En fait, le traité de Tanger, conclu sans l'attache du maréchal Bugeaud, commença par lui déplaire. Il ne s'en cachait pas et poursuivait de ses sarcasmes La Moricière, à qui l'arrangement paraissait suffire. « Applaudissez-vous tout seul, je vous en prie, lui écrivait-il; car, moi, je ne m'applaudis pas le moins du monde, et je ne voudrais, à aucun prix, apposer ma signature au bas de ce traité. Je vous croyais un dragon d'opposition; j'avais l'air devant vous d'un ministériel quand même, et voilà que vous approuvez tout, même ce qui est détestable. » — « Quant au traité, répliquait La Moricière, sans doute sa rédaction trahit une ignorance absolue des hommes et des choses, et ce serait une bonne fortune pour le *Charivari* que de l'avoir avec le commentaire du maréchal;

mais plutôt que de s'exposer à la guerre avec l'Angleterre, la France a bien fait de terminer elle-même ses affaires. Du reste, mon ignorance des affaires politiques auxquelles je ne me suis jamais mêlé, que je n'ai jamais vues que dans les journaux, et encore d'une manière assez peu suivie, est la cause de l'incertitude et du vague que vous avez remarqués dans mes opinions politiques. Je prends acte toutefois du reproche que vous m'adressez de ne pas avoir conservé mes tendances à l'opposition et de n'avoir pas trouvé les choses absolument mal, avant d'avoir examiné si elles pouvaient être mieux. »

Il y avait un autre motif de désaccord entre le grand chef et son lieutenant : celui-ci tenait pour l'occupation définitive du poste de Djemma-Ghazaouat, tandis que le maréchal voulait en confier la garde à une milice locale. La question fut portée devant le maréchal Soult, qui donna gain de cause à La Moricière. Le lieutenant-colonel de Montagnac, du 15e léger, fut nommé commandant de Djemma-Ghazaouat.

Le maréchal Bugeaud s'était embarqué pour Alger; il y trouva, le 5 septembre, un accueil enthousiaste. La victoire d'Isly faisait son tour d'Algérie; de toutes parts, les grands chefs arabes,

khalifas, aghas, kaïds, arrivèrent plus ou moins spontanément, pour rendre hommage au vainqueur. Il y eut, le 22 septembre, sur le champ de manœuvre de Moustafa, une fête magnifique. Quelques jours plus tard, les acclamations redoublèrent : on venait de lire l'ordonnance royale qui conférait au maréchal le titre de duc d'Isly.

Ses compagnons de gloire ne furent pas oubliés : La Moricière reçut la croix de commandeur; Bedeau fut nommé lieutenant général et commandant de la province de Constantine; Cavaignac maréchal de camp et commandant de la subdivision de Tlemcen. Le maréchal était loin d'avoir pour Cavaignac les sentiments d'affection qu'il portait à Bedeau ou à Saint-Arnaud, par exemple, et il avait été parfois sévère à son égard; mais il rendait justice à son intrépidité calme et froide, à son caractère, à son esprit de devoir et de discipline.

Quand le général Cavaignac eut reçu des mains du maréchal sa lettre de service, il écrivit à un de ses amis la lettre suivante, qui lui fait le plus grand honneur : « Je partage complètement votre opinion sur ce qui doit rester de mes anciennes relations avec notre gouverneur général, et je sais qu'il a mis une grande chaleur et une grande

loyauté dans ses démarches. Du reste, si j'avais une nature assez rancunière pour penser au passé en face du présent, je crois que les immenses services rendus par le maréchal en Afrique, depuis un an surtout, doivent, dans l'esprit d'un vieil Africain comme moi, dominer tout autre sentiment. C'est là ma disposition véritable, et c'est ainsi que vous me trouverez. »

VIII

Le maréchal duc d'Isly avait demandé deux mois de congé, afin de se rendre à Paris et de prendre part aux discussions de la Chambre; mais, avant de s'éloigner, il voulut achever, chez les Kabyles de la vallée du Sebaou, toujours agitée par les intrigues de Ben-Salem, l'œuvre que les affaires du Maroc l'avaient contraint de laisser, au mois de mai précédent, à l'état d'ébauche. Les opérations commencèrent à la fin de septembre, sous la direction du général Comman qui partit de Dellys à la tête d'une colonne de deux mille huit cents hommes. Pendant une quinzaine de jours, il manœuvra sur les deux versants de la vallée sans éprouver de résistance: mais, le 17 octobre, chez les Flisset-el-Bahr, il se trouva en présence d'un gros rassemblement de Kabyles groupés au-dessus du pic du Tléta, près du village de Tiferâa. Malgré l'entrain des troupes que menaient à l'attaque le colonel de Saint-Arnaud

et le lieutenant-colonel Forey, les Kabyles ne purent pas être débusqués de toutes leurs positions, et le général Comman dut se replier sur Dellys, où il rentra, le 19, avec une perte de vingt-six tués et de cent soixante-sept blessés. Ce petit combat avait donc coûté plus cher que la bataille d'Isly.

Averti de l'échec, le maréchal prit immédiatement la mer avec quatre bataillons, descendit à Dellys et se porta, le 25, contre les Flisset-el-Bahr. Le 28, il les fit attaquer par trois colonnes, à une lieue en arrière des positions qu'ils avaient si bien défendues, le 17, et les culbuta de telle sorte qu'ils se hâtèrent, eux et les voisins, de faire leur soumission. Le 5 novembre, la colonne expéditionnaire fut dissoute, et les corps regagnèrent leurs cantonnements.

A tout prendre, cette campagne d'automne en Kabylie ne fut guère plus décisive que la campagne du printemps; mais la saison devenait mauvaise, et le maréchal avait hâte d'être à Paris. Il partit d'Alger le 16 novembre, laissant l'intérim du gouvernement au général de La Moricière.

Le 24 janvier 1845, le vainqueur d'Isly prononça, dans la Chambre des députés, un grand discours d'une haute importance. Après avoir

commencé par avouer le peu de goût que le traité de Tanger lui avait inspiré d'abord, et déclaré loyalement que l'examen des faits et des circonstances avait modifié son impression première, il aborda de front le problème général de la conquête. « Quoique notre armée d'Afrique vous paraisse souvent beaucoup trop forte, surtout quand il s'agit de voter le budget, dit-il aux députés ses collègues, je vous déclare qu'elle est faible, comparativement à la surface du pays qu'elle a à dominer, à protéger. Si elle y suffit, ce n'est qu'en multipliant ses fatigues. J'ai demandé à nos soldats en mobilité plus peut-être qu'on ne pouvait. C'est en répétant leurs marches à l'infini, c'est en leur imposant des privations presque continuelles, que je suis parvenu à suffire aux besoins de notre domination sur cet immense territoire.

« On s'est étonné qu'il ait fallu quatre-vingt mille hommes pour faire la conquête de l'Algérie, où on n'a jamais vu, dit-on, vingt mille hommes en ligne, lorsque, avec des armées de trente mille hommes, on a fait la conquête de l'Italie et de l'Égypte. Je ne saurais trop le redire, c'est que dans la plupart des autres pays, surtout en Europe, il suffit de gagner une ou deux batailles décisives pour s'emparer des grands intérêts de l'ennemi,

qui se trouvent concentrés sur quelques points; mais, en Afrique, des combats même convenables n'ont rien de décisif. Ce n'est que par leur multiplicité, et en prenant les tribus les unes après les autres, que nous sommes parvenus à soumettre les Arabes. Réduire l'armée serait donc la chose la plus contraire à notre entreprise; ce serait compromettre la conquête, ou tout au moins retarder l'époque des compensations à nos sacrifices. L'armée, par les routes qu'elle a ouvertes, n'a pas fait seulement de la stratégie, elle a encore créé des voies commerciales.

« On a blâmé trois expéditions faites l'année dernière; on a prétendu que ces expéditions avaient uniquement pour but de conquérir de la gloire, de faire des bulletins et, passez-moi l'expression un peu triviale, de recueillir de la graine d'épinards. (*Hilarité générale.*) Eh bien! messieurs, on s'est trompé. L'armée française ne fera jamais la guerre dans ses propres intérêts : elle a trop de patriotisme pour cela. Elle la fera, quand il sera nécessaire de la faire, dans les intérêts du pays, et pas autrement. Et savez-vous pourquoi nous sommes allés à Biskra et chez les Ouled-Naïl qui sont à cent trente lieues des côtes? Pour nous ouvrir des routes commerciales à l'intérieur. Nous

avons fait ce que font les Anglais, la guerre d'intérêt; nous avons marché, l'épée dans une main et le mètre dans l'autre.

« Les résultats généraux, vous les connaissez. Vous savez qu'Abd-el-Kader a été successivement chassé de l'édifice de granit qu'il avait créé; cet édifice, nous l'avons démoli pièce à pièce. Nous avons soumis les tribus une à une, par cette activité de jambes dont j'ai parlé. Nous avons rejeté Abd-el-Kader dans l'intérieur du Maroc, ce qui ne veut pas dire qu'il ne reviendra pas; je crois même pouvoir vous prévenir qu'il reviendra. Il ne reviendra pas dangereux, mais tracassier, et voilà pourquoi il faut que nous restions toujours forts et vigilants: c'est là mon adage.

« Vous dominez tout le pays depuis la frontière de Tunis jusqu'au territoire du Maroc. Il ne reste qu'un petit pays de quatre-vingts lieues de longueur sur trente de largeur, qu'on appelle vulgairement la Kabylie. Ce sont les montagnes de Bougie à Djidjeli, pays très difficile, montagnes très âpres, peuplées par des hommes très vigoureux, énergiques, excellents fantassins. Il n'est pas du tout impossible de les soumettre; l'armée d'Afrique ne connaît pas beaucoup d'impossibilités dans ce genre; toutefois, ce n'est pas urgent,

mais c'est une chose qui doit être faite tôt ou tard. Comme le disait M. Thiers, l'occupation restreinte est une tâche impossible; il est plus facile de prendre le tout que la partie. On ne peut pas faire la conquête à demi.

« Nous serons donc contraints de prendre la Kabylie, non pas que les populations soient inquiétantes, envahisseuses, hostiles; non; elles défendent vigoureusement leur indépendance quand on va chez elles, mais elles n'attaquent pas. Mais ce territoire insoumis au milieu de l'Algérie obéissante est d'un mauvais exemple pour les tribus qui payent l'impôt et voient auprès d'elles des voisins qui ne le payent pas. C'est un témoin vivant de notre impuissance, de notre respect pour les gens forts, et cela diminue notre force morale. C'est un refuge pour les mécontents de nos possessions; c'est là qu'un lieutenant d'Abd-el-Kader, Ben-Salem, s'est retiré et maintient encore le drapeau de son maître; il pourrait sortir de là quelque jour un gros embarras.

« Il y a encore une autre considération, c'est que nous ne pouvons rester continuellement à Bougie et à Djidjeli bloqués et regardant les montagnes, sans y avoir aucune espèce d'action. Si l'on veut renoncer pour toujours à ces montagnes,

en vertu de sentiments philanthropiques ou dans la crainte d'augmenter l'effectif de deux ou trois régiments, il faut s'empresser d'évacuer Bougie et Djidjeli, occupations très onéreuses et qui ne servent absolument, dans l'état actuel des choses, qu'à nous faire perdre des soldats et dépenser de l'argent. Sinon, nous serons obligés de prendre toute la Kabylie un jour ou l'autre. »

Tout était dans ce discours : le passé, le présent, l'avenir de la conquête.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

GOUVERNEMENT DU GÉNÉRAL BUGEAUD. — CAMPAGNE DE 1841.

I. — Proclamations du général Bugeaud. — Attitude singulière du général Changarnier. — Projets du gouverneur..... 1
II. — Offensive contre Abd-el-Kader. — Ravitaillement de Médéa. — Combat sous Miliana. — Altercation du gouverneur et de Changarnier. — Départ de Duvivier..... 13
III. — La Moricière à Oran. — Destruction de Takdemt. — Occupation de Mascara..... 29
IV. — Destruction de Boghar et de Taza. — Échange de prisonniers. — Approvisionnement de Mascara..... 40
V. — Campagne d'automne. — Émigration des Hachem. — Échauffourée de Sidi-Aïssa. — *La casquette.* — Destruction de Saïda. — Combat de Tagremaret..... 53
VI. — Opérations de Baraguey d'Hilliers et de Changarnier dans la province d'Alger..... 70
VII. — M. Guizot et le général Bugeaud. — Le général de Rumigny..... 74

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE 1842.

I. — Installation de La Moricière à Mascara. — Razzias. — Occupation de Tlemcen..... 81
II. — Activité de La Moricière. — Le général Bedeau à Tlemcen. 96
III. — Intrigues de Manucci. — Fausses négociations. — Les Hadjoutes. — Le sergent Blandan..... 104
IV. — Expéditions dans la vallée du Chélif et dans le Dahra. — Soumission des Hadjoutes. — *L'obstacle continu.* — Changarnier dans l'Ouarensenis. — Razzia sans pareille. — Mort du duc d'Orléans..... 113

V. — Opérations de La Moricière. — Les Djafra. — Goudjila. — Combat de Loha. — Mobilité de la division de Mascara.... 129
VI. — Organisation du Titteri. — Changarnier sur le Chélif. — Combats de l'Oued-Fodda. — Expédition contre Ben-Salem. — L'Ouarensenis et le Dahra. — Combat de Bess-Ness. — Soumission des Beni-Ouragh. — Changarnier dans le Dahra. — M. Guizot et le général Bugeaud..... 146

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE 1843.

I. — Insurrection de l'Ouarensenis et du Dahra. — Les Beni-Mnacer et les Beni-Mnad. — Le duc d'Aumale à Médéa. — Pointe sur Boghar..... 163
II. — Le marabout de Sidi-Lekhal. — Créations de postes militaires. — El-Esnam (Orléansville). — Tenès. — Tiaret. — Teniet-el-Had. — Succès de Changarnier au grand pic de l'Ouarensenis. — Combat de Sidi-Rached..... 172
III. — Le duc d'Aumale sur la piste de la smala. — Dispositions de marche. — Rencontre soudaine à Taguine. — Enlèvement de la smala..... 186
IV. — Mort de Moustafa-ben-Ismaïl. — Poursuite des tribus émigrantes. — Le colonel Géry. — Combat de Djidda. — Réduction de l'Ouarensenis. — Le colonel Jusuf. — Colonne légère. — Infanterie montée..... 200
V. — Le général Bugeaud nommé maréchal de France. — Insubordination du général Changarnier. — Sa rupture avec le maréchal Bugeaud. — Son départ..... 215
VI. — Activité d'Abd-el-Kader. — Combat de Sidi-Youcef. — Combat de Sidi-Yaya. — Mort de Ben-Allal..... 231

CHAPITRE IV

CONSTANTINE. — LES OASIS. — LES BUREAUX ARABES. — LA KABYLIE.

I. — Le général de Négrier à Constantine. — Le général Randon à Bone. — Tebessa..... 241
II. — Le général Baraguey d'Hilliers. — Mort de Si-Zerdoud. — Exploration du Djebel-Dira et du Hodna..... 253

III. — Le duc d'Aumale à Constantine. — Occupation de Batna et de Biskra. — Combat de Mchounèche. — Soumission des Ouled-Soltane. — Incident de Biskra..... 260
IV. — Opération du général Marey dans le Sud. — Colonne chamelière. — Aïn-Madhi. — Tadjemout. — Laghouat..... 274
V. — Organisation du pays conquis. — Institution des bureaux arabes..... 284
VI. — La Grande Kabylie. — Occupation de Dellys. — Combat de Taourga. — Combat d'Ouarezzeddine. — Soumission des Flissa. 290

CHAPITRE V

GUERRE AVEC LE MAROC.

I. — Mauvais vouloir des Marocains. — Création des postes de Saïda, de Sebdou et de Lalla-Maghnia. — Hésitations du gouvernement de Fez..... 301
II. — Réclamations des Marocains contre le poste de Lalla-Maghnia. — Agression du 30 mai 1844. — Le maréchal Bugeaud rejoint La Moricière..... 310
III. — Projets du maréchal. — Conférence du général Bedeau et du kaïd d'Oudjda. — Agression du 15 juin. — Marche sur Oudjda. — Occupation de Djemma-Ghazaouat..... 320
IV. — Intervention de la diplomatie. — Instructions et dépêches de M. Guizot. — Démonstration navale. — Le prince de Joinville. 332
V. — Le maréchal Bugeaud est tenté de marcher sur Fez. — Approche de l'armée marocaine. — Décision du prince de Joinville. — Bombardement de Tanger..... 341
VI. — Bataille d'Isly. — Bombardement et prise de Mogador. 353
VII. — Traités de Tanger et de Lalla-Maghnia. — Le maréchal Bugeaud, La Moricière et Cavaignac..... 366
VIII. — Campagne d'automne en Kabylie. — Le maréchal Bugeaud à Paris. — Discours du 24 janvier 1845..... 373

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

DT
294
R6
t.1

Rousset, Camille Félix Michel
La conquête de l'Algérie,
1841-1857.
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 29 01 04 010 1